

Université de Lettonie
Faculté des langues modernes
Département de la philologie romane

La représentation de villes dans la poésie française, russe allemande et
belge de 1860 à 1950.

Pilsētu attēlošana franču, vācu, beļģu un krievu dzejā no 1865. g. līdz
1950.g.

The representation of cities in French, Russian, German and Belgian
poetry from 1860 until 1950.

Olga Voronova
ov05006
sous la direction du
professeur associé
O.Ozoliņa

Riga, 2009.

Annotation.

Cette recherche est consacrée à la représentation de villes dans la poésie française, russe, allemande et belge de 1860 à 1950. La recherche a été réalisée à la base des œuvres de Charles Baudelaire, de Guillaume Apollinaire, de Paul Éluard, d'Alexandre Blok, Valéri Briousov, de Vladimir Maïakovski, de Georg Heym et d'Émile Verhaeren. Les questions de la population des villes, de l'architecture, de la culture, de la société de consommation ont été envisagées dans cette œuvre.

Mots-clés : représentation de villes, poésie française, russe, allemande, belge, société, culture.

Anotācija.

Šis pētniecības darbs ir veltīts pilsētu attēlošanai franču, krievu, vācu un beļģu dzejā no 1860.g. līdz 1950.g. Tika izmantota Šarla Bodlēra, Gijoma Apolinēra, Pola Eluāra, Aleksandra Bloka, Valērija Brjusova, Vladimira Majakovska, Georga Haima un Emīla Verharna daiļrade. Darbā tika pētīti jautājumi, kuri ir saistīti ar pilsētu iedzīvotājiem, arhitektūru, kultūru, patērētāju sabiedrību.

Atslēgas vārdi : pilsētu attēlošana, franču, krievu, vācu, beļģu dzejā, sabiedrība, kultūra.

Annotation.

The present research is devoted to representation of cities in French, Russian, German and Belgian poetry from 1860 til 1950. The works of Charles Baudelaire, Guillaume Apollinaire , Paul Eluard, Alexandre Blok, Valery Bryusov, Vladimir Mayakovsky, Georg Heym and Emile Verhaeren have been used and also the themes connected with cities' population, architecture, culture, consumers' society have been analysed in present research.

Key-words: representation of cities, French, Russian, German, Belgian poetry, society, culture.

LE SOMMAIRE.

L'INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1. MÉTHODES ET PROCÉDÉS D'ANALYSE TEXTUELLE.....	3
§1.1. L'approche génétique.....	3
§1.2. L'approche génétique non structurale.....	3
§1.3. L'approche génétique structurale.....	5
§1.4. L'approche immanente.....	7
§1.5. L'approche perceptive.....	8
§1.6. Les méthodes et les procédés appliquées dans la recherche.....	8
CHAPITRE 2. LE DÉVELOPPEMENT DE VILLES.....	10
§2.1. Le XIXe siècle.....	10
§2.2. Le XXe siècle.....	11
CHAPITRE 3. CHARLES BAUDELAIRE. LA FLEUR DU MAL.....	13
§ 3.1. La biographie de Baudelaire.....	13
§ 3.2. « Tableaux parisiens ».....	14
CHAPITRE 4. GUILLAUME APOLLINAIRE. LE TOUR DE VILLES EUROPÉENNES.....	18
§ 4.1. La biographie d'Apollinaire.....	18
§ 4.2. « Le Guetteur mélancolique ».....	19
§ 4.3. « Poèmes à Lou ».....	21
§ 4.4. « Alcools ».....	21
§ 4.5. « Calligrammes ».....	23
CHAPITRE 5. LES VILLES INCONFORTABLES DE PAUL ÉLUARD.....	24
§ 5.1. La biographie d'Éluard.....	24
§ 5.2. Les poésies d'Éluard.....	25
CHAPITRE 6. LES VILLES INFERNALES ET MORTES D'ALEXANDRE BLOK.....	27
§6.1. La biographie de Blok.....	27
§6.2. « Стихи о Прекрасной даме ».....	28
§6.3. « Распутья ».....	28
§6.4.« Ночная фиалка ».....	28
§6.5. « Город ».....	29
§6.6. «Страшный мир ».....	32

§6.7. « Итальянские стихи ».....	33
CHAPITRE 7. VALÉRI BRIOUSOV. EN ATTENDANT UNE VIE NOUVELLE.....	34
§7.1. La biographie de Briousov.....	34
§7.2. « Tertia Vigilia ».....	35
§7.3. « Urbi et orbi ».....	36
§7.4. « Stephanos ».....	37
§7.5. « Все напевы ».....	37
CHAPITRE 8. LES VILLES SANS FARD DE VLADIMIR MAĀAKOVSKI.....	39
§8.1. La biographie de MaĀakovski.....	39
§8.2. Les poésies de MaĀakovski.....	40
CHAPITRE 9. LA TRAGÉDIE URBAINE DE GEORG HEYM.....	43
§9.1. La biographie de Heym.....	43
§9.2. « Der ewige Tag ».....	43
§9.3. « Umbra vitae ».....	45
§9.4. « Der Himmel Trauerspiel ».....	46
CHAPITRE 10. LES VILLES PUISSANTES D'ÉMILE VERHAEREN.....	48
§10.1. La biographie de Verhaeren.....	48
§10.2. « Les campagnes hallucinées ».....	48
§10.3. « Les villes tentaculaires ».....	50
L'ANALYSE COMPARATIVE.....	54
L'analyse d'un Paris baudelairien.....	55
L'analyse de villes apollinariennes.....	57
L'analyse des villes d'Éluard.....	59
L'analyse des poésies de Blok.....	61
L'analyse des poèmes de Briousov.....	64
L'analyse des villes de MaĀakovski.....	66
L'analyse des poèmes de Georg Heym.....	68
L'analyse de poèmes d'Émile Verhaeren.....	71
L'analyse comparative des poésies tirées.....	73
LA CONCLUSION.....	75
LES THÈSES.....	76
LA BIBLIOGRAPHIE ET LA SITOGRAPHIE.....	77
LES ANNEXES.....	80
Les biographies courtes des poètes.....	80
Les poésies tirées.....	83

L'INTRODUCTION.

Cette recherche a pour objet d'étude la représentation de villes dans la poésie française, russe, allemande et belge de 1860 à 1950.

Elle poursuit l'objectif d'étudier, comment Charles Baudelaire, Guillaume Apollinaire, Paul Éluard, Alexandre Blok, Valéri Briousov, Vladimir Maïakovski, George Heym et Émile Verhaeren reflètent dans leurs œuvres la population, l'architecture, la culture de masse, la société de consommation et la publicité, comme « une activité ayant pour but de faire connaître une marque, d'inciter le public à acheter un produit, à utiliser tel service », conformément à l'encyclopédie « Larousse » (www.larousse.fr/encyclopedie/nom-commun-nom/publicit%C3%A9/84214), le progrès des sciences et de la technique. La recherche se fonde sur la méthode comparative. Le travail représente le développement du thème entreprise il y a un an.

Selon les idées de Marc Gossé, de Raymond Chasle et de Marc Brunfaut, pendant la période entre la IIe moitié du XIXe siècle et la IIe moitié du XXe siècle, la raison d'être des grandes villes se fait vaste et importante: « ayant créé toutes les conditions pour le progrès de sciences différentes et pour celui de la technique, elles deviennent les représentantes principales de la culture » (Gossé Marc, Chasle Raymond, Brunfaut Marc, 1991: 3). C'est le temps où leur développement s'accélère de telle façon, que le niveau contemporain du progrès soit possible, c'est pourquoi le présent travail s'intéresse à cette période distinguée, grâce à laquelle « les villes jouent le grand rôle dans la société contemporaine » Gossé Marc, Chasle Raymond, Brunfaut Marc, 1991: 3) maintenant. En outre, la recherche recrée le tableau de l'époque historique qui influençait l'esprit et la conscience de ses représentants. Le travail peut être aussi employé comme la source tertiaire d'information « étant la compilation de matériaux fournis par le témoin de première main d'un phénomène et de commentaires, de analyses, de la critique qui les accompagnent », en conformité avec encyclopédie « Wikipédia » (fr.wikipedia.org/wiki/Source_tertiaire). Le choix des auteurs est fait de telle manière, pour qu'ils appartiennent aux générations et aux cultures différentes et, par conséquent, pour obtenir l'image plus précise de la période.

L'analyse des problèmes à étudier repose sur la solution des tâches suivantes :

- révéler les particularités de la vie urbaine de 1860 à 1950.
- des couches sociales (façon de vivre, mœurs)
- de la culture
- du progrès technique
- de l'apparence de villes
- de la société de consommation et de la publicité

- trouver les œuvres des poètes consacrées aux villes
- analyser et comparer les œuvres des poètes en prenant en considération les faits et les phénomènes historiques de 1860 à 1950 (voir Chapitre 2, p. 10) et les théories stylistiques des linguistes connus (voir la Bibliographie et la Sitographie, p. 76), c'est-à-dire
 - la relation « la biographie– l'œuvre » (voir §1.3., p. 5)
 - l'étude des associations sémantiques découvrant les images obsédantes d'un auteur et la superposition des textes les uns aux autres, qui permettent de retenir les réseaux associatifs permanents (voir §1.3., p. 6)
 - la théorie des champs lexicaux (voir §1.3., p. 5)
 - l'étude du langage artistique des poètes (voir §1.5., p. 8)

Plusieurs questions se posent, dès qu'on aborde l'analyse des faits historiques de 1860 à 1950. Pour y répondre, il faut étudier la conception du monde des poètes étroitement liée à la période où ils vivaient et écrivaient.

Le travail se compose de l'Introduction, de dix chapitres, de la Conclusion, de la Bibliographie et des Annexes. Dans l'Introduction sont décrits l'objet d'études, le but, l'actualité, les tâches, le corpus et les méthodes de la recherche. Le premier chapitre comprend les théories stylistiques qui ont constitué la base théorique de la présente recherche. Le deuxième chapitre est consacré au développement de villes, à la structure de la société, au mode de vivre, à la culture, au progrès de sciences différentes et de la technique de 1860 à 1950. Les Chapitres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 portent respectivement sur la biographie et l'œuvre des poètes. L'Analyse comparative montre les liens entre les œuvres envisagées et l'époque choisie. La Conclusion sert à résumer les résultats du travail. Dans les Annexes on trouve les portraits et les biographies courtes des poètes, aussi bien que les poèmes en tirés.

CHAPITRE 1.

LES MÉTHODES ET LES PROCÉDÉS D'ANALYSE TEXTUELLE.

L'œuvre littéraire nourrit les disciplines philologiques aussi bien que les autres sciences. Étant toujours un objet esthétique et fonctionnant comme tel à l'époque de sa création, une œuvre littéraire devient pour toutes les générations suivantes un monument de culture et un document historique, car il témoigne quelques phénomènes sociaux. En outre, chaque science préfère tel ou autre aspect de l'œuvre littéraire en élaborant ses propres procédés d'analyse.

La philologie française comprend une grande diversité de tendances dans le domaine des recherches liées avec œuvre laquelle est étudiée par la stylistique, par la poétique, par la sémantique et autres disciplines. Pour systématiser les procédés d'analyse textuelle, il faut d'abord prendre les approches méthodologiques générales définies selon l'aspect du texte qui est l'objectif principal d'étude. Le choix de cet aspect dépend de la préférence qu'on donne à un ou plusieurs éléments de l'activité esthétique qui comprend le système de relations « réalité – auteur – œuvre – lecteur ». En servant de ce critère on distingue cinq approches générales de l'œuvre littéraire :

approche génétique non structural

approche génétique structural

approche immanente

approche perceptive

Il faut remarquer que chacune d'elles présente un grand nombre de méthodes et de procédés d'analyse textuelle. De plus, malgré cette diversité « on arrive toujours à dégager un postulat méthodologique général qui prédomine dans telle ou telle théorie » (Хованская З. И., Дмитриева Л.Л., 1991: 292).

§1.1. L'approche génétique.

Toutes les recherches génétiques ont un élément commun : le texte y est examiné selon la relation « auteur – œuvre littéraire ». Les variétés de l'analyse génétique se divisent selon les conceptions de l'auteur, auxquelles on ramène l'interprétation des œuvres littéraires et selon les méthodes et procédés de cette interprétation.

§1.2. L'approche génétique non structurale.

L'analyse génétique non structurale ne recherche ni le principe essentiel d'organisation interne d'une œuvre littéraire, ni toute sa structure, en rattachant divers éléments du texte à la

personnalité de l'auteur. Toutefois, l'analyse comprend la découverte de l'unité interne de l'œuvre. Seulement ce processus ne s'appuie pas sur une théorie du texte propre à tout le courant, il est plus ou moins réussi selon l'intuition et la culture philologique d'un chercheur.

L'explication de texte recommandée dans l'enseignement français fait preuve de l'érudition du chercheur, analyse le texte sans détacher la forme du fond, envisage les intentions de l'auteur et diverses nuances qui échappent à une lecture ordinaire. Il existe deux règles constituant une base méthodiques de tous les types de l'explication de texte : il faut faire appel aux sources biographiques liées à l'intention de l'auteur et étudier diverses variantes de l'œuvre. Ces procédures peuvent être fécondes si on reconnaît l'apport de l'esthétique à l'explication du texte.

Sans détailler les procédés d'explication assez nombreuses, il est indispensable d'ajouter qu'elles peuvent s'appuyer soit sur l'intuition et la culture philologique du chercheur, soit sur un corps théorique plus ou moins développé.

S. et H. Auffret accordent beaucoup d'attention « à l'élaboration théorique d'une méthode de commentaire composé et soulignent la nécessité d'étudier le fond et la forme ensemble et non séparément » (Auffret S. et H., 1991: 7), parce que l'étude du sens est inséparable de l'étude du son, telle nuance du sentiment procède de tel aspect de la forme et disparaît avec lui.

Également, L. Geslin propose une méthode d'explication de texte « en quatre temps qui commence par une lecture expressive (premier temps) et se termine par un jugement de valeur qui consiste à apprécier les caractères généraux du texte (deuxième temps) » (Geslin L., 1957: 100). Les deux temps intermédiaires – l'explication mot à mot de tous les éléments importants (troisième étape) et l'explication phrase à phrase révélant l'enchaînement des idées (quatrième étape) – sont organisés selon le principe de l'agrandissement graduel des unités du texte dans l'analyse.

Selon les théories de P. Theveau et J. Lecomte (Theveau P. et Lecomte J., 1985: 25) il faut prendre en considération toutes les composantes de l'œuvre littéraire : à partir de l'intention esthétique, en passant par sa composition littéraire et discursive et en finissant par son niveau langagier.

Toutefois, l'explication du texte a été critiquée d'une façon sévère par plusieurs linguistes. Par exemple, P. Guiraud lui reproche de dissocier la forme et le fond (Guiraud P., 1985: 30).

S. Delesalle trouve « qu'à ce type d'analyse échappe l'interdépendance de trois catégories essentielles et nécessaires pour une interprétation adéquate, c'est-à-dire du texte, de l'auteur et du lecteur » (Delesalle S. et Chevalier J.-Cl., 1986: 23).

La psychologie des styles de H. Morier est l'étude des styles littéraires à travers les caractères psychologiques des écrivains. Il établit une classification de caractères rattachée à l'étude de la personnalité créatrice. On distingue huit types basés sur des traits universels : « caractères

faibles, délicats, équilibrés, positifs, forts, mixtes, raffinés, déficients » (Morier H., 2003: 60). Chaque type correspond à quelques styles selon la différenciation psychologique de ce caractère et les traits particuliers des œuvres littéraires dus à la personnalité de l'artiste

Comme l'explication du texte n'a pas de base méthodologique développée qui soit commune à toutes ses variations, ces reproches devraient être adressés à des analystes concrets plutôt qu'à l'interprétation philologique dans son ensemble. Par ailleurs, c'est l'absence d'une théorie pareille qui définit l'empirisme de l'explication du texte. Chaque œuvre exige des procédés d'analyse appropriés.

§1.3. L'approche génétique structurale.

Ce genre d'analyse a pour but de découvrir le pivot compositionnel de l'œuvre autour duquel s'organise tout le texte et qui relève de tel ou autre caractère de la personnalité créatrice.

L'approche génétique est représentée par la théorie des mots clés et par celle des champs stylistiques de P. Guiraud, par les interprétations psychanalytiques de G. Bachelard et de Ch. Mauron et par la méthode de L. Spitzer. Il faut souligner que toutes ces méthodes ont de commun qu'elles recherchent une caractéristique pertinente de l'œuvre, interprétée à la lumière de quelques traits de l'artiste. Le plus souvent c'est une série de textes qui est soumise à l'analyse.

L'analyse statistique de la langue des œuvres littéraires, proposé par P. Guiraud, a pour but d'établir des écarts quantitatifs qu'on interprète à la lumière de la personnalité créatrice dans l'esprit psychanalytique. On distingue deux types d'écarts quantitatifs : « les mots thématiques, c'est-à-dire les mots les plus fréquents dans le lexique d'un artiste, et les mots clés, ou les dont la fréquence dans un lexique individuel dépasse celle du langage commun » (Guiraud P., 1985: 29). Les mots thèmes et les mots clés établis à l'aide d'une analyse statistique sont considérés dans ce courant comme les caractères stylistiques les plus importants. Également, ces deux catégories représentent de façons différentes le style individuel : les mots clés révèle les préférences thématiques d'un artiste, mais les mots découvrent les caractères spécifiques du discours individuel.

Sans doute, les procédés d'analyse des mots clés ne manquent pas de subjectivisme. Le plus souvent les mots clés sont réunis dans des groupes à partir desquels le chercheur révèle les images obsédantes d'un auteur. Néanmoins, ce type d'analyse a un inconvénient assez fort qui consiste à négliger tout un système de relations intermédiaires entre le lexique étudié et la psychologie de l'artiste dont le rapport est établi trop directement dans cette méthode.

P. Guiraud propose aussi la théorie des champs stylistiques où les mots clés apparaissent dans l'ensemble de toutes les relations lexico-sémantiques. Effectivement, ce type d'analyse est un

pas en avant par rapport à la méthode des mots clés et des mots thématiques, parce qu'il a pour but la découverte non seulement des éléments stylistiquement pertinents, « mais d'un système de relations paradigmatiques dans un lexique individuel » (Guiraud P., 1985: 36).

G. Bachelard et Ch. Mauron sont les plus grands représentants de la psychanalyse dans la critique littéraire en France.

Tout en étudiant l'inconscient et le subconscient G. Bachelard élabore une conception de l'imagination dont l'essence est l'opposition de ce phénomène psychique à la perception et aux images de la mémoire. Selon lui, l'imagination est essentiellement créatrice. Alors, G. Bachelard associe l'imagination non à l'image, « mais à l'imaginaire » (Bachelard G., 1997: 15). De plus, la fonction principale de l'imagination consiste à déformer la réalité. Aussi, le savant trouve la source de l'imagination dans le subconscient. Les images du subconscient prédominent sur les substances principales du monde réel (feu – eau – air – terre). « L'archétype subconscient détermine le type de l'imagination de tout individu » (Bachelard G., 1997: 15). Chez l'artiste ce type d'imagination, où prédomine la valorisation d'une des quatre substances matérielles (feu – eau – air – terre), se réalise dans un système expressif correspondant qui fait l'objet d'une étude psychanalytique.

Ch. Mauron représente le courant de la psychocritique. Dans sa méthode d'interprétation littéraire il recourt à la procédure linguistique laquelle a pour but d'établir des associations sémantiques qui découvrent les images obsédantes d'un auteur et consiste à superposer les textes les uns aux autres « pour en retenir les réseaux associatifs permanents » (Mauron Ch., 1989: 33). À cet effet Ch. Mauron détruit la structure compositionnelle et syntaxique du texte n'en gardant que le lexique et les liens sémantiques qui associent les mots. Cette simplification de l'analyse textuelle s'appuie sur un principe théorique : le savant affirme que « des associations obsédantes de mots remontent aux images de l'inconscient que la psychocritique tend à révéler » (Mauron Ch., 1989: 23). Également, Ch. Mauron constate que « les mots se réunissent dans des groupes associatifs d'eux-mêmes » (Mauron Ch., 1989: 38).

La méthode de L. Spitzer est associée à l'approche génétique des œuvres littéraires, elle marque une étape importante dans la recherche de leur organisation interne, structurale. Également, cette méthode comprend la recherche de la cohésion interne d'une œuvre littéraire. Cela implique quelques principes théoriques présents dans toutes ses études littéraires. D'abord, c'est la nécessité de réconcilier l'analyse linguistique et celle des œuvres littéraires au sein d'une étude philologique. Ensuite, l'idée que l'œuvre littéraire est tout au centre duquel on trouve l'esprit de son créateur, que cette cohésion interne, ce n'est pas seulement la langue qui l'assure, mais aussi la motivation esthétique, l'intrigue et tous les éléments de la composition littéraire. Enfin, il faut lire le texte d'une façon attentive, car L. Spitzer pratique une critique immanente à

l'œuvre dans le sens qu'il a pour objet l'œuvre qu'il regarde en face. La procédure proposée par Spitzer s'appelle « le cercle philologique » (Spitzer L., 1980: 71). La circularité consiste à effectuer les mouvement d'aller et retour – d'abord le détail, puis l'ensemble, ensuite de nouveaux détails – et le trajet « qui va du langage et du style à l'esprit » (Spitzer L., 1980: 56). En lisant attentivement le texte d'un auteur, l'analyste s'arrête sur un détail de l'expression individuelle qui s'écarte de l'usage général. Si cet emploi s'avère fréquent dans l'œuvre étudiée, il cherche un dominateur commun des cas analogues, le radical spirituel, la racine psychologique de ce trait de style qui marque l'individualité de l'écrivain. Ainsi Spitzer fait une hypothèse expliquant tel trait stylistique par la position esthétique de l'artiste qui est rattaché au climat spirituel de son époque. Il ajoute également que « la déviation stylistique de l'individu par rapport à la norme générale doit représenter un pas historique franchi par l'écrivain, elle doit révéler une mutation dans l'âme d'une époque – mutation dont l'écrivain a pris conscience et qu'il transcrit dans une forme linguistique nécessairement neuve » (Spitzer L., 1980: 54).

§1.4. L'approche immanente.

Quand le texte littéraire est étudié en lui-même et pour lui-même, indépendamment de sa création et de sa perception, comme une donnée linguistique close, nous sommes en présence d'une approche immanente.

L'étude immanente d'une œuvre littéraire, c'est-à-dire son étude proprement interne, ne dépassant pas le cadre matériel de son texte, est impossible en stylistique, car ce serait un simple inventaire de formes linguistiques, de signifiants. Toute tentative d'interpréter ces formes, sans parler de la totalité du texte, implique une multiplicité de lectures possible et de perceptions individuelles, ce qui rend une immanence pure impossible. De plus, l'examen des ouvrages dont les auteurs se rangent selon leur propre témoignage, du côté de l'analyse immanente, découvre un principe commun à toutes les variations de ce courant : « leurs tenants entendent par immanence non le rejet de tous les facteurs extratextuels, mais surtout des facteurs socio-historiques de la création littéraire » (Хованская З.И., Дмитриева Л.Л., 1991: 307).

L'approche immanente d'un ouvrage présente une grande diversité de tendances où il faut distinguer la description linguistique structurale, la sémantique structurale du texte et la sémiotique littéraire.

La description linguistique structurale se base sur le principe des équivalences et des oppositions sonores, lexicales et grammaticales et sur l'exhaustivité de la description linguistique. Il est curieux de constater qu'une analyse très méticuleuse de toutes les équivalences et de toutes les oppositions du texte amène les auteurs à une conclusion bien lapidaire qui ne semble pas en découler.

L'étude d'un texte littéraire du point de vue de la sémantique structurale est en avant tout lié aux travaux de A. J. Greimas. Il part d'une unité minimale de sens, du sème, en passant graduellement à des unités de sens plus complexes, en élaborant des procédures d'analyse appropriées. Toutefois, ce type d'analyse se détourne de la spécificité artistique d'une œuvre littéraire qui n'est qu'un objet logico-sémantique.

Quand l'œuvre littéraire est traitée comme un système de signes spécifiques, nous passons dans le domaine de la sémiotique littéraire. Pour toutes les variations de cette discipline le texte littéraire est une « pratique signifiante » (Хованская З.И., Дмитриева Л.Л., 1991: 309). Pour le sémioticien, « tantôt inquiet de l'usage idéologique qu'on fait de l'objet de ses recherches, tantôt satisfait de constater qu'elles servent tout de même à quelque chose, mensonge et vérité c'est tout un » (Хованская З.И., Дмитриева Л.Л., 1991: 309). Cette idée réunit tous les types de l'approche sémiotique. La sémiotique s'attache à l'étude de forme du sens et du signifié, c'est-à-dire à l'étude de leurs manifestations diverses.

§1.5. L'approche perceptive.

Quand l'analyse d'un texte littéraire adopte la perspective du lecteur et met au premier plan la relation « texte-récepteur » (Хованская З.И., Дмитриева Л.Л., 1991: 313), nous sommes en présence d'une approche perceptive.

Voici quelques principes de l'analyse :

- le langage artistique est opposé au langage courant
- cette opposition est liée à l'idée d'une perception particulière du langage artistique
- si le langage courant n'est perçu que pour le contenu qu'il véhicule, le langage artistique est aussi perçu pour lui-même : il arrête l'attention du lecteur par sa forme en détruisant l'automatisme de la perception du discours
- cette désautomatisation liée aux difficultés de la perception du discours artistique, constitue le trait essentiel du texte littéraire

§1.6. Les méthodes et les procédés appliqués dans la recherche.

Pour notre corpus nous avons pris les poésies françaises, russes, allemandes et belges de 1860 à 1950 créées par Charles Baudelaire, Guillaume Apollinaire, Paul Éluard, Alexandre Blok, Valéri Brioussov, Vladimir Maïakovski, George Heym et Émile Verhaeren. Nous avons consulté plusieurs recueils de poèmes (voir la Bibliographie et la Sitographie, p. 77). Comme on a déjà mentionné (voir l'Introduction, p. 1), les auteurs ont été choisis de telle manière, pour qu'ils appartiennent aux générations et aux cultures différentes, pour qu'ils reflètent les villes d'une façon différente et que l'image des villes obtenue soit plus précise.

D'abord, nous envisageons la biographie d'un d'eux, puis, nous y cherchons d'aspects qui ont influencé ses œuvres, ensuite, nous décrivons chaque poème à part en employant des citations et remplissons des tableaux. Nous nous intéressons aux toponymes, à l'architecture, aux traits industriels, au progrès technique et scientifique, aux couches sociales, à la culture et aux mœurs, à la publicité, à la société de consommation et à la conception de l'auteur laquelle comprend des figures stylistiques, des champs lexicaux, des couleurs.

Ville

Architecture

Traits industriels

Progrès

Couches sociales

Culture et mœurs

Publicité et société de consommation

Problèmes

Champs lexicaux

Couleurs

Figures stylistiques

Conception de l'auteur

Pendant ce processus nous nous servons des théories suivantes:

- de la relation « la biographie – l'œuvre » (voir §1.3., p. 5)
- de l'approche génétique structurale proposée par Ch. Mauron (voir §1.3., p. 6), laquelle consiste de l'étude des associations sémantiques découvrant les images obsédantes d'un auteur et la superposition des textes les uns aux autres, qui permettent en retenir les réseaux associatifs permanents
- de l'approche génétique structurale de P. Guiraud (voir §1.3., p. 5), qui se base sur l'étude de champs lexicaux
- de l'approche perceptive (voir §1.5., p. 8), qui s'intéresse au langage artistique des poètes. Après, nous constatons les résultats à l'aide des tableaux.

En conclusion, dans l'Analyse comparative (voir l'Analyse comparative, p. 55) nous confrontons les huit résumés pour obtenir de données finales.

Le corpus n'est pas exhaustive mais toutefois suffisant pour mener l'analyse comparative en vue de mieux comprendre la représentation de villes.

CHAPITRE 2.

LE DÉVELOPPEMENT DE VILLES.

§2.1. Le XIXe siècle.

Au XIXe siècle, de grandes villes, « ayant créé toutes les conditions pour le progrès des sciences différentes et pour celui de la technique, sont devenues les représentantes principales de la culture » (Gossé Marc, Chasle Raymond, Brunfaut Marc, 1991: 3).

À cette époque-là, les Européens et les Russes vivaient plus confortablement, qu'avant, et dans une ambiance de plus en plus artificielle. Toutes les générations devenues adultes à partir des années 60s du XIXe siècle percevaient des transports ferroviaires et des industries différentes comme les parties d'environnement. Également, l'industrie du XIXe siècle a montré les possibilités d'une raison humaine : des citoyens européens ont connu l'électricité, les téléphones, le radio, le cinéma, les automobiles. Grâce aux tramways et au métro, des faubourgs et des banlieux sont devenus plus proches aux quartiers centraux.

Le nombre de citoyens continuait d'augmenter à cause de gens ayant quitté leurs provinces pour se plonger dans une vie urbaine affairée. Les ouvriers formaient à peu près une moitié de la population de pays développés (Perry Marvin, Chase Myrna, Jacob James, Jacob Margaret, Von Laue Theodore, 1985: 478). Les conditions d'habitat et celles du travail d'ouvriers et de paysans étaient encore dures. (Perry Marvin, Chase Myrna, Jacob James, Jacob Margaret, Von Laue Theodore, 1985: 479). Tels gens pouvaient toujours devenir chômeurs et se joindre soit aux mendiants, soit aux délinquants. En outre, la classe moyenne, qui se composait de gens cultivés, de commerçants, d'entrepreneurs, s'est élargie. Des hommes politiques devaient tenir compte de leur opinion. Pourtant, l'influence d'aristocrates sur la société a faibli. Néanmoins, ils voulaient comme autrefois, que leur vie restât raffinée, ils désiraient conserver toutes les anciennes traditions. (Perry Marvin, Chase Myrna, Jacob James, Jacob Margaret, Von Laue Theodore, 1985: 478) Ensuite, les femmes travaillaient de plus en plus. Elles ont obtenu le droit de faire leurs études aux écoles supérieures.

Des historiens contemporains affirment, que le standard de vie et la capacité d'achat ont augmenté (Perry Marvin, Chase Myrna, Jacob James, Jacob Margaret, Von Laue Theodore, 1985: 478). Par conséquent, les articles d'usage courant sont devenus plus demandés. La plupart des citoyens s'est transformée en société de consommation. Les premiers grands magasins de l'Europe et de Russie, dont les propriétaires s'occupaient pas seulement de la qualité d'articles mais aussi de placards publicitaires et de la décoration de vitrines, avaient été bâtis. Le choix et l'achat des produits sont devenus une partie d'une vie quotidienne.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle (Perry Marvin, Chase Myrna, Jacob James, Jacob Margaret, Von Laue Theodore, 1985: 478) la popularité de romans de boulevard, de café chantants, de revues et d'une musique légère a considérablement accru. Alors, on peut dire, que la culture de masse est née. Les gens préféraient après leur travail s'amuser et dépenser leur argent aux casinos, aux maisons publiques, aux cabarets.

La nécessité de bâtir de nouvelles maisons d'habitation a donné naissance à une construction utilitaire. Néanmoins, justement cette construction qui n'était pas esthétique a constitué la plus grande partie de l'architecture urbaine du XIXe et du XXe siècle. Plusieurs types de bâtiments publics avaient un extérieur ordinaire et simple. Une construction croissant spontanément, soutenue par le vouloir de gagner, s'est transformée en vrai désastre pour toutes les villes avec un grand patrimoine culturel et historique.

Toutefois, la propagation de l'art nouveau, appelé « Jugendstil » en Allemagne et « Style moderne » en Russie, a influencé l'architecture urbaine du XIXe et du XXe siècle, aussi bien que les placards publicitaires et la décoration de vitrines.

§2.2. Le XXe siècle.

La Première et la Seconde guerre mondiale et la Révolution de 1917 en Russie ont influencé l'extérieur de villes et leurs habitants. Donc, les bourgeois et les aristocrates de Russie ont immigré ou ont été exterminés.

Dans l'architecture du XXe (Perry Marvin, Chase Myrna, Jacob James, Jacob Margaret, Von Laue Theodore, 1985: 490) siècle on utilisait souvent de nouveaux matériaux, c'est-à-dire on construisait des bâtiments en béton, en verre, en acier. Chacun d'eux devait être simple et correspondre à sa fonction. C'était le nouveau principe le plus important de l'architecture. On l'a nommée « Le fonctionnalisme ». Pendant le XXe siècle on a renouvelé les principes du projet de villes. Par conséquent, la disposition de maisons est devenue plus libre, on a décidé de créer plus de parcs et que des cinémas, des boîtes de nuit, des magasins devaient être dans tous les banlieux et dans tous les faubourgs.

San doute, les mœurs de citoyens se sont changées. Dans les années 1920s (Perry Marvin, Chase Myrna, Jacob James, Jacob Margaret, Von Laue Theodore, 1985: 485), après la Première guerre mondiale, les citoyens se sont bien portés et ils ont voulu jouir de la vie aux boîtes de nuit, aux casinos, aux maisons publiques, aux cabarets. Après, des femmes, qui avaient obtenu de nouveaux droits politiques et sociaux, sont devenues plus énergiques et actives. La plupart des citoyens et des citoyennes ont commencé à fumer et à protester contre des dogmes vieillissants. On allait de plus en plus au cinéma et écoutait le jazz. Dix ans plus tard, on a acheté de postes de radio et on faisait du sport deux fois par semaine. Après la Seconde guerre mondiale l'épanouissement de la société de

consommation en Europe a eu lieu. La publicité a captivé les médias. De plus, la télévision est devenue accessible à tout le monde. La culture de masse amusait de gens.

Cependant, en Russie ces processus étaient beaucoup plus lents à cause d'une crise économique après la guerre. Également, il n'y avait pas d'épanouissement de la consommation, parce que même les articles d'usage courant n'étaient pas toujours disponibles.

CHAPITRE 3.

CHARLES BAUDELAIRE. LA FLEUR DU MAL.

§3.1. La biographie de Baudelaire.

Charles Pierre Baudelaire, un poète français, est né à Paris le 9 avril 1821. En 1827, son père, Charles François Baudelaire, est mort. Un an plus tard, sa mère s'est remariée avec le chef de bataillon Jacques Aupick. Le futur poète ne pardonnerait jamais à sa mère ce remariage.

Renvoyé du lycée Louis-le-Grand pour une vétille en 1839, Baudelaire menait une vie en opposition aux valeurs bourgeoises incarnées par sa mère et son beau-père. Celui-ci, jugeant la vie de son beau-fils scandaleuse, a décidé de l'envoyer en voyage vers les Indes, qu'il n'atteindrait jamais.

De retour à Paris, il s'est épris de Jeanne Duval qui était actrice. Dandy endetté, il a été placé sous tutelle judiciaire, et a connu, dès 1842, une vie misérable. Il a commencé alors à composer plusieurs poèmes des « Les fleurs du mal ». En 1848, il a participé aux barricades. Plus tard, il a partagé la haine de Gustave Flaubert et de Victor Hugo pour Napoléon III.

Le recueil « Les fleurs du mal » a paru en 1857 à 500 exemplaires, et, jusqu'à sa mort, Baudelaire ne cautionnerait jamais cette version. Le recueil a été poursuivi en 1861 pour l'offense à la morale religieuse et l'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. Seul ce dernier chef d'inculpation a condamné Baudelaire à une forte amende de 300 francs. L'éditeur, Auguste Poulet-Malassis, s'est acquitté pour sa part d'une amende de 100 francs, et a dû retrancher six poèmes interdits par le procureur général Ernest Pinard. Le poète a réalisé, contraint et forcé, une nouvelle édition en 1861, enrichie de 32 poèmes. En 1866, l'auteur a réussi à publier les six pièces condamnées, accompagnées de 16 nouvelles, à Bruxelles, c'est-à-dire hors de la juridiction française, sous le titre « Les Épaves ».

Le poète est parti alors pour Bruxelles. Il y a préparé un pamphlet contre ce pays, qui figurait, à ses yeux, une caricature de la France bourgeoise. En 1866, Baudelaire a entrepris en Belgique une tournée de conférences.

Il est mort à Paris de la syphilis en 1867.

La capitale de France, la ville natale de Baudelaire, était très importante pour lui, et ce fait a influencé ses œuvres: « Tableaux parisiens », le cycle des poésies du recueil « Les fleurs du mal » est consacré précisément à la capitale de France. Le résultat du conflit familial, c'est-à-dire l'opposition aux mœurs contemporaines et le désir de décrire une France corrompue sont reflétés dans les poésies « Le soleil », « La lune offensée », « Le crépuscule du soir », « Danse macabre ». Le motif de la pauvreté vue et survécue par Baudelaire trouve son expression dans les œuvres « À une mendicante

rousse » et « Les petites vieilles ». Pendant ses voyages il a approuvé la nostalgie montrée à l'aide du poème « Le cygne », aussi bien que la quête du vieux Paris et la déception

§3.2. « Tableaux parisiens ».

La première poésie est nommée « Paysage », dont le héros est un romantique qui glorifie Paris : ses hauts clochers, ses ateliers chantants et bavardants, ses tuyaux. Dans les fantaisies les plus ensoleillées il l'orne de « palais féeriques » (Baudelaire Charles, 1997: 272), de jardins et de jets d'eau. Tout ça crée l'impression, que l'auteur et son héros aiment leur ville natale. Néanmoins, on peut supposer, que pour Baudelaire la beauté de Paris n'existe que dans des rêves romantiques, parce que les yeux du héros voient la vie quotidienne de la capitale, mais le reste est créé par son imagination. Le champ lexical du ciel (ciel, astrologues, azur, lune, ciel, horizons, soleil) celui de l'irréel (rêvant, rêver, féeriques, idylle) et la répétition du mot « ciel » soulignent l'intérêt au spirituel parce que le ciel étant allégorie le représente, mais pas aux aspects d'une vie quotidienne.

Grâce à la poésie « Le soleil » on peut se figurer un faubourg parisien plein de « secrètes luxures » (Baudelaire Charles, 1997: 274) et de choses viles. Le soleil, qui le visite, est l'image allégorique d'un poète portant une lumière spirituelle. Cette hypothèse se base sur le champ lexical de la poésie (rime, mots, vers, poète). Il est le seul, qui puisse éclaircir les vices de tous les quartiers et guérir des citadins moralement malades. En outre, il donne d'espoir aux malheureux et aux désespérés et « commande aux moissons » (Baudelaire Charles, 1997: 274) de vertus « de croître et de mûrir » (Baudelaire Charles, 1997: 274). Le champ lexical de la récolte (moissons, blés, croître, mûrir, fleurir) fait telle allusion que la purification y ressemble: il faut y consacrer de la force et du temps.

La société moralement corrompue de la capitale, la débauche perçue comme un culte et la tentative de transformer tout en cabaret impudique deviennent un terrain fertile pour la nouvelle poésie. Dans « La lune offensée » cette astre est l'allégorie d'un poète maudit, qui décrit sans censure la vie nocturne de Paris : des amoureux, des repaires, une vieille femme, laquelle « plâtre artistement le sein » (Baudelaire Charles, 1997: 270).

Le grand Paris a son opinion de la beauté : si la vieille couverte de poudre de « La lune offesée » porte « des bijoux de vingt-neuf sous » (Baudelaire Charles, 1997: 278), elle trouvera plus d'admirateurs qu'une fille digne, comme la présente la couleur blanche (blanche, perles, diamant), mais pauvre. Dans la poésie « À une mendiante rousse » à l'aide des champs lexicaux de la pauvreté (pauvreté, trous, haillon, bas troués, guesant), de la richesse (or, perles, bijoux, diamant), de la noblesse (reine, cour, maître, galants, page, seigneur, lis, Valois) et de vêtements (robe, cothurnes, velours, sabots, habit, talons, bas, déshabiller) on voit, que beaucoup de citadins définissent, qui est beau, en regardant les vêtements de gens. Aveuglés par l'éclat extérieur « d'un poignard d'or » (Baudelaire Charles, 1997: 276), les citadins ne remarquent pas le vrai charme de la mendiante.

L'auteur de la poésie « Le cygne » comme un oiseau « évadé de sa cage » (Baudelaire Charles, 1997: 284) se démène vainement dans des quartiers différents. Il ne peut pas trouver le vieux Paris, avec lequel sont liés ses « chers souvenirs... plus lourds que rocs » (Baudelaire Charles, 1997: 284), qui « sont plus lourds que des rocs » (Baudelaire Charles, 1997: 284) : des promenades agréables dans les rues, un rendez-vous à côté du Louvre et une négresse amaigrie. Paris change plus vite, « que le cœur d'un mortel » (Baudelaire Charles, 1997: 282). Le champ lexical de l'eau (fleuve, eau, flaques baignant, pleuvras, île) nous fait nous rappeler, que l'eau est l'allégorie de métamorphoses éternelles, par conséquent le vieux Paris n'existe plus et le héros reste déçu, comme le prouve le champ lexical de la tristesse (triste, douleurs, hélas, malheureux, mélancolie). Le champ lexical de la mort (veuve, mortel, fatal, tombeau) souligne ce sentiment d'une perte sérieuse. Baudelaire nomme quelques objets de l'architecture, par exemple le camp de baraques, des chapiteaux, des fûts, des palais neufs, Louvre, mais il ne s'en intéresse pas beaucoup.

Dans la poésie « À une mendicante rousse » on décrit une vie dans la pauvreté, mais dans « Les sept vieillards » la pauvreté de l'âme est bien illustrée. « Hostiles à l'univers » (Baudelaire Charles, 1997: 290), les vieillards écrasent des morts sur leurs savates pour obtenir tout, selon le champ lexical de l'hostilité (méchanceté, épée, morts, hostile, mourir, monstrueux, blessé), ce qu'ils veulent. Pourtant, « un brouillard sale et jaune inonde tout l'espace » (Baudelaire Charles, 1997: 288) et cache leurs intentions. D'autre côté, dans la « fourmillante cité » (Baudelaire Charles, 1997: 288) de Paris où « les mystères partout coulent comme des sèves dans les canaux » (Baudelaire Charles, 1997: 288), dans ce « colosse puissant » (Baudelaire Charles, 1997: 288) on ne parle pas souvent sincèrement. Et c'est déjà un mensonge perfide (Judas, simulait imitaient) qu'on peut sentir dans « Les sept vieillards ». En outre, dans la capitale, même une brume matinale fausse la vérité : elle « allonge la hauteur » (Baudelaire Charles, 1997: 288) des maisons.

« Les petites vieilles », des anciennes actrices, des chanteuses, des courtisanes qui ont autrefois été divinités, selon le champ lexical de la religion (âme, divins, prêtresse, ciel, Madone), elles se sont délectées de leur charme et de la gloire dans la jeunesse, conformément aux champs lexicaux de la beauté (Éponine, Laïs, charmants, beauté, charmes) et de la laideur (monstre disloqués, décrépites, brisés, bossus). Maintenant elles sont des « monstres disloqués » (Baudelaire Charles, 1997: 292) offensés par « un enfant lâche et vil » (Baudelaire Charles, 1997: 296). La répétition du mot « vieilles » accentue leur statut. La capitale leur a tout pris, en leur payant des petits cercueils et des autres attributs de la mort (cercueil, mort, enterré, fantôme). L'euphémisme « nouveau berceaux » (Baudelaire Charles, 1997: 294), lequel désigne le cercueil, prouve cette idée. L'hyperbole « puits d'un million larmes » (Baudelaire Charles, 1997: 294) et le champ lexical de la malheur (pitié, douleur, larmes, Infortune, pleurs) la soulignent. Cependant, derrière le problème social des retraités se cache une autre idée. Celles « Èves octogénères » (Baudelaire Charles, 1997: 298) symbolisent

des livres, des modes, des chansons oubliés. L'auteur fait voir, que le rythme de vie à Paris peut enlaidir sans pitié et moudre tout, ce qui nous semble important ou formidable.

Dans « Les aveugles » Baudelaire nous montre, comment l'indifférence et l'inactivité de citadins sont terribles, d'après le champ lexical correspondant (terribles, affreux) et les couleurs sombres (noir, ténébreux, pavés). Les héros de la poésie vivent dans l'obscurité, selon le champ lexical de ténèbres (sommambules, ténébreux, noir) et ne voient rien. On peut supposer que ces gens handicapés représente d'une façon allégorique une foule parisienne indifférente et égoïste. « Leurs yeux d'où la divine étincelle est partie » (Baudelaire Charles, 1997: 300) ne remarquent personne. Même si les autres « chantent, rient, beuglent » (Baudelaire Charles, 1997: 300), les aveugles ne feront pas attention.

La poésie « À une passante » continue ce thème de l'indifférence. L'auteur, en se promenant et en buvant « comme un extravagant » (Baudelaire Charles, 1997: 302), rencontre une passante charmante « avec sa jambe de statue » (Baudelaire Charles, 1997: 302). Le champ lexical de la beauté (majestueuse, fastueuse, agile, noble,, fascine, beauté) la décrit. La femme « en grande deuil » (Baudelaire Charles, 1997: 302) s'est plongée dans une « douleur majestueuse » (Baudelaire Charles, 1997: 302) et maintenant ne remarque rien, même la rue hurlante. La femme, l'image allégorique de Paris, attire des gens par sa « douceur qui fascine » (Baudelaire Charles, 1997: 302) et par son « plaisir qui tue » (Baudelaire Charles, 1997: 300). Également, la capitale séduit beaucoup de gens grâce aux divertissements nombrables, à son architecture, aux possibilités de gagner bien. Cependant, la robe noir de la femme peut être interprétée comme des banlieux sales, la vie dure des ouvriers, la pauvreté, la délinquance.

« Le crépuscule du soir » est consacré à la vie nocturne de Paris. Après un travail fatigant les gens se reposent et font ce qu'ils veulent : un « savant obstiné » (Baudelaire Charles, 1997: 308) résout des problèmes philosophiques, un « ouvrier courbé » (Baudelaire Charles, 1997: 308) dort. Mais le « soir charmant, ami du criminel » (Baudelaire Charles, 1997: 308), dont parle Baudelaire, engage des voleurs et des cambrioleurs et les autres délinquants en conformité avec le champ lexical de la criminalité (criminel, complice, catins, voleurs, escrocs) à « forcer doucement les portes et les caisses » (Baudelaire Charles, 1997: 310). Le soir transforme les gens en animaux, selon le champ lexical (loup, sauvage, bête fauve). En outre, des jeux d'hasard nombrables attirent des « catins, des escrocs et leurs complices » (Baudelaire Charles, 1997: 310). Également, « la Prostitution s'allume dans les rues » (Baudelaire Charles, 1997: 308). Des cocottes, des libertins, des tricheurs vendent leurs âmes, en obtenant quelques heures pour s'étourdir. Sans doute, des théâtres célèbres sont pleins de monde, et des orchestres symphoniques jouent, c'est-à-dire la vie culturelle de la ville s'anime. Toutefois, après ça, la capitale du vice devient un hôpital rempli des soupirs des victimes de Paris. Chacun est convaincu, que le lendemain cet enfer sera plus terrible.

Dans « Le jeu » on parle du même « gouffre commun » (Baudelaire Charles, 1997: 312) et des jeux d'hasard qui abîme les mœurs et la santé, selon les champs lexicaux du mal (infernale, ténébreux, nocturne, funèbre) et de la maladie (convulsés, fièvre, sueur sanglant, sans lèvre, sans dents). Quelques fausses beautés, dont les yeux sont « câlins et fatals » (Baudelaire Charles, 1997: 312), regardent des tricheurs « autour des verts tapis » (Baudelaire Charles, 1997: 312). Ils perdent au jeu leurs vies. Cette chambre sale, où règne « la funèbre gaieté » (Baudelaire Charles, 1997: 312) de courtisanes, ressemble à l'enfer. Et chac pécheur, déjà convulsé d'une fièvre infernale, veut « gaspiller ses sueurs » (Baudelaire Charles, 1997: 312), remplir son âme de n'importe quoi, même de la saleté et de la douleur.

L'œuvre « Danse macabre » est aussi effrayante. Une décédée du grand monde dans sa vie d'outre-tombe continue de jouir de toilettes et de bals, selon les champs lexicaux du bal (bal, robe, fête, chant, violons, danseurs, bayadère), de la toilette (élégance, parfum, toilette, poudres musqués, vernissés) de la coquetterie (désinvolture, charme, jolie, coquette, coquetterie) et de la mort (squelette, funèbres, cadavres, mortel, tombeau). L'auteur blague, que chez les mortels sa « coquetterie ne trouve pas un prix digne de ses efforts » (Baudelaire Charles, 1997: 318), bien que ces vivants ressemblent aux « squelettes musqués » (Baudelaire Charles, 1997: 318). Les « Antinüs flétris » (Baudelaire Charles, 1997: 320) et les « dandys à face glabre » (Baudelaire Charles, 1997: 320), dont on écrit, sont morts quoiqu'ils mangent, dansent et se poudrent. Ils « demandent au torrent d'orgies de rafraîchir l'enfer allumé dans leurs cœurs » (Baudelaire Charles, 1997: 318) et ne font rien pour se purifier.

Après une nuit on voit « Le crépuscule du matin ». Grâce à cette poésie, on aperçoit les jours ouvrables de la capitale : « les maisons ça et là commencent à fumer » (Baudelaire Charles, 1997: 338), « le sombre Paris en se frottant les yeux empoigne ses outils, vieillard laborieux » (Baudelaire Charles, 1997: 340). Bien sûr, toutes les distractions disparaissent: les femmes de plaisir dorment et « les débauchés rentrent, brisés par leurs travaux » (Baudelaire Charles, 1997: 340). L'aurore nous montre le vrai visage de Paris, mais pas son masque élégant.

CHAPITRE 4.

GUILLAUME APOLLINAIRE. LE TOUR DE VILLES EUROPÉENNES.

§4.1. La biographie d'Apollinaire.

Guillaume, Albert, Vladimir, Apollinaire Kostrowitzky, dit Guillaume Apollinaire, est né à Rome, le 26 août 1880. Sa famille était d'origine polonaise. Le petit Guillaume a passé son enfance en Italie.

En 1887, Angélique Kostrowitzky et ses deux fils se sont installés à Monaco. Apollinaire a effectué ses études au collège Saint-Charles, de 1887 à 1895, année de sa fermeture, puis au collège Stanislas de Cannes au cours des deux années qui suivaient, et enfin au lycée de Nice en 1897. Pieux et studieux, l'étudiant a montré des dispositions pour la littérature et les arts. Cependant, il n'a pas obtenu le Baccalauréat.

Au printemps 1899, les Kostrowitzky, couverts de dettes, sont arrivés à Paris. Dans la capitale, Guillaume Kostrowitzky a mené une vie laborieuse, prêtant sa plume à divers écrivains, avant de faire ses débuts journalistiques à « Tabarin », une feuille politico-satyrique. À partir du mois d'août 1901, il a effectué un long voyage en Allemagne. Après il a découvert Prague, Munich et Vienne.

Une année plus tard Guillaume Kostrowitzky est revenu en France. Quelques-uns de ses contes ont été publiés par « La Revue blanche ». À cette époque il a pris le pseudonyme de Guillaume Apollinaire et a collaboré également à « La Grande France », à « L'Européen », une revue de politique internationale, ainsi qu'à « La Revue d'Art dramatique ». Au mois de novembre 1902, Apollinaire a fondé sa propre revue, « Le Festin d'Ésope », toute entière consacrée à la poésie. Celle-ci aurait neuf livraisons. Grâce à Max Jacob, il a fait à cette époque la connaissance de Picasso, Vlaminck et Derain. En ces années 1903 et 1904, Apollinaire rejoignait plusieurs fois à Londres Annie Playden.

Le poète s'est installé au Montmartre en 1907, abandonnant au passage son emploi dans une banque pour vivre de sa plume. La même année, Guillaume Apollinaire a fait la rencontre de Marie Laurencin, à qui l'unirait au cours des cinq années suivantes une liaison orageuse et discontinue. Son premier livre, « L'Enchanteur pourrissant », a paru en 1908, après « Onze Mille Vierges », un roman érotique. « L'Hérésiarque et Ciels », un recueil de contes, et le « Bestiaire ou Cortège d'Orphée » ont été publiés en 1910 et en 1911.

À l'automne le poète, accusé de complicité de vol des statuettes de Géry Pieret, a été incarcéré. Au mois de février 1912, a paru le premier numéro des « Soirées de Paris », consacrées à l'art moderne. « Alcools », le premier grand recueil du poète a été publié en 1913.

Guillaume Apollinaire a effectué quelques séjours en Normandie, à la Baule puis à Deauville. Il est revenu à Paris à l'annonce de l'imminence d'une mobilisation générale. Il y a rencontré Louise de Coligny-Chatillon, « Lou ». Le 5 décembre 1914, le poète a été incorporé au 38^e régiment d'artillerie de campagne à Nîmes. Le 2 janvier 1915, de retour d'une permission passée à Nice, le poète a rencontré dans le train Madeleine Pagès. Une nouvelle liaison a commencé. De retour sur le front, Apollinaire a pris connaissance de la publication de son décret de naturalisation. Le 17 mars 1916, il a été blessé à la tête. Au mois d'octobre 1916, « Le Poète assassiné » a été publié.

L'année 1917 était féconde. « Les Mamelles de Tirésias » et « Vitam impendere amori » ont paru. « Calligrammes » ont été publiées en 1918. Le 2 mai 1918 il a épousé Louise Emma Kolb. Il est mort le 9 novembre à cause de la grippe espagnole.

Alors, le fait, qu'Apollinaire avait vu beaucoup de villes européennes, a influencé ses œuvres. Il parle d'une ville rhénane dans « Mille regrets », Pise est décrite dans « Nuit pisane », Apollinaire envisage Londres dans « Hyde Park », dans « L'émigrant de Landor Road » et dans « La chanson du mal-aimé », les poèmes « Zone » et « Voie lactée (II) » présentent Paris. Des relations ratées avec Annie Playden ont influencé les poésies « L'émigrant de Landor Road » et dans « La chanson du mal-aimé », par conséquent on y voit le motif de la tristesse et d'un amour malheureux. Comme Apollinaire a participé à la Première guerre mondiale, il mentionne cet événement dans l'œuvre « À Nîmes ».

§4.2. « Le Guetteur mélancolique ».

Dans « Le Guetteur mélancolique », dans « Mardi Gras », une de ses premières œuvres, on présente cette fête dans une ville. Toutes les rues sont pleines de musique, d'Arlequins, de Colombines et de « Polichinelles aux nez crochu » (Apollinaire Guillaume, 2000: 127). Cette nuit carnavalesque est « stellée de gemmes au scintillement pâle » (Apollinaire Guillaume, 2000: 127), c'est-à-dire de lanternes multicolores, de guirlandes et de la lune, qu'Apollinaire appelle la lampe d'Aladdin. Également, un parc orné devient un jardin plein d'arbres, dont les fruits sont des pierres précieuses. Par conséquent, on voit, que pendant la fête il apparaît quelque chose de fantastique.

La poésie suivante du même livre, « Au prolétaire », parle de la vie d'ouvriers. Une fumée dense « souffle de la mauvaise usine » (Apollinaire Guillaume, 2000: 26), et chaque jour beaucoup de « captifs innocents » (Apollinaire Guillaume, 2000: 26) écoutent des « bruits élémentaires » (Apollinaire Guillaume, 2000: 26) mêlés « aux chocs d'outils » (Apollinaire Guillaume, 2000: 26). Ils « peinent pour le pain quotidien » (Apollinaire Guillaume, 2000: 26). D'autre côté, dans leur vie il y a aussi de problèmes familiaux : leurs femmes sont « laides de travail » (Apollinaire Guillaume, 2000: 26) et il faut marier leurs filles. Cependant, les prolétaires « nourrissent les humains des

injustes cités » (Apollinaire Guillaume, 2000: 27). Et quand les ouvriers sont « triste et las au fond des mines » (Apollinaire Guillaume, 2000: 27), ils rêvent « aux alcôves divines » (Apollinaire Guillaume, 2000: 27).

L'auteur dit, qu'il voudrait bien « venir dans une ville et vivre » (Apollinaire Guillaume, 2000: 29) dans la poésie « Il me revient quelquefois ». Il espère, que dans cette ville il cessera d'éprouver la douleur d'une solitude permanente. Bien qu'il y fasse nuit selon un livre inconnu, l'obscurité et le mystère de la ville attirent Apollinaire. Néanmoins, dans le lieu, dont l'auteur parle, il y a beaucoup de cathédrales mornes, lesquels lui font peur et honte.

Grâce à la poésie « Nocturne », on peut voir une ville aux rues, qui « ont ébloui le ciel de leurs lumières » (Apollinaire Guillaume, 2000: 151). En outre, pour le poète cette ville nocturne est pleine pas seulement de lanternes, mais aussi de pensées philosophiques sur un amour malheureux.

La poésie « Mille regrets » nous présente le portrait d'une des villes rhénanes. Comme dans quelques autres œuvres de l'auteur il fait soir et, puis, nuit. On fête une noce. Pourtant, le progrès du XXe siècle y a laissé ses traces : il n'y a pas seulement une auberge et des cyprès, mais aussi un phonographe, qui amuse les fiancés et leurs hôtes.

Une ville marine est montrée dans « Le printemps ». Tout est dormant et pâle. L'aurore éclaire des terrasses et des lieux dédiés à Mammon : des banques et des magasins. Une humeur printanière, la pureté d'un air marin et la fraîcheur du matin sont en contraste avec les sanctuaires de Mammon. D'autre côté, cette opposition ajoute du piquant dans « Le printemps ». En somme, la ville marine incarne la liberté de mœurs et d'esprit et l'intérêt au nouveau.

La poésie suivante, qui est aussi consacrée à la ville marine, s'appelle « Nuit pisane ». Bien sûr, le poète mentionne la Tour pisane, mais l'humeur d'amour de citadines influencée par des flûtes et des violes est plus importante pour lui. Ce tableau romantique est complété par des lucioles éclatantes et par des chansons d'amour.

Dans « Le coin » il n'y a pas de romantique. On parle de pauvres urbaines. Quelques « vieux miséreux attendent et frissonnent » (Apollinaire Guillaume, 2000: 155). Pourtant, « les fiacres en roulant près du trottoir les élaboussent, les passants en pardessus sans les voir les repoussent » (Apollinaire Guillaume, 2000: 155). Alors, il n'y a pas seulement le problème d'une inégalité sociale, mais aussi celui de l'indifférence.

« Un dernier chapitre » présente une ville pendant des troubles sociaux. « Les hautes cheminées d'usines » (Apollinaire Guillaume, 2000: 75) ne fument plus à cause d'une grève. Ensuite, la place publique est pleine de monde : il y a d'ouvriers, d'artisans, de femmes, d'estropiés, de prêtres et de gens élégants. Donc, presque toutes les couches sociales sont là. On voit très bien que « hors la place la ville semble morte » (Apollinaire Guillaume, 2000: 75). Par conséquent, la ville vit, s'il y a un bruit industriel et si les rues sont pleines de gens affairés.

§4.3. « Poèmes à Lou ».

Dans « Poèmes à Lou », dans « Ville et cœur » Apollinaire compare une ville et un cœur. La structure de la ville n'est pas simple : il y a de grouettes et « le chaos figé de toits » (Apollinaire Guillaume, 2001: 40). Aussi, l'auteur sent « les battements de la ville imprenable et de son cœur » (Apollinaire Guillaume, 2001: 40). C'est-à-dire, on ne peut pas les séparer. En outre, la ressemblance entre eux donne telle impression, que pour Apollinaire la ville est vivante.

Apollinaire parle de Londres dans « Hyde Park ». Il fait du brouillard. « Les Faiseurs de religions » (Apollinaire Guillaume, 2001: 60) prêchent, des enfants « jouent à colin-maillard » (Apollinaire Guillaume, 2001: 60), « des cyclopes » (Apollinaire Guillaume, 2001: 60), c'est-à-dire des hommes aux monocles, et de vieilles dames se promènent cérémonieusement.

§4.4. « Alcools ».

Le livre « Alcools » est commencé par « Zone ». Paris est présent dans cette œuvre. La Tour Eiffel, construite en 1889, « est laissée de ce monde ancien » (Apollinaire Guillaume, 2000: 27). On lit partout des catalogues, des affiches et des livraisons bon marchées pleines d'aventures policières. Aussi, en se promenant, Apollinaire remarque « une jolie rue neuve et propre » (Apollinaire Guillaume, 2000: 8), où passent des directeurs et des ouvriers. Il y a de plaques publicitaires, qui crient « à la façon des perroquets » (Apollinaire Guillaume, 2000: 8). Le poète ajoute, qu'il aime cette rue industrielle. Ensuite, au-dessus de Paris des avions volent. En outre, dans la ville même on voit « des troupeaux d'autobus » (Apollinaire Guillaume, 2000: 10). Le promenade d'Apollinaire se continue : il admire la basilique Sacré-Cœur et le Montmartre et regarde des émigrants, qui « emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare » (Apollinaire Guillaume, 2000: 12). Également, le soir, il est dans « un bar crapuleux » (Apollinaire Guillaume, 2000: 13) et dans un grand restaurant. Il y a beaucoup de femmes de plaisir. Mais, le matin, « les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues » (Apollinaire Guillaume, 2000: 13). À Paris on boit « sa vie comme une eau-de-vie » (Apollinaire Guillaume, 2000: 14).

L'œuvre « La chanson du mal-aimé » est influencée par Londres. Dans la capitale d'Angleterre il fait de la brouillasse. Au coucher du soleil, des rues sont « brûlantes de tous les feux » (Apollinaire Guillaume, 2000: 18). En outre, à cause d'une pluie fine, il semble que des « façades se lamentent » (Apollinaire Guillaume, 2000: 18).

Dans « Voie lactée (II) » on voit la capitale de France en été. Apollinaire « erre à travers son beau Paris » (Apollinaire Guillaume, 2000: 31) et remarque, qu'on organise « les orgues de Barbarie » (Apollinaire Guillaume, 2000: 31). Aussi, les balcons de Paris sont couverts de fleurs. Presque tous

les soirs sont « ivres du gin » (Apollinaire Guillaume, 2000: 31). On peut entendre quelqu'un chanter dans des « cafés gonflés de fumée » (Apollinaire Guillaume, 2000: 32) et des tramways.

À la veille de 14 juillet Paris est décoré et se prépare à la fête. On l'aperçoit dans « Poème lu au mariage d'André Salmon ». Il y a de drapeaux partout. « Les maisons flambent » (Apollinaire Guillaume, 2000: 58) au soleil. Des passants agitent leurs bras. Dans cette ville pavoisée on sent « le renouvellement du monde » (Apollinaire Guillaume, 2000: 58).

« L'émigrant de Landor Road » est une autre œuvre consacrée à la capitale d'Angleterre. Il y a beaucoup de boutiques ornées de « mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête » (Apollinaire Guillaume, 2000: 85). Un dandy inconnu y achète « le vêtement d'un lord mort sans avoir payer » (Apollinaire Guillaume, 2000: 86) pour avoir l'air d'un millionnaire. « Au-dehors les années regardent la vitrine et passent enchaînées » (Apollinaire Guillaume, 2000: 86), donc, la mode s'y change souvent. Cependant, le temps passe lentement, et la vie de citadins se compose de « journées veuves » (Apollinaire Guillaume, 2000: 86), de « vendredi sanglants » (Apollinaire Guillaume, 2000: 86) et des « lents d'enterrements » (Apollinaire Guillaume, 2000: 86). Il pleut toujours.

« Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris » nous présente un banlieu. Le soir « les gueux dansent » (Apollinaire Guillaume, 2000: 115), à côté d'une décharge. Ensuite, dans quelques maisons on allume des becs de gaz. Aux tavernes, « des croque-morts avec des bocks tintent des glas » (Apollinaire Guillaume, 2000: 115). Aussi, « des accouchées masquées » (Apollinaire Guillaume, 2000: 115) naissent leurs enfants.

Dans « 1909 » on compare des femmes de plaisirs et une citadine riche. Cette dame est vêtue élégamment, elle est « coiffée à la Récamier » (Apollinaire Guillaume, 2000: 124), elle est gaie et « si belle qu'elle fait peur » (Apollinaire Guillaume, 2000: 125) à Apollinaire. C'est pourquoi il préfère « les femmes atroces de quartiers énormes » (Apollinaire Guillaume, 2000: 124). Elles sont rudes, mais passionnées : « le fer est leur sang, la flamme – leur cerveau » (Apollinaire Guillaume, 2000: 125).

On parle d'amour pour la capitale de France dans « Vendémiaire ». À la fin de septembre Paris est beau. La ville est ivre, parce qu'on fête une vendange. « Un soir en rentrant à l'Auteuil » (Apollinaire Guillaume, 2000: 136) le poète entend des chansons. Apollinaire est aussi ivre, mais de l'amour pour la capitale. Il est prêt à sacrifier ses sens pour désaltérer cette « trop avide merveille » (Apollinaire Guillaume, 2000: 137). Également, toutes les autres villes reconnaissent la grandeur, la force et la beauté de Paris. Dans les villes industrielles du Nord, il y a de « viriles cités où chantent les métalliques saints de saintes usines » (Apollinaire Guillaume, 2000: 137). Ces villes donnent à la capitale tout, ce que leurs « ouvriers nus fabriquent du réel à tant par heure » (Apollinaire Guillaume, 2000: 138). Et Lyon, où se trouve le Notre-Dame-de-Fourvières, et les villes du Midi aussi glorifient Paris. Le poète aime la capitale, bien qu'elle exprime le sang de gens comme le jus

de raisin. De plus, la capitale de France « boira à longs traits tout le sang de l'Europe » (Apollinaire Guillaume, 2000: 140), parce qu'elle est belle et noble.

§4.5. « Calligrammes ».

« Les fenêtres » est la première poésie du livre « Calligrammes ». Elles s'ouvrent « comme une orange » (Apollinaire Guillaume, 1999: 25), et l'auteur contemple une ville et voit des passants : « une jolie jeune fille parmi de jeunes Turinaises » (Apollinaire Guillaume, 1999: 25) et un pauvre jeune homme, qui se mouche dans sa cravate. Quelques lanternes donnent d'une lumière pâle et violette. « Les Tours », c'est-à-dire les tableaux de Robert Délaunet, deviennent rues, des puits sont maintenant places. En outre, Apollinaire compare Vancouver, qui est un « train blanc de neige et de feux nocturnes fuyant d'hiver » (Apollinaire Guillaume, 1999: 26), et Paris. La capitale de France est pleine de fenêtres rouges et verts.

« Le musicien de Saint-Merry », en jouant de la flûte, se promène, et grâce à lui, on aperçoit certaines rues parisiennes. Il fait du soleil. Des gens passent devant l'auteur et « s'accumulent au loin » (Apollinaire Guillaume, 1999: 48). À cause « de millions de mouches » (Apollinaire Guillaume, 1999: 48) l'air semble splendide. Le musicien est au coin de la rue Saint-Martin. Puis, « les cloches de Saint-Merry se mettent à sonner » (Apollinaire Guillaume, 1999: 49). Mais, à ce moment un poète inconnu rivalise « avec les étiquettes des parfumeurs » (Apollinaire Guillaume, 1999: 50). Les gens se ressemblent « comme dans l'architecture du siècle dernier ses hautes cheminées pareilles à des tours » (Apollinaire Guillaume, 1999: 50). Finalement, le musicien s'arrête devant une maison à vendre, laquelle est « abandonnée, aux vitres brisés » (Apollinaire Guillaume, 1999: 51).

« À Nîmes » Apollinaire observe, comment des citadins se préparent à la guerre. « Les 3 servants assis dodilinent leurs fronts » (Apollinaire Guillaume, 1999: 72), on entend « sonner les trompettes d'artillerie » (Apollinaire Guillaume, 1999: 72), « le territorial mange une salade à l'achois en parlant de sa femme » (Apollinaire Guillaume, 1999: 72), « 4 pointeurs fixent les bulles des niveaux » (Apollinaire Guillaume, 1999: 73). C'est tellement bizarre, qu'avant la guerre tout semble ordinaire et trop calme dans la ville.

Dans « La victoire » Apollinaire décrit, qu'est-ce qui se passe à Paris en automne. Il pleut, les trottoirs sont couverts de feuilles. Le poète donne à Paris le nom de la « ville de météores » (Apollinaire Guillaume, 1999: 179). Ses lanternes « fleurissent en l'air pendant les nuit où rien ne dort » (Apollinaire Guillaume, 1999: 179). Les rues sont « les jardins de la lumière » (Apollinaire Guillaume, 1999: 179). D'autre côté, Apollinaire suppose, que Paris se changera bientôt : les rues seront immobiles et « les chemins de fer seront démodés et abandonnés » (Apollinaire Guillaume, 1999: 182).

CHAPITRE 5.

LES VILLES INCONFORTABLES DE PAUL ÉLUARD.

§5.1. La biographie d'Éluard.

Eugène Grindel, dit Paul Éluard est né en 1895 à Saint-Denis.

En décembre 1912, il a dû interrompre ses études et se rendre en Suisse, pour soigner une tuberculose. Il y a fait la connaissance d'une jeune fille russe, Hélène Diakonova. Il l'a surnommée Gala et l'a épousée en 1916.

Durant la Première guerre mondiale, il a été mobilisé, et a été envoyé sur le front comme infirmier. Il a été le témoin de terribles hécatombes. Il a publié « Le Devoir », recueil signé Paul Éluard, du nom de sa grand-mère maternelle. Il y a exprimé son horreur de la guerre; effroi, qui ne le quitterait plus.

Après la guerre, il a fait la connaissance d'André Breton, de Louis Aragon, de Soupault et de grands peintres de son époque : Dali, Picasso, Chirico et Max Ernst. Éluard participait activement au mouvement dada, puis au mouvement surréaliste.

En 1924, il a publié « Mourir pour ne pas mourir ». Éluard a adhéré, en 1926, au parti communiste avec d'autres surréalistes. En 1930, Gala l'a quitté pour Dali. Éluard a rencontré Maria Benz, surnommé Nusch.

En 1932 il a publié « La vie immédiate ». En 1934 il a épousé Nusch et « La rose publique » a paru la même année. En 1936 « Les yeux fertiles » ont été créés, et en 1938 « Cours naturel » a été publié, dont l'un des poèmes, « La victoire de Guernica » était inspiré par le célèbre tableau de Picasso.

Durant la Seconde guerre mondiale, Éluard a été l'un des grands poètes de la Résistance. Il a publié, dans une France occupée, des textes de réconfort et de la lutte. En 1942, il a créé clandestinement « Poésie et vérité » avec le célèbre poème « Liberté », parachuté dans des maquis par des avions anglais.

En 1946 la mort de Nusch a provoqué son désespoir, et l'a fait songer au suicide. Il est mort en 1952, suite à une crise cardiaque.

Si on parle des œuvres d'Éluard consacrées aux villes, il y en a une dans chaque recueil : dans « Le devoir et l'inquiétude », dans « Capitale de la douleur », dans « La vie immédiate », dans « La rose publique », dans « Yeux fertiles », dans « Cours naturel », dans « Chanson complète », dans « Poésie et vérité », dans « Au rendez-vous allemand », dans « Poésie ininterrompue », dans « Le dur désir de durer », dans « Dignes de vivre » et dans « Poèmes politique ». Ses souvenirs de la

Première et de la Seconde guerre mondiale sont exprimés dans les poèmes « Paris pendant la guerre », « Couvre-feu » et « À la mi-août ». En outre, la période dure et sévère du paix où l'économie reste encore ruinée est montrée dans les œuvres « Poésie ininterrompue », « Tout dit par un infortuné est toujours mal à propos » et « À la rue »

§5.2. Les poésies d'Éluard.

Dans « La petite chérie arrive à Paris » on voit, que la capitale de France est bruyante. Également, il y a beaucoup de « gros messieurs cossus et tout noirs » (Éluard Paul, 2002: 20), qui empêchent à son cœur de se battre normalement et à la fillette de vivre comme elle veut.

Après, Éluard nous présente « Paris pendant la guerre ». Ses faubourgs sont en feu, « les terribles ciels jaunes » (Éluard Paul, 2004: 108) sont pleins d'avions, qui laissent tomber « leurs plumes meurtrières » (Éluard Paul, 2004: 108). Toutefois, Paris est la « statue vivant de l'amour » (Éluard Paul, 2004: 108) et est encore beau. Bien que tout soit silencieux, des citadins sont prêts à défendre leur ville.

On aperçoit un Paris nocturne dans « Mauvaise mémoire ». Des lanternes luisent, des révoltés s'amuse avec des femmes de plaisir. Il pleut. Pourtant, la vie semble ennuyeuse.

Dans « Tout dit par un infortuné est toujours mal à propos » on parle d'une ville morne. Il fait soir. Des chemins pavés sont couverts du désespoir et des monuments se putrifient à cause de la désolation. Un vent froid poursuit un passant jusqu'à son lit. Néanmoins, sauf quartiers résidentiels, il y a aussi de « murs vides » (Éluard Paul, 2002: 177). Derrière « des palais, des trous, des citernes, des tuyaux » (Éluard Paul, 2002: 177) on voit une vieille place poussiéreuse. En outre, il semble au poète, que des rues disparaissent dans l'obscurité.

Une autre ville inconfortable et folle est bien illustrée dans « Persécuté ». Tout est couvert de la poussière, des roses sèches et des mouches sont partout. « les poutres d'un pont suintent du désespoir » (Éluard Paul, 2004: 123). Des citadins apprennent par cœur des extravagances et des danses délirantes.

« Novembre 1936 », qui est consacré à Madrid pendant la Guerre civile du 1936, nous fait peur. « Les bâtisseurs de ruines » (Éluard Paul, 2004: 135) démolissent des palais. « Des oiseaux de plomb » (Éluard Paul, 2004: 76) volent dans le ciel.

Dans « Nous sommes » une ville est entourée d'une « gaze triste » (Éluard Paul, 2004: 78). Des excuses sont sur des trottoirs. On a disposé la statue de la solitude dans une place. Bien que l'amour y ait une maison, c'est-à-dire une maison de tolérance, la ville semble être abattue.

Dans « Couvre-feu » une vieille ville a faim et est fatiguée de la Seconde guerre mondiale. Chaque quartier est encerclé et il y a de sentinelles partout.

La suivante poésie « L'assassiner » nous montre un Paris épouvantable et indifférent à tout. Il fait nuit et tout est silencieux. La mort se promène dans les rues de la capitale de France. Les yeux de citadins sont aveugles, ils voient des rêves fades, leurs bras sont inutiles, leurs corps sont froids et pâles. Personne ne pleure.

On aperçoit Paris aussi dans « À la mi-août ». Il fait soir. Il y a beaucoup de barricades. Après, la ville lève ses yeux et parle d'une victoire. En revanche, la capitale de France est maigre et transparente. Également, son espoir se brise sur un pavé gris.

« Poésie ininterrompue » nous fait voir une ville exténuée et désespérée. Il y a beaucoup de murs fatigués, là, des toits en tuiles dorment. Des maisons sont pâles, la pauvreté est partout, des fenêtres sont entourées de murs. En outre, des toitures dorment dans le neige ou dans des bardanes comme des tombeaux. Une arche s'est brisée « comme un fémur » (Éluard Paul, 2004: 164). Également, Éluard mentionne des maisons blêmes, détruites pour quelque amusement.

Dans « Majesté hier et aujourd'hui » on voit une ville sans personnalité. Des enfants de petite taille privés d'individualité ressemblent au « plâtre gris de maisons mortes » (Éluard Paul, 2004: 264), dont les portes sont inutiles.

Éluard crée une ambiance sinistre dans la poésie « Nuit ». La nuit dans une ville est immobile et calme comme un mort, comme « une obscurité abattue dans la tête » (Éluard Paul, 2004: 186), comme « la brume monotone d'automne » (Éluard Paul, 2004: 186). Il fait du brouillard. De plus, la lumière de lanternes, comme un poison fort, enlaidit des gens, les transformant en « monstres dorés » (Éluard Paul, 2004: 186), et crache sur eux.

Dans « À la rue » le poète nous montre des maisons gris, entre lesquelles le vent passe. Une boulangerie est vieille. Également, des gens entrent par hasard et très rarement « même dans les cafés les plus modestes et bon marchés » (Éluard Paul, 2004: 213). Ces cafés ont « de dents cariées et des mauvaises manières » (Éluard Paul, 2004: 213), c'est-à-dire leurs garçons et leurs clients ne sont pas en bonne santé et ne sont pas polis. Ensuite, dans la rue grise il n'y a aucun « bout de dorure » (Éluard Paul, 2004: 213) : on remarque des passants mornes et fatigués, des regards hostiles, des trottoirs gris, des caves sombres, où des gens habitent. Aussi, cette rue, où les vertus n'attirent personne, rassemble à « une veine grise sur le bras d'un malade las » (Éluard Paul, 2004: 214). La vie y dure lentement et d'une manière ennuyeuse. En outre, elle semble être fantôme. Et si « un camion écrase un passant ou un enfant » (Éluard Paul, 2004: 214), ça sera un grand événement. Éluard même propose de déraciner la rue grise.

CHAPITRE 6.

LES VILLES INFERNALES ET MORTES D'ALEXANDRE BLOK.

§6.1. La biographie de Blok.

Alexandre Blok est né à Saint-Pétersbourg le 28 novembre 1880 dans une famille aisée. On élevait Blok dans la famille de sa mère, puisqu'elle avant la naissance de son fils avait divorcé avec le mari et s'était installée chez ses parents. L'enfance de Blok était paisible.

La classique romantique et réaliste russe a exercé une influence décisive sur toute la voie créatrice de Blok : sa poésie est devenue un développement logique de toute la poésie russe des années précédentes, et c'est dans celle-ci, et pas dans n'importe quelles d'autres domaines qu'il faut chercher les sources et les racines de tous les oeuvres - de « Стихи о Прекрасной даме » jusqu'à « Двенадцать » et « Скифы ». Les vers de la jeunesse de Blok représentent surtout les imitations des poètes préférés et les retentissements burlesques de divers événements familiaux. 1898 est l'année des premières expériences de vie, le fin des études au gymnase, l'entrée à l'Université, le premier amour et la rencontre avec Liubov Mendéléeva, sa femme future. Son premier livre « Стихи о Прекрасной даме » se composait des poésies écrites pendant ce période-là. Le cercle de jeunes poètes de Moscou a accepté avec enthousiasme ces poésies, l'oeuvre « Ночная фиалка » et le recueil « Распутья ». Le symbolisme de la poésie du jeune Blok se nourrissait de la réalité vivante. Le recueil de poésies « Снежная маска » écrit en 1907 reflétait l'intérêt de Blok envers le mystique et le religieux. Deux ans plus tard il a voyagé en Europe, Blok a visité l'Italie. Ce fait était illustré dans le livre « Итальянские стихи ». Les recueils de poésies « Город », publié en 1908 et « Страшный мир », publié en 1916 étaient consacrés aux thèmes urbains et sociaux. L'oeuvre la plus connue est le poème « Двенадцать », dans lequel Blok montre son attitude envers la Révolution de 1917.

Blok est mort le 7 août 1921.

Alexandre Blok illustre Saint-Pétersbourg, sa ville natale, à l'aide des oeuvres « Ночная фиалка » et « Петр ». Le voyage en Italie est reflété dans les poésies « Холодный ветер от лагуны... », « Равенна », « Умри, Флоренция, Иуда... ». L'intérêt de Blok envers le religieux trouve son expression dans les motifs infernaux des poèmes « Последний день » et « Невидимка ».

§6.2. « Стихи о Прекрасной даме ».

Dans la poésie « Там - в улице стоял какой-то дом... » on observe, d'abord, une maison épouvantable et infernale, ornée d'une corniche insolite : « словно лоб наморщенный карниз » (Блок Александр, 1953: 59), laquelle semble être la grimace d'un mur. Aussi on remarque un escalier en colimaçon au dessus d'une d'une cour sombre, lequel mène à l'obscurité. De plus, on mentionne la lumière et l'ombre d'une lampe jaune. Cette maison cache beaucoup de choses : bienqu'il y ait l'enseigne « Les Fleurs », on ne vend rien. Chaque soir, on danse et chante là, toutefois on ne voit personne, parce que les fenêtres de la maison « завешаны неподвижной шторой » (Блок Александр, 1953: 59). Tout, ce que j'ai mentionné, crée une impression sinistre et transforme une maison ordinaire quelconque en bâtiment infernal.

Le poème « Дома растут, как желанья... » parle d'une construction croissant rapidement, qui est devenue un phénomène banal et imperceptible : les bâtiments « неприметно уходят ввысь » (Блок Александр, 1953: 57). Pourtant, ce fait ennoblit l'apparence d'une ville, parce que « белое зданье » (Блок Александр, 1953: 57) remplace « черный смрад » (Блок Александр, 1953: 57). D'autre côté, on peut remarquer telle allusion : la ville pleine de constructions blanches ressemble à un suicidé en blanc, lequel se jette dans un torrent noir.

§6.3. « Распутья ».

On parle de lanternes urbaines dans « По городу бегал черный человек... ». Un homme noir les éteint chaque matin avant l'aube. Il est triste que sa ville semble être pâle sans « желтых полосок вечерних фонарей » (Блок Александр, 1953: 88). Sans doute, il y a de mystique et d'épouvantable ici. Alors, les lanternes sont éteintes par cet homme noir, le matin « сумерки легли на ступени, забрались в занавески, в щели дверей... » (Блок Александр, 1953: 88) comme s'ils étaient monstres, tout est obscure, l'aube est pâle et lente. Par conséquent, la ville a une apparence malade et épuisée.

La poésie « Фабрика » raconte le travail de prolétaires. L'équipe de nuit est prête : les gens « с измученными спинами » (Блок Александр, 1953: 96) marchent lentement à l'écarte de la porte. Un homme immobile et noir, dont « медный голос » (Блок Александр, 1953: 96) appelle au travail, compte les gens. Après, quelqu'un rit et se réjouit, que les ouvriers soient trompés. Cette œuvre rappelle les circonstances dures de la vie et du travail de prolétaires. Pourtant, même dans cette poésie consacrée aux thèmes sociaux il y a l'image d'homme noir infernale.

§6.4. « Ночная фиалка »

Quelques cercles religieux, certains journalistes mal connus, la chute de mœurs, une vie quotidienne dure et les faubourgs poussiéreux de Saint-Petersbourg sont représentés dans

« Ночная фиалка ». Il fait soir, la pluie tombe. Le ciel, « устав прикрывать поступки и мысли сограждан» (Блок Александр, 1953: 461), est tombé dans un marais. Ensuite, « молодые и лысые франты» (Блок Александр, 1953: 462) embrassent des femmes maquillées d'une façon vulgaire, des prostituées regardent dehors de derrière de rideaux jaunes en velours. Parfois, « пьяные бабы » (Блок Александр, 1953: 462) se querellent. Après, on entend des dialogues « о тайнах различных религий... о плате за строчку » (Блок Александр, 1953: 462). Également, le soir est le temps de maisons publiques, d'oubli du bien et du malheur, « фабричных гудков и журфиксов » (Блок Александр, 1953: 463), « развратно длинных бесед » (Блок Александр, 1953: 463), « падений лучших из нас » (Блок Александр, 1953: 463). Le héros lyrique n'a pas l'honte de raconter, ce que font et ce que pensent ses contemporains, pour que nous puissions examiner le côté sombre de la vie dans Saint-Pétersbourg.

§6.5. « Город ».

« Последний день » est consacré aux couches sociales basses, qui habitent des faubourgs urbains. Une femme de plaisir et son client « медленно очнулись среди угарной тьмы » (Блок Александр, 1953: 102). Leur existence est ennuyeuse et désespérante : « на всем был серый постылый налет » (Блок Александр, 1953: 103), « безнадежно догорели свечи » (Блок Александр, 1953: 102). En outre, leur vie est pleine de vulgarité, de saleté et de désordre : « углами торчала мебель, валялись окурки, бумажки, всех ужасней в комнате был красный комод » (Блок Александр, 1953: 103). Néanmoins, le poète fait telle allusion, qu'ils peuvent avoir une renaissance spirituelle et morale. L'action se déroule le matin, il fait froid, la neige qui est l'allégorie de la pureté se trouve partout. Également, on entend une cloche sonner et on aperçoit une saule et une croix, qui symbolisent la religion. De plus, la femme de plaisir se met à genoux, fait un signe de croix et « поднимает руки ввысь » (Блок Александр, 1953: 103). C'est-à-dire, les couches sociales basses, incarnées dans la prostituée, tendent à la pureté. Les derniers jours de l'hiver et la saule affirment le commencement de la nouvelle vie.

On déduit facilement que l'œuvre « Петр » parle de l'ancienne capitale de Russie, parce qu'on mentionne le monument en cuivre à cet empereur et le monument à Saint George, qui vainc un serpent. Par conséquent, le batail symbolique du bien et du mal est remarquable : le monument de l'empereur protège sa ville contre le serpent. Comme le soir est le temps du mal, le serpent « расклубился над домами » (Блок Александр, 1953: 103), « плащами всех укроет мгла » (Блок Александр, 1953: 104), « невинность молит о пощаде » (Блок Александр, 1953: 104), « ризой городская гарь фонарь облачила » (Блок Александр, 1953: 104). Néanmoins, le même moment la ville s'anime : des vitrines et des trottoirs brillent, « зажгутся

нити фонарей » (Блок Александр, 1953: 104), « потянутся рядами пары » (Блок Александр, 1953: 104). Alors, les vices de la ville et sa vie orageuse sont liés fortement. Heureusement, le patron de l'ancienne capitale sauve Saint-Pétersbourg, en utilisant la lumière et la force : « в руке Петра заплещет факельное пламя... вспыхнет меч » (Блок Александр, 1953: 104).

La vie quotidienne d'une ville industrielle et commerciale est envisagée dans « Вечность бросила в город... ». Le coucher du soleil et des toits semblent être en étain à cause de la fumée de fabriques. Puis, à la fin d'un jour ouvrable « переулки гудят » (Блок Александр, 1953: 114) et « воздух гулок » ((Блок Александр, 1953: 115). Dans les fabriques le thème principal de conversations est « разгульные ночи » (Блок Александр, 1953: 115). On ajoute, que les cieux ne visiteront jamais la ville, où on vend des biens, ses sens, vie, conscience. Des insensés vivent ici. En outre, « так заманчив обман » (Блок Александр, 1953: 115). Le poète revient encore une fois au thème que les villes sont un monde terrible.

Le coucher du soleil est illustré aussi dans la poésie « Город в красные пределы... », cependant il est dans une tonalité rouge. « Мертвый лик » (Блок Александр, 1953: 115) et « серо-каменное тело » (Блок Александр, 1953: 115) de cette ville sont animés par une gamme rouge sang. Cette couleur symbolise la vie, le sang, la passion, c'est pourquoi l'aube, « красный дворник » (Блок Александр, 1953: 115), « пьяно-алая вода » (Блок Александр, 1953: 115), « огненные бедра проститутки площадной » (Блок Александр, 1953: 115), « окровавленный язык колокола » (Блок Александр, 1953: 116) sont mentionnés dans la poésie. On peut supposer, que la ville exprime et absorbe le sang de citoyens, en les obligeant à travailler et à s'amuser jusqu'à l'éreintement, et de la nature, en la polluant. Le battant sanglant d'une cloche fait telle allusion, que la ville tue la moralité et la dévotion, en les remplaçant par les cuisses de la femme de plaisir. En outre, il y a l'adjectif « огненные » dans le poème. Par conséquent, la ville ressemble de plus en plus à l'enfer. Alors, Blok encore une fois ajoute du démoniaque.

La vie théâtrale d'une villes est énoncée dans l'œuvre « В высь изверженные дымы... ». Quand « в высь изверженные дымы застилают свет зари » (Блок Александр, 1953: 53), des gens s'attourent devant des guichets pour acheter des billets de théâtre : « гулкий город, полный дрожи » (Блок Александр, 1953: 53) se dépêche à voir un spectacle. À côté du théâtre « звуки бешено ломились » (Блок Александр, 1953: 53), toutefois à l'intérieur tout est calme. Puis, dans une loge on aperçoit une belle inconnue, qui « облачась в убор нескромный, черный веер распустила, черным шелком оттенила бледно-матовую грудь » (Блок Александр, 1953: 53) et regarde des autres avec défi. Le public est partout : de loges jusqu'à la scène et jusqu'aux carniches dorées. Alors, la ville a une vie orageuse théâtrale, les spectacles sont entourés d'agitation. Là on peut se jouir d'une pièce aussi bien, que regarder des autres et montrer soi-même. Pourtant, la femme fatale en noir nous fait nous mettre sur nos gardes. Il est

probable, qu'elle incarne des intrigues théâtrales, des premières scandaleuses et des pièces indécentes, qui inquiètent ses contemporains.

La beauté et l'éclat d'une foule urbaine est montrée dans le poème « В кабаках, в переулках, в извивах... ». Chaque soir, quand « улицы пьяны от криков » (Блок Александр, 1953: 129) et cette ville est comme « электрический сон наяву » (Блок Александр, 1953: 129), le héros lyrique de la poésie cherche la dame la plus charmante. Il voit des vitrines, brillantes à la lumière de lanternes, « гордые взоры мужчин » (Блок Александр, 1953: 129), qui ressemblent aux rois, des coquettes parées et maquillées vivement. Elles portent des perles énormément chères et des manteaux multicolorés. Cependant, la quête du héros lyrique reste inutile, bien que l'aube soit proche.

Un autre problème est présenté dans le poème « Улица, улица... ». On voit un quartier pauvre, où « скудная работа » (Блок Александр, 1953: 131) est le seul moyen pour survivre. Les fenêtres de maisons aux rideaux en petites fleurs ponceau créent l'ambiance d'une vulgarité omniprésente. « Спешащие тело продать » (Блок Александр, 1953: 131), c'est-à-dire des courtisanes, et « спешащие забвенье купить » (Блок Александр, 1953: 131), c'est-à-dire les acheteurs de drogues et d'alcool, sont tellement inexpressifs et sans physionomie, qu'on remarque seulement leurs ombres silencieuses. L'impression de l'ennui et de la fatigue est amplifiée par la métaphore « сонное озеро города - зимнего холода » (Блок Александр, 1953: 131). On pourrait penser, que cette ville est inanimée. Pour conclure on dit, que pas toutes les soirs urbains sont effrénés ou barioles. Parfois même tels éléments d'une vie joyeuse comme des drogues et la prostitution deviennent une routine grise.

« Повесть » se déroule au fond des commérages ennuyeux du soir, d'une foule privée d'individualité, et d'une pluie fine. Une femme, « ночных веселий дочь » (Блок Александр, 1953: 132), en ayant tombé son enfant, se jette par la fenêtre. « Столпились серые виденья мокрой скуки » (Блок Александр, 1953: 132) : on attend la fin de ce spectacle terrible. Le dénouement est très proche : une femme sombre en dentelle est la cause de la tragédie. La mise en scène est vraiment épouvantable : la suicidée en robe rouge couche sur un pavé sanglant, la femme sombre a de traits démoniaques, la foule et la pluie sont grises. Les images d'une capitale inanimée et infernale se réunissent ici. Cet hybride est assaisonné du cri de l'enfant et des pleurs de passants.

Les motifs de l'Apocalypse sont observés dans l'œuvre « Невидимка » : la fornicatrice de Babel « вмешалась в безумную давку » (Блок Александр, 1953: 137), un invisible inconnu et funeste s'approche d'une ville. Pourtant, des citadins, « слепые, продажные твари » (Блок Александр, 1953: 137), ne voient rien. Ils « сладко вздыхают о любви » (Блок Александр, 1953: 137) et s'amusent au cabaret. « Ватага веселых и пьяных » (Блок

Александр, 1953: 138) ne remarque pas une aube sanglante, l'éclat d'un rire satanique et une mort proche, laquelle est prédite par une ombre sépulcrale. Au four et à mesure, des lanternes s'éteignent, « смолкает над городом грохот » (Блок Александр, 1953: 138) et tout s'immerse dans une obscurité profonde.

Des aristocrates, montrés dans la poésie « Сытые », respectent des traditions anciennes, comme autrefois : « чинные обеды » (Блок Александр, 1953: 167) et « пергаментные речи » (Блок Александр, 1953: 167). « С трудом шевелящиеся мозги » (Блок Александр, 1953: 167) et des taches jaunes sur leurs visages affirment la morbidité de la couche de conservateurs ennuyeux. Également, ils n'ont plus de pouvoir politique et d'influence comme autrefois. Dans le poème on remarque, qu'il n'y a plus de lieu pour eux dans un monde moderne : « Пусть доживут свой век привычно – неприлично их старой скуке подражать » (Блок Александр, 1953: 167).

L'œuvre suivante, nomée « Холодный день », envisage la vie de prolétaires. Leur existence est « проклятье и труд » (Блок Александр, 1953: 184). En outre, le travail est extrêmement dur. De plus, ils vivent dans des circonstances terribles : « низкий потолок » (Блок Александр, 1953: 184), « заплеванной угол » (Блок Александр, 1953: 184), la seule chambre est pleine de monde. Également, pour prolonger leur vie misérable, les prolétaires « топят отчаянье в вине » (Блок Александр, 1953: 185).

§6.6. «Страшный мир».

Ce recueil est commencé par le poème « Как тяжело мертвецу среди людей... ». Un cadavre vivant existant parmi des gens et fait mine d'un homme normal. En outre, il « втирается в общество » (Блок Александр, 1953: 370) : il va dans des banques, au palais de justice, au sénat, « весь день трудится над докладом » (Блок Александр, 1953: 371) et raconte une blague obscène aux sénateurs. De plus, le mort est obligé à danser aux bals et flirter avec dames. C'est-à-dire, « живым, живым казаться должен он! » (Блок Александр, 1953: 371). On lui croit, toutefois, il est fatigué de faire du théâtre. Dans cette œuvre on parodie les plus hautes et les plus riches couches sociales, en faisant allusion à leur manque de cœur. Chaque événement est déjà planifié, ils s'inspirent seulement des règles d'étiquette et de leur réputation, en oubliant des sentiments humains.

Dans l'œuvre « Пустая улица. Один огонь в окне... » on observe encore une fois des cadavres vivants. Néanmoins, dans ce cas ils sont délinquants. Un squelette « до глаз закутанный плащом » (Блок Александр, 1953: 372) veut trouver et voler un flacon de poison quelconque pour en prêter aux deux femmes mortes. Sans doute, les vivants ne soupçonnent rien.

La poésie « Старый, старый сон. Из мрака... » illustre une ville nocturne, où quelques fantômes se promènent : une fiancée, un chevalier en heaume aux plumes, un homme élégant en frac. Tout est calme, désert, obscure, « воет ветер леденящий » (Блок Александр, 1953: 373). Ensuite, une eau noire, ressemblante au plomb, recèle un oubli éternel. Même une courtisane et un libertin, deux vivants, n'animent pas ce paysage, parce que leurs cœurs sont morts.

§6.7. « Итальянские стихи ».

Une Venise nocturne est décédée et funeste dans la poésie « Холодный ветер от лагуны... ». Un vent froid souffle, des gondoles sont comme « безмолвные гроба » (Блок Александр, 1953: 318). Il est minuit, dans le cathédrale de Saint Marc on ne voit rien, sauf le fantôme de Salomé, qui tient une tête sanglante. Tous les palais, les gens, les gondoles dorment.

« Равенна » contient encore un nécropole silencieux. Ravenne « всё похоронила в веках » (Блок Александр, 1953: 315) et dort. On observe la décadence et la perte d'ancienne beauté et de luxe : « рабы сквозь римские ворота уже не ввозят мозаик. И догорает позолота в стенах прохладных базилик » (Блок Александр, 1953: 315). En outre, Ravenne est imprégnée de la mort, d'une décomposition silencieuse et d'un froid sépulcral : « зеленеют саркофаги святых монахов и цариц » (Блок Александр, 1953: 315), « безмолвны гробовые залы » (Блок Александр, 1953: 315), « дома и люди - всё гроба » (Блок Александр, 1953: 316). Une vie orageuse est restée au passé.

La décadence de Florence est énoncée dans « Умри, Флоренция, Иуда... ». La ville n'est plus charmante : « хрипят твои автомобили, твои уродливы дома » (Блок Александр, 1953: 320), « пыль торговой толчеи » (Блок Александр, 1953: 320) est partout. C'est amusant, que le héros lyrique du poème pense, que le progrès de la technique et de l'économie enlaidit la ville. Florence « всеевропейской желтой пыли предала себя » (Блок Александр, 1953: 320), c'est-à-dire, elle a perdu son individualité et son piquant, et maintenant elle ne peut plus ramener à la vie sa beauté. Également, le héros aperçoit la chute de mœurs : des messes sont nasillardes et toutes les roses dans des églises répandent l'odeur de cadavres. Aussi, il est possible, que l'existence de Florence soit finie : « гнилой морщиной гробовою искажены ее черты » (Блок Александр, 1953: 320), « воскресить себя не может » (Блок Александр, 1953: 320). De plus, « груз тоски многоэтажный » (Блок Александр, 1953: 321) pèse sur Florence.

CHAPITRE 7.

VALÉRI BRIOUSOV. EN ATTENDANT UNE VIE NOUVELLE.

§7.1. La biographie de Briousov.

Né en 1873 à Moscou, Valéri Briousov a acquis assez tôt la notoriété, en publiant « Русские символисты » (1894), un mince recueil, véritable profession de foi symboliste, qui a fait de lui le chef de file de cette école, même s'il n'en était pas le représentant le plus typique. Le symbolisme de Briousov s'est confondait avec le décadentisme, dont il a intégré deux composantes : un individualisme nietzschéen et un immoralisme esthétique. Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et Henri de Régnier lui ont inspiré les principaux thèmes de son recueil «Chefs d'oeuvre» (1895) : un érotisme hiératique, un exotisme et un paysage urbain. Étant un travailleur acharné, dévoré d'ambition et nanti d'une prodigieuse culture, il a donné le meilleur de son œuvre avec les recueils « Me eum esse » (1897), « Tertia Vigilia » (1900), « Urbi et Orbi » (1904), dans lesquels il continuait d'affirmer les droits absolus de l'individu, avouait sa fascination et sa haine de villes modernes et annonçait la fin de la culture bourgeoise.

Pourtant, dès 1904, Briousov a déclaré ne plus se considérer comme symboliste. Il a évolué alors vers une poésie classique, dont la parfaite maîtrise technique (« Все напевы », 1909) se figeait bientôt en un académisme froid (« Зеркало теней », 1912 ; « Семь цветов радуги », 1916), qui a réduit le poète à une impuissance créatrice (« Последние мечты », 1920). Solennelle et académique comme ses vers, son œuvre en prose se composait de nouvelles, de récits dramatiques et de romans : « Огненный ангел » (1907), histoire d'un mercenaire allemand contemporain de Luther et « Алтарь победы » (1913), reconstitution d'une vie dans la Rome du IV^e siècle, témoignaient, à tout le moins, de son sens historique et de sa vaste érudition. Devenu communiste en 1919, il a donné avec son recueil « Mea » (1924), la pâle imitation de Maïakovski.

Néanmoins, par sa critique littéraire et par ses tentatives pour introduire le vers libre français dans la poésie russe, Briousov a joué un rôle considérable. Directeur (1904-1909) de la maison d'édition « Скорпион » et de la revue culturelle la plus riche de son époque, « Весы », où ont été publiés Blok et Biély, il a contribué, parallèlement, à introduire un art occidental moderne en Russie par ses traductions de Verhaeren, de Maeterlinck ou d'Oscar Wilde et était connu par ses traductions des poètes arméniens.

Valéri Briousov est mort le 9 octobre 1924.

La vie à Moscou aussi bien que l'intérêt envers la culture occidentale, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et Henri de Régnier lui inspirent les motifs urbains des présentes poésies et se reflètent dans « Данте в Венеции » et « Париж », où il décrit les villes européennes.

§7.2. « Tertia Vigilia ».

Le poème « Данте в Венеции » est consacré à Venise. Cette ville nocturne, ressemblante à « дьявольский сосуд » (Брюсов В.Я., 1982: 71), fait peur à l'héros lyrique de l'œuvre: « сердце трепетало суеверней » (Брюсов В.Я., 1982: 71). Ensuite, des canaux énormes mènent à l'éternité, par conséquent, beaucoup de gens ont la tentation de s'y jeter. « Ожившие призрачные строения » (Брюсов В.Я., 1982: 71) font voir le passé, des rues obscures sont pleines de monde : « во мгле свободно веселился грех » (Брюсов В.Я., 1982: 71). Après, on entend un rire féminin impudique et on voit des visages monstrueux. Cette suite honteuse contraste avec l'impression de l'éternité : des libertins et des gens épouvantables sont des nullités misérables en comparaison avec l'image de Dante, lequel les fait se taire, avec les canaux, avec des colonnes hautes et des bâtiments majestueux.

Le héros lyrique de la poésie « Я люблю большие дома... » admire et adore sa ville. Il faut souligner, qu'il est attiré par telles choses, lesquelles repoussent des gens normaux : une ville automnale froide, des rues sans lanternes, étroites et sombres, « пространства люблю площадей, стенами кругом огражденные » (Брюсов В.Я., 1982: 78), un bruit urbain. Le héros dessine l'image d'une ville sombre terrible et froide, ressemblante à une crypte énorme. De plus, il essaye d'y trouver quelque chose de belle.

L'Apocalypse est illustrée dans le poème « В дни запустений ». La voix du Jugement dernier changera l'apparence d'une ville: « в плюще померкнут зодчего затеи » (Брюсов В.Я., 1982: 92), des animaux sauvages occuperont des places et des palais, toutes les rues seront couvertes d'une mousse. Ensuite, un homme brave « потревожит гордый сон строений, нарушит светом их безмолвный мрак » (Брюсов В.Я., 1982: 92). Après, la ville se renaîtra.

Dans l'œuvre « Замкнутые » on décrit une ville inconnue, ancienne, sévère, fermée et conservatrice. Par conséquent, elle est presque morte : « от мира оградясь, он не хотел дышать ничем живым и новым, почти порвав с шумящим миром связь » (Брюсов В.Я., 1982: 95). Puis, la ville se nourrit de mémoires. Donc, elle est sombre, morne et décrépite. Il n'y a pas de rues bryantes commerciales. Tous les bâtiments sont en pierre grise, « линий общий строй был строг и верен » (Брюсов В.Я., 1982: 97). Également, l'architecture est entourée d'une quiétude solennelle. Dans des musées fermés on garde avec précaution tout, ce qui est resté du passé. Puis, on parle de leurs églises. Dans les unes d'eux tout est pompeux : « бессмысленно-пустая ворожба » (Брюсов В.Я., 1982: 92), des sculptures, des tableaux, des gravures et des cérémonies anciennes. Dans les autres, qui sont assez sinistres, on voit « восторг опустошенья » (Брюсов В.Я., 1982: 97) : des

murs noirs et des gens priant, qui crient des psaumes comme une volée de rapaces. Après, on représente leur savants : « однажды ошибаясь при выборе дороги, они упрямо шли...был их труд велик, шаги их были строги » (Брюсов В.Я., 1982: 98), dont les paroles ennuyeuses sont privées de contenu. Leurs peintres manquent d'inspiration et ne sont pas capables à penser d'une manière créatrice. Une vulgarité habituelle remplit tout. En outre, la vie là est planifiée d'avance. Chaque soir « раскрыты дневные гробницы » (Брюсов В.Я., 1982: 101), c'est-à-dire les portes de maisons s'ouvrent, et des gens ressemblants aux cadavres vivants sortent. Cette ville est prison, cependant on peut la détruire : quand « борьба, как ярый вихрь » (Брюсов В.Я., 1982: 101) l'aura démoli, tous les anciens citoyens jouiront de la liberté.

§7.3. « Urbi et orbi ».

La poésie « Париж » est consacrée à la capitale de France. Paris est très grand et varié : « город многоликий » (Брюсов В.Я., 1982: 123), « просторы площадей » (Брюсов В.Я., 1982: 123). On entend partout des bruits différents : des cris dans les rues et les chansons des vendeurs de journaux. Encore, la capitale est vivante et magnifique, elle respire toujours. Le héros lyrique du poème remarque la dualité de l'image de Paris : « порой казался мне ты беспощадно старым, но чаще ликовал, как резвое дитя » (Брюсов В.Я., 1982: 123). On peut l'expliquer comme çà : des lanternes brillantes et les feux d'une publicité nocturne sont les éléments d'une vie contemporaine, lesquels combinent bien avec l'architecture vieille de Notre-Dame et avec celle des Invalides. Néanmoins, la capitale est « Колосс, давящий бесчисленные рати » (Брюсов В.Я., 1982: 124), donc, des gens locaux luttent contre la ville pour survivre, bienqu'elle les casse, les enlaidisse et, comme Maelstrom, moule leurs âmes. « Людской поток » (Брюсов В.Я., 1982: 123) et « людской прилив » (Брюсов В.Я., 1982: 124) fatiguent le héros lyrique, par conséquent il cherche du calme dans le cathédrale de Notre-Dame. Ce bâtiment pittoresque est une délectation rare pour les yeux : « как сладко здесь мечтал мой воспаленный взор » (Брюсов В.Я., 1982: 124), « как были сладки мне узорчатые стекла » (Брюсов В.Я., 1982: 124). Ensuite, on décrit les Invalides : c'est le refuge sacré à Napoléone, mais Bonaparte même est « суровый наш пророк и роковой наш враг » (Брюсов В.Я., 1982: 124). Finalement, l'image de la fin d'une existence ancienne et du début de la nouvelle époque commence lentement à apparaître : l'empereur se réveillera et chacun acceptera son pouvoir politique.

Une ville industrielle nocturne est montrée dans l'œuvre « Ночь ». Tous les travaux sont finis. Également, il fait la nuit : « идет и торжествует мгла, на лампы дует, гасит свечи » (Брюсов В.Я., 1982: 140). L'obscurité n'est pas seulement l'absence de lanternes, mais aussi celle d'illumination divine dans des cœurs humains et la chute de mœurs : « пробуждается разврат. В его блестящие приюты...спешат » (Брюсов В.Я., 1982: 140). Ensuite, on voit bien les ténèbres d'une existence

humaine sans espoir : « над бездной летят немолчно поезда » (Брюсов В.Я., 1982: 140), « несытые ряды фабричных окон » (Брюсов В.Я., 1982: 140). Ce paysage sinistre est accompagné des gémissements du minéral, du rire d'un marteau, des blasphèmes enragés d'ouvriers et d'autres éléments, qui le transforme en enfer.

§7.4. « Stephanos ».

Parfois des citadins sont prisonniers claustrés dans leur ville. Cette situation est énoncée dans le poème « Слава толпе ». « В пропасти улиц закинута, городом взятые в плен » (Брюсов В.Я., 1982: 190), la foule de citadins manque de soleil, lequel incarne une lumière spirituelle. Encore, « плиты комнатных стен » (Брюсов В.Я., 1982: 190) et des lampes pâles remplacent des couleurs éclatantes. Par conséquent, les citadins existent, mais ne vivent pas. Leur existence est remplie des palais en or de la débauche, de journaux et de l'amour à vendre. De plus, « гул сопутственный » (Брюсов В.Я., 1982: 191), « лязг железный » (Брюсов В.Я., 1982: 191) et « чувственный сумрак » (Брюсов В.Я., 1982: 191) envahissent les rues. Un espace fermé, des portes murées, des fenêtres condamnées mettent en relief l'absence de liberté. Néanmoins, des voitures et « ликующие вывески наглых огней » (Брюсов В.Я., 1982: 191) seront disparus. Après le sang, le feu et la fumée, la foule aura un futur clair.

Les premiers signes de l'Apocalypse sont évidents dans la poésie « Конь блед ». D'abord, une rue bruyante semble être tempête : des gens ivres à cause d'une atmosphère urbaine se dépêchent, « неисчерпаем яростный людской поток » (Брюсов В.Я., 1982: 192), il y a beaucoup de voitures et d'omnibus, des enseignes brillent, les vendeurs de journaux crient. Tout à coup, le chevalier nommé la Mort arrive. Par conséquent, les gens sont saisis d'effroi, ils hurlent « Горе! с нами бог! » (Брюсов В.Я., 1982: 193) et, en étant tombés sur le pavé, ils « бьются в общей груди » (Брюсов В.Я., 1982: 193). Seulement une courtisane et un aliéné se repentent ses péchés. Cependant, l'exaltation et la terreur durent peu, tout devient comme autrefois : la vague de gens bouge, les voitures vont. Tous, sauf la femme de plaisir et le fou, ont déjà oublié la Mort. Il faut souligner, que seulement ces deux représentants de couches sociales basses ont réagi d'une façon correcte au changement de la ville. Les autres sont trop inertes pour s'adapter aux nouvelles conditions, c'est pourquoi ils font semblantes de ne rien voir.

§7.5. « Все напевы ».

L'œuvre « Городу » montre, qu'une ville industrielle est monstre. Elle règne partout, « огни вонзая в небосклон » (Брюсов В.Я., 1982: 217). Aussi, elle est construite de briques, de verre et d'acier. La ville est entourée de la palissade de tuyaux d'usines et enroulée des réseaux de fil de fer. Également, ses veines contiennent de l'eau et du gaz. Ce monstre insatiable est un aimant

pour ses victimes. Bienqu'il crée des palais en or, des bibliothèques, des musées, des maisons de tolérance, la méchanceté se plaint et la pauvreté gémit à l'intérieur de lui. Encore, la ville courbe les dos de ses esclaves mornes, alors, elle les fait travailler jusqu'à bout de forces. Toutefois, ce monstre terrible mourra de son propre poison.

On observe encore un paysage nocturne dans la poésie « Вечерний прилив ». Le paradis importun de la consommation rappelle de ses biens aux gens : « кричат афиши, пышно-пестрые, и стонут вывесок слова, и магазинов светые острые язвят » (Брюсов В.Я., 1982: 217). En outre, les vitrines de magasins attirent des clients : « там спят за стеклами материи, льют бриллианты яркий яд » (Брюсов В.Я., 1982: 217). Des lanternes s'allument, et cette ville est pleine de rues luisantes. Ensuite, la foule de gens, nommés « бессчетные уродцы » (Брюсов В.Я., 1982: 217), est comme un flux marin. Les vagues de savantes et de courtisanes se démentent entre des tramways et des voitures, qui ressemblent aux dragons et parfois font peur aux passants distraits : « трамваи мечут молнии синие, автомобили – снопы огня » (Брюсов В.Я., 1982: 217). Les lanternes sont les vrais « алтари из электричества, вонзившие копыя в небосвод » (Брюсов В.Я., 1982: 217). Par conséquent, ces métaphores et les affiches, dont on a parlées, ajoutent de l'agression et de l'impudence à la ville. Aussi, « бессчетные уродцы » (Брюсов В.Я., 1982: 177) la transforment en cabinet de curiosités.

CHAPITRE 8.

LES VILLES SANS FARD DE VLADIMIR MAÏAKOVSKI.

§8.1. La biographie de Maïakovski.

Vladimir Maïakovski est né à Bagdadi dans le Caucase en 1893. Après la mort de son père, la famille Maïakovski s'est fixée à Moscou, où elle vivait pauvrement.

En 1908 Maïakovski a interrompu ses études secondaires pour adhérer au parti bolchevik. À dix-sept ans il a été arrêté et emprisonné pour une durée de onze mois. Il a compris alors, qu'il fallait être cultivé pour servir la révolution. Il est entré en 1910 aux Beaux-arts et a fait connaissance avec les promoteurs d'une école d'avant-garde poétique, le futurisme. Converti à la littérature, il deviendrait le représentant le plus en vue et le plus actif du mouvement. Il assurait et représentait la conception révolutionnaire d'un langage poétique, à l'aide de l'exploitation approfondie de matériaux verbaux sous toutes ses formes, et de l'intention aiguë de la modernité urbaine qu'il relévait d'une certaine violence primitive.

Il participait dans les soirées de la nouvelle poésie, volontairement provocatrices et bruyantes, et par lesquelles les futuristes voudraient donner une « gifle au goût du public ». Il a parcouru l'Union soviétique pour lire ses œuvres à haute voix.

Il a fait de son art un instrument politique. Pendant les années les plus dures de la guerre civile, Maïakovski a donné à son engagement une forme maximale. Il composait presque quotidiennement les dessins et les légendes d'affiches multipliées à la main, « Окна роста », qui interprétaient d'une façon militante une actualité politique. Avec le même enthousiasme, il réaliserait plus tard une publicité célèbre pour les magasins d'État. À partir de 1923, il a dirigé et animé le mouvement de ЛЕФ (Front gauche de l'art). Le théâtre est devenu l'une des formes de son activité militante. L'échec pressenti de l'association de l'avant-garde politique avec l'avant-garde artistique à laquelle il avait voué toute sa ferveur, l'a rendu déprimé, vulnérable aux vicissitudes personnelles et au penchant maladivement tragique de son caractère. Coupé de ses amis, souffrant de l'extinction de voix qui l'empêchait de déclamer, brisé par sa relation douteuse avec Lili Brik, il s'est suicidé le 14 avril 1930 à Moscou.

Après la mort de son père, Maïakovski vivait pauvrement, presque comme les gens de l'œuvre « Рабочим Курска, добывшим первую руду, временный памятник работы Владимира Маяковского ». Le fait que Maïakovski était membre du parti bolchevik a encouragé son intérêt envers la structure de la société, la façon de vivre d'ouvriers et de bourgeois, qui sont présentés dans les poésies « Мое к этому отношение », « Солидарность »

et « Рабочим Курска, добывшим первую руду, временный памятник работы Владимира Маяковского ».

§8.2. Les poésies de Maïakovski.

Le poème « Ночь » crée l'image d'une ville nocturne. Elle est vivante et ne dort pas. Également, la lumière s'allume : « черным ладоням сбежавшихся окон раздали горящие желтые карты » (Маяковский Владимир, 2004: 50), des togues bleues, auxquelles sont habitués des boulevards et une place, sont ombres sur des bâtiments. Encore, la lumière de lanternes glisse sur des passants : « как желтые раны, огни обручали браслетами ноги » (Маяковский Владимир, 2004: 50). Une foule urbaine, comme « пестрошерстая быстрая кошка » (Маяковский Владимир, 2004: 50) se dépêche à la maison. En outre, « зовущие лапы платья » (Маяковский Владимир, 2004: 50) d'une citadine attirent le héros lyrique de « Ночь ».

Un matin morne suit la nuit. Dans l'œuvre « Утро » on voit, que la pluie tombe et tout est mélancolique et imprégné du pessimisme : « гибель фонарей » (Маяковский Владимир, 2004: 52), « враждующий букет бульварных проституток » (Маяковский Владимир, 2004: 52), « гроба домов публичных » (Маяковский Владимир, 2004: 52). Cependant, le soleil se lève et le paysage devient rouge feu : « восток бросал в одну пылающую вазу » (Маяковский Владимир, 2004: 52).

Le héros lyrique du poème « Из улицы в улицу » prend le tramway et regarde par la fenêtre. Ensuite, il lui semble, que des bâtiments courent et des voitures sont chevaux en fer. Également, le héros blague, que « фокусник рельсы тянет из пасти трамвая » (Маяковский Владимир, 2004: 55). La métaphore « пасть трамвая » (Маяковский Владимир, 2004: 55) montre que le tramway est un être vivant. Le poème se termine par une métaphore érotique et polissonne. Le héros lyrique, en voyant, que les rayons d'une lanterne éclaircissent une rue sombre, déclame : « лысый фонарь сладострастно снимает с улицы черный чулок » (Маяковский Владимир, 2004: 55).

Une ambiance urbaine a de traits démoniaque dans l'œuvre « Адище города ». Des fenêtres jaunes divisent l'espace en petites parties infernales, « крохотные, сосущие светом адки » (Маяковский Владимир, 2004: 73). De plus, des voitures ressemblent aux démons roux, lesquels « над самым ухом взрывают гудки » (Маяковский Владимир, 2004: 73). Ensuite, des tramways courent comme des monstres, mais leur regard est capable à faire pleurer. Des lanternes sont tellement éclatantes, que ces soleils de rues éclipsent la lune. Aussi, cette nuit « похабна и пьяна » (Маяковский Владимир, 2004: 73) est déjà repue d'amour.

Dans le poème « Мое к этому отношение » on dessine le portrait caricaturé d'un bourgeois aisé. Sans doute, le bourgeois est très gros : « пухлая морда » (Маяковский Владимир, 2004: 100), « брюшко обвисшее и гаденькое » (Маяковский Владимир, 2004: 100). Aussi, il adore tellement manger copieusement, qu'avant les repas « вкусной слюны разлились волны, во рту громадном

плещутся » (Маяковский Владимир, 2004: 100). Il est confident en soi et ne souffre pas de complexes. Son visage est orné d'un sourire gros et insolent : « рот до ушей разросся, будто у него на роже спектакль-гала » (Маяковский Владимир, 2004: 100). Encore, il est arrogant. Bien que des chevaux aillent à fond de train, des piétons traînent ses chaussures, le bourgeois entend seulement des dithyrambes à lui.

« Стих резкий о рулетке и железке » se moque de jeux de hasard. L'amusement le plus aimé de citadins est casino, ici on le présente d'une façon satyrique. Donc, le casino a deux pièces « проплеванные и накуранные » (Маяковский Владимир, 2004: 115) et quelques tables. Aussi, tous les croupiers locaux semblent être mélasse et sont importuns. Chaque tricheur ayant cent roubles attire l'attention d'autres, qui voudraient bien lui gagner toute la somme : « на него облизываются, как на баранье рагу » (Маяковский Владимир, 2004: 115). En outre, les jeux de cartes sont une spéculation avantageuse pour les croupiers et ruine pour les tricheurs : « разбандитят до ниточки » (Маяковский Владимир, 2004: 115). Pourtant, le casino ne perd jamais son charme, et quand un jeu commence, « руки начинают чесаться пылко » (Маяковский Владимир, 2004: 119).

Maïakovski a visité la capitale de France, ce fait est reflété dans le poème « Париж ». On comprend bien, que le poète étant communiste, n'accepte pas une culture bourgeoise occidentale. Alors, Paris est un lieu pourri et plein de prostituées, de poètes et de bourses. Il est bruyant et surpeuplé : « обшаркан миллионом ног, ишелестен тыщей шин » (Маяковский Владимир, 2004: 125). Également, les stations de métro sont collées de plaques publicitaires, qui glorifient la poudre et des parfums différents. Comme toujours, « зверорыбьи морды » (Маяковский Владимир, 2004: 125), c'est-à-dire des fontanes, fait du bruit. Après, on aperçoit la Tour Eiffel, qui est le modèle du génie d'une construction mécanique. On mentionne aussi le Montmartre, où s'amuse « франтихи, дуры, бульварные ротозеи » (Маяковский Владимир, 2004: 126).

Dans la poésie « Солидарность » on décrit un événement banal : la grève d'ouvriers à Leipzig pendant une foire. Tout, ce qui se passe, est « нелепица на нелепице » (Маяковский Владимир, 2004: 140). La ville bourdonne et s'affaire, néanmoins la place à côté d'une gare est silencieuse : « площадь вокзальную грохот не залил » (Маяковский Владимир, 2004: 140), parce que des chargeurs sont en grève et « бьют штрейкбрехеров » (Маяковский Владимир, 2004: 140).

Le cinéma de la décennie 1920 est envisagé dans le poème « Киноповетрие ». Comme le cinéma, le fruit de la culture de masse, est très à la mode, on remarque partout des affiches : « на столбах, на версту, на миллионы ладов: ЧАРЛИ ЧАПЛИН! » (Маяковский Владимир, 2004: 146). Ensuite, le public regarde ses comédies et « ржет до изнеможения, ржет до коллик » (Маяковский Владимир, 2004: 146). Après, les Européens aux ventres gross et aux fronts étroits rient tellement beaucoup, que « желе-подбородки трясутся игриво » (Маяковский Владимир, 2004: 148). Ils préfèrent les blagues simples et vulgaires, mais compréhensibles à tous : « в

морду курицей » (Маяковский Владимир, 2004: 149), « спадают штаны-гармошки » (Маяковский Владимир, 2004: 149), « Чаплин - валяй, марай соусами » (Маяковский Владимир, 2004: 149).

Le poème « Рабочим Курска, добывшим первую руду, временный памятник работы Владимира Маяковского » fait voir une crise économique. On raconte la vie de prolétaires, qui « шею крючат и спину гнут » (Маяковский Владимир, 2004: 154). Également, ils ne sont pas cultivés et n'ont aucune formation : « те, кто не читал про Муциев Сцевол, кто не знает, чем замечательны Гракхи » (Маяковский Владимир, 2004: 158). Ils vivent dans la pauvreté, leur existence est misérable : « бреются стеклом-осколком » (Маяковский Владимир, 2004: 158), « у подметок дырки » (Маяковский Владимир, 2004: 158). En outre, leurs vêtements sont modestes : « шторы пиджаками на плечи надели » (Маяковский Владимир, 2004: 154). Après, on décrit, ce qui se passe dans toutes les usines, lesquelles ressemblent aux cryptes : « изнутри разрух стоградусовый жар » (Маяковский Владимир, 2004: 160), la plupart de machines-outils est en panne : « машиньё сдыхало, рычажком подрывав » (Маяковский Владимир, 2004: 161). Pour « выдоить трубищ фабричных вымя » (Маяковский Владимир, 2004: 161), c'est-à-dire pour construire des bateaux, des avions et des chemins de fer, il faut avoir plus de fer.

CHAPITRE 9.

LA TRAGÉDIE URBAINE DE GEORG HEYM.

§9.1. La biographie de Heym.

Georg Heym, un poète allemand, est né à Hirschberg en 1887. Partout selon sa vie courte, il était constamment en conflit avec société. Ses parents, les représentants de la classe moyenne, ne comprenaient jamais la conduite désobéissante de leur fils. Également, les relations entre Heym et ses parents étaient paradoxales; il tenait l'affection profonde vers ceux-ci, mais il résistait instantamment à n'importe quelles tentatives de réprimer ses individualité et autonomie. En 1900 Heym et sa famille se sont partis pour Berlin, et là Georg Heym a fait ses études et a commencé à écrire des poésies. Après, il est allé à Würzburg pour y étudier le droit. Pendant cette période ses premiers pièces de théâtre ont été écrites. Cependant, les éditeurs ignoraient constamment ses travaux. Ensuite, 1910 Heym s'est joint au « Nouveau Club » fondé par des artistes expressionnistes. Le Club n'avait aucun but réel déclaré, toutefois ses membres étaient contre la culture moderne et voulaient participer à la révolution politique et esthétique. Grâce au Club les œuvres de Heym ont été remarqués par Ernest Roholt et des autres éditeurs. En janvier 1911, son premier livre « Der ewige Tag » a été publié. Heym a passé plus tard quelques postes de travail judiciaires, dont aucun il ne se tenait pas longtemps à cause de son manque de respect vers le pouvoir. Le 16 janvier 1912, Heym a patiné, s'est écoulé sur le glace de Havel et s'est noyé.

Le fait que Georg Heym était constamment en conflit avec la classe moyenne a influencé ses œuvres d'une telle façon que cette classe n'est jamais mentionnée. L'intérêt envers le « Nouveau Club » et envers l'expressionisme a donné naissance aux motifs tragiques de la mort et de l'enfer dans ses poésies, par exemple dans « Die Dämonen der Städte », « Der Krieg » et « Die Stadt der Qual ».

§9.2. « Der ewige Tag ».

Dans le poème « Berlin I » la capitale d'Allemagne est présentée comme une ville énorme, comme « Weltstadt » (Heym Georg, 1986: 10). Elle est surpeuplée, par conséquent, « Menschenströme und Gedränge », (Heym Georg, 1986: 10), c'est à dire des foules et des torrents dépersonnalisés, créent une presse et remplissent des voitures dont les sonneries, les bruits et la fumée sont partout, des omnibuses et des rues. Aussi, Berlin ressemble à la mer de maisons lourdes, hautes et massives qui couvrent le ciel dont on voit seulement la rayure étroite. Également, ce

paysage est complété par le coucher rouge, agressif du soleil : « und rote Strahlen schoß des Abends Bahn » (Heym Georg, 1986: 10). Pourtant, des têtes humaines contiennent de rêves légers.

Un quartier périphérique est démontré dans la poésie suivante, « Berlin VIII ». Des cheminées hautes remplissent de la fumée tout l'espace entre le ciel et la terre. Par conséquent, on voit que le ciel est noir : « schwarzer Himmel dunkeln den Palast » (Heym Georg, 1986: 15). Aussi, il n'y a pas de torrents humains bruyants aux faubourgs, on aperçoit seulement des maisonnettes, des clôtures, des granges. Ensuite, un chemin de fer se situe ici, et « mühsam schleppt ein Güterzug sich schwer hinaus » (Heym Georg, 1986: 15). À côté de lui les dalles et les pierres tombales du cimetière aux pauvres s'élèvent. Les morts eux-mêmes admirent le coucher du soleil ressemblant à « starker Wein » (Heym Georg, 1986: 15). Il faut remarquer que, selon l'Apocalypse, l'apparition de cadavres vivants est l'un des signes de la fin du monde.

Encore un quartier périphérique est illustré dans la poésie « Die Vorstadt ». On voit une gargote puante et des ruelles sales en clair de lune laquelle ressemble à « ungeheurer Schädel, weiß und tot » (Heym Georg, 1986: 30). Des misérables laids et des aliénés sortent de leurs terriers souterrains, des enfants aux bras et aux jambes cassés mendient. Chacun a faim, même des bébés maigres cherchent une poitrine flétrie. La nuit passe rapidement. Ensuite, des cloches sonnent et tous les fruits de la bidonville disparaissent et s'endorment. Aussi, de petites météores tombent, parmi des gens simples on appelle ce phénomène naturel « des étoiles filantes », on dit encore qu'elles désignent la fin d'une vie humaine. Par conséquent, on peut supposer que le taux de mortalité est haut parmi les habitants du faubourg.

Parfois une ville nocturne peut être fertile en traits démoniaques et malins. L'œuvre « Die Dämonen der Städte » décrit cette situation. Des diables dont les barbes sont comme les nuages de fumée et de suie infestent tout : « ihr langer Schatten schwakt im Häusermeer » (Heym Georg, 1986: 46), « den einen Fuß auf einen Platz gestellt, den anderen gekniet auf einen Turm » (Heym Georg, 1986: 46). De plus, ils déforment l'image, c'est-à-dire leurs ombres éteignent des lanternes, un asphalte noir se plie sous le poids de leurs pas, ils apportent à la ville le sentiment de la mort. Également, même pendant une pluie forte on entend leur sifflement infernal, leurs fracas et cahotage. Les bras longues des démons se tendent pour une foule urbaine. L'un d'eux couvre une lune blanche d'un masque sombre. « Doch die Dämonen wachsen riesengroß » (Heym Georg, 1986: 46), alors, les démons grandissent de plus en plus hauts, leurs cornes somnolents éventrent le ciel et il commence à faire jour. On est convaincu, que les diables sont l'image allégorique d'usines, néanmoins si un objet habituel est appelé « le dieu de la ville » (Heym Georg, 1986: 46) et est décrit comme démon, on obtient la contradiction entre nos attentes et la réalité. Par conséquent, les usines au lieu de nourrir la ville en offrant du travail et en fabriquant des biens, sèment le chaos et la terreur. Cette opposition fait souvenir l'une des extraits de l'Apocalypse : les gens auraient adoré Antéchrist, un faux dieu, à

cause duquel ils souffrira. Ensuite, on présente une rivière comme le serpent noir aux taches jeunes des lanternes. Il est évident que, selon la Bible, le serpent est l'une des incarnations de Diable et, en somme, le symbol du mal. Donc, s'il rampe dans la ville, elle est envahie de vices. Le dernier tableau qu'on aperçoit est la femme qui donne naissance à un bébé sans tête. La chambre où se passe l'action est obscure, pleine de démons et de cris de la femme. Il est possible d'interpréter cette scène comme la naissance d'Antéchrist ou comme un autre signe malin.

§9.3. « Umbra vitae ».

L'œuvre « Umbra vitae » présente encore une ville nocturne. Après le coucher du soleil, des citadins sortent de leurs maisons pour voir les comètes aux becs de feu. Il est intéressant, que ce phénomène soit considéré comme le mauvais signe, c'est pourquoi des magiciens noirs font de la sorcellerie : « Zaubrer, wachsend aus den Bodenlöchern, in Dunkelschräg, die einen Stern beschworen » (Heym Georg, 1986: 162). Quelques laids et estropiés vêtus de noir rampent d'un portail, de plus, des voitures rapportent des cercueils, « die Betten tragen das Wälzen und das Jammern vieler siechen » (Heym Georg, 1986: 162). Ce paysage est accompagné d'un troupeau de suicidés qui cherchent leur ancienne force.

Chaque guerre laisse son empreinte sur l'apparence de villes. Dans l'œuvre « Der Krieg » on dessine quelques paysages expressifs. Le froid, l'obscurité se couchent sur les toits de maisons, c'est à dire pendant n'importe quelle guerre il y a des problèmes avec électricité et chauffage. En outre, la commerce s'arrête, « der Märkte runder Wirbel stock zu Eis » (Heym Georg, 1986: 61), tout est silencieux, des citadins ont peur : « die Bärte zittern um ihr spitzen Kinn » (Heym Georg, 1986: 61). Également, des murs brûlent, des ponts se plient sous le poids de cadavres, des batailles ont lieu aux rues. C'est pourquoi la ville a l'air de Sodom détruit : elle est réduite en cendres et pleine de ruines couverantes et d'une fumée jaune. Le motif de Sodom ajoute tel nuance que la guerre est un châtimeut à la ville plongée dans ses vices.

L'auteur raconte son promenade du soir dans la poésie « Die Städte ». L'ambiance est morose et effrayante : on entend le chœur de chiens hurler, ce qui est un mauvais indice, aussi, on voit des yeux ronds qui regardent d'une façon triste et les visages aux fronts lugubres. Tout à coup des événements épouvantables commencent : deux personnes vêtues de jaunes imperméables portent deux têtes ensanglantées et décapitées. Encore, une rivière montre ses vagues blanches comme un bête sauvage ses dents, « feurige Abendsonne tote Straßen jagte mit grausamen Schwert » (Heym Georg, 1986: 198). Ce soleil à la épée de feu ressemble à l'ange à la épée qui était un portier à l'entrée au Paradis. Alors, on remarque des motifs bibliques encore une fois.

Une fantasmagorie terrible continue dans le poème « Die Stadt der Qual ». Une ville énorme, dont les rues sont pleines de ténèbres éternels, de la discorde et d'injures, meurt lentement. On voit

partout du sang et la violence : des conduites rouillés ont l'air de langues sanglantes, « der Geißeln Hyder bäumt in hoher Faust » (Heym Georg, 1986: 200), aussi des épées brillent, il y a beaucoup de cadavres, également, des escaliers sont couverts du sang. L'épidémie et la faim tempêtent : « der Hunger warf Gerippe auf mich hin » (Heym Georg, 1986: 200), « gelbe Seuchen blies ich über mich » (Heym Georg, 1986: 200). Des citoyens essayent de se cacher. Néanmoins, un vrai festin pendant la peste accompagne ce chaos : quelques enfants jouent de la flûte, on bâtit des autels pompeux et organise des sacrifices en l'honneur de la ville. D'autre côté, cette désordre n'est que l'agonie d'avant la mort de la ville dont le tombeau se trouve en ciel noir, c'est-à-dire la ville va souffrir d'une punition divine.

Il est bizarre qu'une vie urbaine soit parfois ennuyeuse et monotone. Dans « Die Stadt » on dit que chaque nuit la mille des petites fenêtres rouges regarde l'obscurité, mais aux rues ayant l'air de veines on remarque les marées de gens. En outre, on entend les bruits d'une existence quotidienne. La monotonie violente de la vie est arrêtée par un incendie inattendu lequel on interprète comme celui qui a détruit Sodom ou comme un feu banal.

Des villes croissent et leurs jeunes pousses sont décrites dans l'œuvre « Die neuen Häuser ». De nouvelles maisons sont partout : « stehen sie...wie Pilze gewachsen » (Heym Georg, 1986: 63). Cependant, ces bâtiments, dont les chevrons maigres et noires se tendent pour le ciel, sont froides et inconfortables. Également, la métaphore « ihrer Mauern schäbiges Kleid » (Heym Georg, 1986: 63), c'est-à-dire les vêtements usés de murs, révèle que la qualité des nouvelles constructions laisse à désirer. Au lieu d'habitants normaux seulement des voleurs se glissent à pas de loup sur des escaliers et sautent d'un grenier à l'autre.

§9.4. « Der Himmel Trauerspiel ».

La série de paysages nocturnes est continuée par la poésie « Die Nacht ». Tout ce qui est familier et banal se déforme. Par exemple, la minuit semble être jaune à cause de la lumière de lanternes, des maisons sont bizarres, instables et flétries, de vieilles ruelles ont l'air d'une courbe. En outre, un portail est décoré d'une lanterne rouge luisante. Parfois on remarque quelqu'un, persécuté par son ombre énorme noire, passer en coup de vent. Aussi, des voleurs font la chasse aux bourses, les regards de passants sont hostiles et aigus. Des estropiés, des laids et des ivrognes s'assemblent dans chaque cour. Encore on aperçoit une petite fenêtre luir où il y a un suicidé hystérique.

Le poème « Sehnsucht nach Paris » est consacré à la capitale de France. La ville est vivante, mais vieille et parfois somnolente. « Dan zittern von Montmartre viele Glocken » (Heym Georg, 1986: 50), donc, les cloches de Montmartre tremblent en saluant le soir. Le ciel est saturé de nuages lesquels sont les belles boucles blanches d'un Paris vivant et commence à rougir. Chaque personne laquelle a senti le charme de la capitale pendant le coucher du soleil, quand « die Türme Notre

Dames erglänzen » (Heym Georg, 1986: 50), reste enchantée par Paris. Aussi, l'auteur pense que la ville regardant ses vieux rêves grisonnants est la mère de l'art et de la majesté. En revanche, toutes ses victoires et la gloire sont restées au passé, parce que Napoléon repose aux Invalides qui sont le monument noir de la mort. On entend une cloche sépulchrale sonner calmement, également, après la Révolution de 1789 la ville est devenue orpheline et a vieilli. Néanmoins, comme toujours, les tilleuls des Grands Boulevards sont en fleurs, les feux des Champs-Élysées vacillent, aussi des voitures se pressent au Champ de Mars. Comme autrefois, aux bords de Seine des femmes de plaisir se démontrent, la lumière de lanternes nocturnes mord des rues.

CHAPITRE 10.

LES VILLES PUISSANTES D'ÉMILE VERHAEREN.

§10.1. La biographie de Verhaeren.

Émile Verhaeren est né à Saint-Amand dans une famille aisée en 1875. Il a fréquenté d'abord l'internat francophone Sainte-Barbe, puis il a étudié le droit dans la vieille université de Louvain. C'est là qu'il a rencontré le cercle des écrivains qui animaient « La Jeune Belgique » et a publié en 1879 les premiers articles de son cru dans des revues d'étudiants.

Chaque semaine, l'écrivain socialiste Edmond Picard tenait à Bruxelles un salon où le jeune Verhaeren a pu rencontrer des écrivains et des artistes d'avant-garde. C'est alors qu'il a décidé de renoncer à une carrière juridique et de devenir écrivain. Il publiait des poèmes et des articles critiques dans les revues « L'Art moderne » et « La Jeune Belgique ».

En 1883, il a publié son premier recueil de poèmes réalistes-naturalistes, « Les Flamandes », consacré à son pays natal. Accueilli avec enthousiasme par l'avant-garde, l'ouvrage a fait scandale au pays natal. Le scandale avait été un but inavoué du poète, afin de devenir connu plus rapidement. Il n'en a continué pas moins par la suite à publier d'autres livres de poésies.

En 1891, il a épousé Marthe Massin, dont il avait fait la connaissance deux ans plus tôt, et s'est installé à Bruxelles. Son amour pour elle s'exprime dans trois recueils de poèmes d'amour : « Les Heures claires », « Les Heures d'après-midi » et « Les Heures du soir ».

Dans les années 1890, Verhaeren s'est intéressé aux questions sociales et aux théories anarchistes.

Il voyageait pour faire des lectures et des conférences dans une grande partie de l'Europe. Après l'une de ces conférences à Rouen, il est mort accidentellement en 1916, ayant été poussé par la foule, nombreuse, sous les roues d'un train qui partait.

Tel fait que Verhaeren s'est intéressé aux questions sociales a donné naissance à l'atmosphère de la grande ville et son opposé, la vie à la campagne. L'auteur a exprimé ses visions d'un temps nouveau dans les œuvres « La ville », « Le départ », « La plaine » et « Vers le futur ».

§10.2. « Les campagnes hallucinées ».

Dans « La ville » on décrit une énorme « ville tentaculaire » (Verhaeren Émile, 1997: 71). Cette comparaison avec pieuvre n'est pas choisie par hasard: ce animal capture un victime à l'aide de ses tentacles, parce que la « ville au loin s'étale et domine la plaine » (Verhaeren Émile, 1997: 79). Les phrases « tous les chemins vont vers la ville » (Verhaeren Émile, 1997: 71) « elle s'exhume...les ponts lancés...à travers l'air » (Verhaeren Émile, 1997: 71), « du bout de plaines et des domaines »

(Verhaeren Émile,1997: 71) «vers l'océan et les espaces » (Verhaeren Émile,1997: 73) confirment un développement extensif, la force et le vouloir de devenir omniprésente. Également, les répétitions fréquentes de la combinaisons de mots « ville tentaculaire » (Verhaeren Émile,1997: 71, 73, 75, 79) et le champ lexical de la bataille (bataille, haine, force, armée) font allusion au fait que le développement est violent et influence d'une manière négative des villages et des plaines. Il ne faut pas oublier, que le sentiment de la présence d'un animal céphalopode est souligné par le fait que la ville est maritime. De plus, grâce au champ lexical du mouvement en haut (s'exhument, ciel, hauts étages, lancés, bonds, air) et aux motifs maritimes le lecteur peut imaginer cette ville énorme qui sort de l'eau et a beaucoup de tentacles : de rues, un port, de chemins et de chemins de fer. Cette idée est prouvée par la structure de la poésie, c'est-à-dire chaque tentacle est envisagé dans un paragraphe à part. En outre, l'auteur accentue l'artificialité de la ville, donc le soleil n'est pas clair, il fait du brouillard et il y a des lanternes : « des clartés... brûlent et le soleil ne se voit pas » (Verhaeren Émile,1997: 71). Le poème comprend trois couleurs principales : le gris (brouillard, poussière, brumes), le noir (charbon, naphte, ombre, soir, sombre) et le rouge (rouge, pourpre, feu, aube), qui sont typiques si on décrit une grande ville industrielle. Donc, les usines remplissent l'air d'une fumée grise, les rues sont noires à cause du charbon, les lanternes et les fourneaux sont presque les seuls feux éclairant la ville. Bien sûr il y est difficile à respirer, car la fumée, l'odeur de naphte et de soufre et « haillon qui brûle » (Verhaeren Émile,1997: 73) rendent l'atmosphère insupportable et font rappeler l'enfer. Aussi, on entend un bruit terrible: « les sifflets crus des navires...hurlent » (Verhaeren Émile,1997: 73), lourds fourgons choquent le pavé, « des tombereaux grincent » (Verhaeren Émile,1997: 73), des gens crient. La ville est surpeuplée et étroite, il y a « millions de toits » (Verhaeren Émile,1997: 71), « les toits, les corniches et les murailles sont face à face » (Verhaeren Émile,1997: 73). L'auteur remarque également quelques Sphinx, Gorgones et colonnes qui ornent des maisons et ne parle plus de l'architecture. Des passants ressemblent aux fous: « les mains folles, les pas fiévreux, la haine aux yeux » (Verhaeren Émile,1997: 75). Leur travail et rythme de vie les obligent à se dépêcher, à être nerveux et à « faire leur labeur que l'heure emporte » (Verhaeren Émile,1997: 75). Pourtant, après le travail des bars s'ouvrent, on boit, la débauche commence.

Des paysans quittent leurs maisons et vont aux villes dans l'œuvre « Le départ ». Ces gens ne veulent plus mener une existence misérable dans leurs villages pauvres. Les paysans des plaines locales « n'ont rien de rien » (Verhaeren Émile,1997: 179), ils éprouvent peur et tremblent. Les ouvriers futurs aux « cerveaux débiles » (Verhaeren Émile,1997: 179) conduisent leurs enfants et leurs animaux domestiques épuisés. Tout à coup on aperçoit les tentacles d'une ville rouge et noire, « hallucinant et attirant les gens des plaines » (Verhaeren Émile,1997: 189). On est convaincu qu'après « l'auberge au coins des bois moisis » (Verhaeren Émile,1997: 179) qui « grelotte avec ses

murs mangés » (Verhaeren Émile,1997: 179), après des églises vides et des champs infertiles, « la ville en plâtre, en stuc, en bois, en fer, en or » (Verhaeren Émile,1997: 189) devient la chance de survivre.

§10.3. « Les villes tentaculaires ».

La ville peut dévorer la campagne, comme c'est montré dans la poésie « La plaine ». D'abord la ville conquiert de nouveaux territoires: « où s'étagaient les maisons claires et les vergers... on aperçoit... les usines rectangulaires » (Verhaeren Émile,1997: 197). Ensuite, de nouvelles machines remplacent l'agriculture: « les bras des machines diaboliques... ont effrayé le vieux semeur » (Verhaeren Émile,1997: 197). Puis, la ville pollue l'environnement: « l'égout charrie une fange velue vers la rivière qu'il pollue » (Verhaeren Émile,1997: 199). Finalement, la cité séduit des paysans et enlève leur force: « sans air ni sans sommeils, des gens peinent loin du soleil » (Verhaeren Émile,1997: 201), mais la campagne devient vide et se ruine: « le flux des ruines et leur reflux » (Verhaeren Émile,1997: 203). En outre, il y a des contrastes dans la poésie. La campagne semble inanimée et faible en comparaison avec la ville dont la force croît: « la plaine est morne et morte – et la ville la mange » (Verhaeren Émile,1997: 197). Le travail agriculteur incarne le divin, mais l'industrie est l'engeance de Satan: « les bras des machines diaboliques » (Verhaeren Émile,1997: 201), « les blés évangéliques » (Verhaeren Émile,1997: 197), « le vieux semeur... dont le geste semblait d'accord avec le ciel » (Verhaeren Émile,1997: 197). On confronte aussi le passé de la campagne – « les vergers et les arbres parsemés d'or » (Verhaeren Émile,1997: 197) et le présent – « le flux des ruines et leur reflux » (Verhaeren Émile,1997: 201). Également, les paysans travaillent toute la journée, mais les ouvriers ont deux équipes – « chaudières et meules nocturnes » (Verhaeren Émile,1997: 199). Aussi, « le ronflement s'entend rythmique et dur » (Verhaeren Émile,1997: 199), pourtant, à la campagne il n'y a que silence. De plus, « la plaine est morne et morte » (Verhaeren Émile,1997: 201), mais l'usine est dessinée comme animal: « la bête énorme et taciturne qui bordonne derrière un mur » (Verhaeren Émile,1997: 201). Après, les conditions du travail des prolétaires sont dures: « leur corps se plie aux jeux réglés du fer et de l'acier » (Verhaeren Émile,1997: 201), « sans sommeil des gens peinent loin du soleil » (Verhaeren Émile,1997: 201), leur vie se passe en travaillant et les machines les absorbent: « leurs yeux sont devenus les yeux de la machine » (Verhaeren Émile,1997: 201). Les citations « un supplice d'arbre écorchés » (Verhaeren Émile,1997: 199), « se tord, bras convulsifs » (Verhaeren Émile,1997: 199), « ils y laissent... des gouttes de sang » (Verhaeren Émile,1997: 201) amplifient telle impression que la vie urbaine est insupportable. Pour que le lecteur ne s'ennuie pas, Verhaeren emploie quelques jeux de mots. Dans la phrase « le travail bout comme un forfait » (Verhaeren Émile,1997: 199) le mot « forfait » possède deux sens – le crime et le salaire. Après, le mot « égout » tiré de « l'égout charrie une fange

velue » (Verhaeren Émile, 1997: 199) a aussi deux notions – celle de canalisation et celle de l'organ sécrétoire des amphibiens, ce que souligne la personnification de la ville et sa saleté. Le mot « fange » tiré de la même phrase désigne la boue, un végétal maritime et la débauche, qui font allusion sur les rues sales et les mœurs corrompues.

Une ville « grande de son passé » (Verhaeren Émile, 1997: 209) est décrite dans l'œuvre « L'âme de ville ». Le fait qu'elle est énorme est confirmé par le champ lexical de la grandeur (immense, géante, monstrueux, grandes, massifs). Pendant son histoire millénaire la cité a vu, est survécue et a absorbé beaucoup: « haines de sceptre à sceptre » (Verhaeren Émile, 1997: 211), « donjons dentés » (Verhaeren Émile, 1997: 209), « cloîtres barbares » (Verhaeren Émile, 1997: 211), « livres dont les pages... brûlent de vérité » (Verhaeren Émile, 1997: 211). Toutefois, « des vouloirs nets et nouveaux » (Verhaeren Émile, 1997: 209) et « des consciences nouvelles » (Verhaeren Émile, 1997: 211) l'ont influencée. Alors, on observe un train immense, l'air est saturé de soufre et de naphthe, des lanternes éclaircissent des rues, et conformément à l'hyperbole, « rayonnent au loin, jusqu'aux planètes » (Verhaeren Émile, 1997: 213). En comparaison avec cette ville géante, âpre et profonde, des gens, se bousculant et s'immergeant dans une vie quotidienne, semblent être fantômes et ombres. Selon Verhaeren, l'âme de ville consiste en force interne et en volonté de vivre: « en son triomphe ou ses défaites » (Verhaeren Émile, 1997: 213) elle reste fière, forte et géante et absorbe la terre, « son cri sonne et son nom luit » (Verhaeren Émile, 1997: 213).

Grâce à la poésie « Le spectacle » le lecteur apprend comment on s'amuse au cabaret. Chaque soir « un hall sonore et radiant » (Verhaeren Émile, 1997: 245) attend des visiteurs. La musique est assez forte et le champ lexical du son (sonore, vacarme, bruit, fracas, trépigine, vocifère) affirme qu'une cacophonie inimaginable y règne. Comme la culture exotique de Chine et du Japon est à la mode, « on déballe les Orientales » (Verhaeren Émile, 1997: 245). Également, fatigués d'un travail quotidien dur, des gens cherchent de la splendeur, c'est pourquoi la salle de spectacle est éblouissante, selon le champ lexical de la lumière (luisent, clair, soleils, brillent, splendeur). Tout à coup certains artistes apparaissent, ils valsent « mêlant et démêlant leurs poses » (Verhaeren Émile, 1997: 245). Par conséquent, le spectacle ressemble à la salade fauve de jambes, de jupes et de dentelles. Néanmoins, le public ne s'intéresse pas à l'élégance et à la finesse de mouvements, les spectateurs sont attirés par ce qui est considéré charnel, obscène et tabou dans leur vie quotidienne, alors, ils veulent de corps et de l'érotique. En outre l'aggression est un trait humain dont il est très difficile de se libérer dans la société de dogmes. Les champs lexicaux du charnel (jambes, gorges, rut, seins, vulves), de l'obscénité (obscénité, péché, prostitué, vice, débauche) et celui de la cruauté (atroce, blessé, mort, massacre, assaut, proies) envisagent le portrait du public qui voudrait donner libre cours à ses instincts et fantaisies. Les spectateurs désirent oublier ses problèmes, être étourdis, ils ont besoin « de l'alcool pour les regards, de l'alcool pour ses pensées » (Verhaeren

Émile,1997: 247). Le temps passe vite, par conséquent, les spectateurs se dépêchent, leurs désirs et fantaisies « se prostituent en hâte et choient et se délivrent » (Verhaeren Émile,1997: 249). Il est clair, que le cabaret n'est pas destiné au public pieux, donc la scène offre une clownesse laquelle « raidit l'obscénité dans l'air » (Verhaeren Émile,1997: 247).L'auteur est indigné par cette culture de masses, il dit que « l'art est blessé à mort que l'on massacre » (Verhaeren Émile,1997: 247). Pourtant, il ne faut pas oublier que ce sont des dogmes sévères qui provoquent un homme « lecher, mordre et manger son péché » (Verhaeren Émile,1997: 249)

On parle d'une ville nocturne dans le poème « Les promeneurs ». Quand « le travail s'épuise et s'endort » (Verhaeren Émile,1997: 255), tout se change sauf l'odeur chimique du gaz, de la soufre et de la mercure. Les rues de la cité sont illuminées par les lanternes qui ressemblent aux clous, dont « les diamantes sont fixés autour de leurs coupoles » (Verhaeren Émile,1997: 255). L'atmosphère est pleine « de l'or myriadaire d'un grand décor panoramique » (Verhaeren Émile,1997: 255). Même des buissons sont comme flambeaux. Le champ lexical de la lumière (étend, illuminées, luit, flambeaux) rend cette impression plus forte. Sans doute, la ville comparée à la « mer de phares merveilleux et d'ondes électriques » (Verhaeren Émile,1997: 255) reste active et animée pendant toute la nuit. Des bars, des cafés et des boutiques attirent de jeunes gens, il y a du bruit et des femmes habillée très à la mode remplit les rues.

« Les usines » envisagent un « quartier rouillé » (Verhaeren Émile,1997: 209) industriel, dont les habitants sont pauvres. Les gents portent des guenilles, assez de fenêtres sont cassées et des murs sont enlaidits par « des caries de plâtre blanc et de scories » (Verhaeren Émile,1997: 265). La vie sans but et sans espoir est mise en relief par des couleurs sombres (ombres, nuit, poix, noir, ébènes) et par le champ lexical de lamisère (misère, pleurs, troubles, mornes). Quelques fabriques se trouvent dans le même quartier, c'est pourquoi on entend des bruits, les ronflements des usines,la vacarme, des sifflets désagréables. De plus, à cause des usines l'eau de quais est saturée du poix et de la salpêtre. L'air est plein d'odeur de la naphte et de résines. Les fabriques mêmes sont personnifiée: « se regardent de leurs yeux noirs... par la banlieu » (Verhaeren Émile,1997: 265), leurs « mâchoirs d'acier mordent et fument » (Verhaeren Émile,1997: 265). Sans doute, quand on y travaille dur toute la journée ou toute la nuit, on a besoin d'un repos simple. Ici on propose aux prolétaires d'aller aux bars. « Les dressoirs d'ébènes et flacons fols d'où luit l'alcool » (Verhaeren Émile,1997: 209) donnent naissance aux problèmes sociaux, par exemple à l'alcoolisme, souligné par le champ lexical correspondant (bars, alcool, pintes, soûls, ales, whisky). La pauvreté et l'alcoolisme sont liés étroitement à la délinquance: si on ne peut pas acheter une autre bouteille, « le vol même entre indigents » (Verhaeren Émile,1997: 267) devient assez répandu.

L'auteur décrit la favorite distraction de citadins dans la poésie « Le bazar ». De grandes lettres d'or, des drapeaux éclatants et des affiches barioles annoncent la foire. Le bazar, selon l'hyperbole,

et la métaphore est « bâti si haut que dans la nuit il apparaît la bête de flamme et de bruit » (Verhaeren Émile,1997: 291) avec ses lanternes, feux d'artifice, musique forte et cris. Également le commerce est en pleine croissance: « des étalages toujours montants » (Verhaeren Émile,1997: 285), des articles sont en abondance. « La foule... se bouscule près des comptoirs » (Verhaeren Émile,1997: 289) pour se joindre au paradis de la consommation. En outre, « la foule... s'érige folle et sauvage » (Verhaeren Émile,1997: 289) devant quelques frivoles boutiques, où on montre « ce que l'humanité de temps antiques croyait divinement être l'amour » (Verhaeren Émile,1997: 289), donc des spectacles érotiques et obscènes. Le tumulte, des cris jetés, la hâte et la houle remplissent ce bazar. Des camelots et des voyous se dépêchent à tromper des dupes. Sans doute, la foule aimerait se moquer et se libérer des nœuds de mœurs: « deux clowns noirs plument un ange » (Verhaeren Émile,1997: 285) pour plaire aux spectateurs. Le bazar pareil semble le vrai Éden aux couches sociales basses.

Quel est le destin des villes ? Émile Verhaeren fait certaines hypothèses dans son œuvre « Vers le futur ». L'auteur trouve la source du progrès: « ô race humaine.. as-tu senti de quel travail... depuis cent ans ta force immense est secouée ? » (Verhaeren Émile,1997: 353). Il fait telle hypothèse que c'est la ville qui concentre des gens lesquels trouvent « le mur noir des mystères » (Verhaeren Émile,1997: 353), c'est-à-dire font de recherches et naissent de nouvelles idées. La ville pleine de « cervelles patientes ou violentes » (Verhaeren Émile,1997: 353) est confrontée avec l'esprit de la campagne incarnant le divin et le conservatisme. On a déjà vu dans la poésie « La plaine » que la campagne représente la volonté de Dieu. Néanmoins ici il a « la peur de la recherche » (Verhaeren Émile,1997: 355) et est contre l'humanité curieuse. L'auteur remarque que la ville a plus de chance que lui: « l'usine éclate où seuls brillaient les champs » (Verhaeren Émile,1997: 355). L'industrie et le progrès donnent un coup au christianisme: « la fumée à flots noirs rase toits d'église » (Verhaeren Émile,1997: 355). Cependant, le conflit entre ville et campagne est éternel. Qui sait, peut-être la campagne renaîtra avec « l'ancien et bon soleil, avec le vent, la pluie et les bêtes serviles » (Verhaeren Émile,1997: 353) ? L'auteur hésite et il ne reste au lecteur que faire ses propres hypothèses.

L'ANALYSE COMPARATIVE.

Nous remplissons les Tableaux 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 avec des données reçues tout à l'heure et résumons tous les résultats obtenus, ensuite, nous les comparons entre eux.

L'analyse d'un Paris baudelairien.

Tableau 1.	
Ville	Paris
Architecture	haut clochers, palais féeriques et neufs, barraques, chapiteaux, fûts, Louvre
Traits industriels	ateliers chantants et bavardants, fleuves de charbon, fumée, usine
Progrès	omnibus, lanternes
Couches sociales	mendiantes, retraités, prolétaire, intellectuel, criminels, aristocrates
Culture et mœurs	mode éphémère, théâtres, orchestres, mœurs corrompues, manque de respect pour de vieux gens, prostitution,
Publicité et société de consommation	voler pour payer ses dettes, gagner de plus en plus pour payer ses distractions
Problèmes	chute de mœurs, pauvreté, rythme vite de vie, vie dure de retraités, indifférence aux autres, criminalité, prostitution, jeux d'hasard,
Champs lexicaux	l'irréel, poésie, récolte, pauvreté, richesse, toilette, tristesse, eau, mort, beauté, mensonge, hostilité, laideur, malheur, ciel, mal, crime, animal, maladie, bal,
Couleurs	blanc, sombre
Figures stylistiques	répétition: ciel, vieilles, allégorie: ciel= spirituel, soleil=poète, lune=poète maudit, eau=changements, les vieilles = mode, idées, livres obsolètes, aveugles=foule indifférente et égoïste métaphore: moissons de vertus, fourmillante cité, mystères coulent, rue triste, fugitive beauté, prostitution s'allume et fraye un chemin, fièvre infernale, funèbre gaïté, torrent d'orgies, rafraîchir l'enfer dans leurs cœurs personnification: rue hurlait comparaison: auteur=oiseau évadé de sa cage, change plus vite, que le cœur d'un mortel, souvenirs lourds que des rocs, coulent comme des sèves, ville=colosse, suivais comme un héros, exaspéré comme un ivrogne, hyperbole: puits d'un million de larmes grotesque: plaisir tue, rêves malfaisants antithèse: soir charmant=ami du criminel
Conception de l'auteur	Paris attractif est dangereux, il séduit des gens à l'aide de jeux et de la débauche. Ils sont obligé de voler ou de mendier pour payer leurs distraction et vivre. Le temp passe vite, les gens perdent ses forces, deviennent indifférents et hostiles.

On constate clairement grâce aux tableaux que toutes les œuvres envisagées sont consacrées à la capitale de France. Un Paris baudelairien est l'une des fleurs du mal, parce que il est beau et attractif, bien qu'il empoisonne des gens. Son image n'est pas simple.

D'abord, Baudelaire parle très peu de l'architecture. On peut penser, qu'elle est moins importante pour lui, que les mœurs et la manière de vivre de citadins. Également, il donne à entendre, que quelques faubourgs sont pleins « de secrètes luxures » et de choses viles, mais le thème de banlieux n'est pas développé. Puis, on mentionne des mendiants, des retraités, des criminels, des prostituées, des ouvriers, des intellectuels et des aristocrates. Cependant, le poète les plaint ou les critique, exprime son opinion positive ou négative, il ne décrit pas les nuances de la vie de couches sociales différentes. Après, dans « Paysage » et « Le crépuscule du matin » l'auteur nous montre un Paris industriel, toutefois, il nous propose une esquisse légère au lieu d'un image détaillé. Dans « Tableaux parisiens » il y a quelques allusions au changement de l'extérieur de la ville et d'une mode éphémère, néanmoins, on voit seulement l'attitude négative de l'auteur à ce processus. La publicité, le transport, le progrès technique du XIXe siècle ne sont pas mentionnés par Baudelaire. D'autre côté, la société de consommation, laquelle gagne, achète et paye est bien montrée.

Alors, le Paris baudelairien du XIXe siècle est créé à l'aide d'allusions et d'esquisses légères.

La plupart des gens est corrompue. L'argent est le plus important dans leur vie. Rappelons-nous la mendicante rousse : personne ne la respecte pas, mais si elle portait une robe chère, on la traiterait comme une reine. Ensuite, on est prêt à commettre des crimes pour payer ses distractions et des femmes de plaisir. Sans doute, il est possible de dire, que plusieurs parisiens préfèrent se plonger dans la vie nocturne orageuse de la capitale pour oublier leurs jours ouvrables durs. Puis, la ville est cruelle. Elle attire des gens avec son mode de vivre dynamique et avec sa richesse. Néanmoins, le temps passe rapidement : chaque coquette sera une « Ève octogénaire » (Baudelaire Charles, 1997: 298) pauvre, oubliée et entourée de l'indifférence, quand la vie orageuse de la capitale aura sucé sa force. Après, selon le poète, à Paris il y a beaucoup de menteurs et d'hypocrites.

Pourtant, Paris n'est pas toujours une ville infernale remplie du mal. Il y a un poète inconnu, qui « commande aux moissons » (Baudelaire Charles, 1997: 274) de vertus « de croître et de mûrir » (Baudelaire Charles, 1997: 274), de romantiques qui cherchent du beau. Aussi, la vie culturelle de la ville est pleine d'une musique merveilleuse et de spectacles. Puis, l'auteur aime cette ville. Tout ça donne d'espoir aux lecteurs.

Finalement, le cycle « Tableaux parisiens » contient beaucoup de figures stylistiques différents, comme la personnification, le grotesque, la répétition, la métaphore, l'euphémisme, la métonymie, la comparaison et l'allégorie, qui créent le style artistique de Baudelaire, accentue des idées, ajoute d'un sens supplémentaire et donnent du charme aux poésies.

L'analyse de villes apollinariennes.

Tableau 2.

Ville	une de villes rhénanes, Londres, Paris, Pise, Nîmes et anonymes
Architecture	usine, cathédrales, Tour pisane, Tour Eiffel, basilique Sacré-Cœur, Montmartre
Traits industriels	fumée dense, usine, bruit, chocs d'outils, prolétaires, grève
Progrès	lanternes, phonographe, autobus, tramways, machine-outil, chemin de fer
Couches sociales	ouvriers, mendiants, lord, dandy, citadine riche, prostituée
Culture et mœurs	livraisons bon marchés pleines d'aventures policières, mode éphémère, bar crapouleux, prostitution, cafés, orgues de Barbarie
Publicité et société de consommation	banques, magasins, catalogues, affiches, plaques publicitaires, boutiques ornées de mannequins, étiquettes des parfumeurs
Problèmes	vie dure d'ouvriers, douleur, pauvreté, inégalité sociale, indifférence
Champs lexicaux	fête, miracle, bruit, travail, douleur, tristesse, Paris, cruauté, noblesse, beauté, musique, nuit, argent, lumière, mort, richesse, vendémiaire, amour, guerre
Couleurs	noir, jaune, gris, rouge
Figures stylistiques	répétition: ville, usine, amour, sang allégorie: temple de Mammon, aurore éclaire des terrasses métaphore: nuit stellée de gemmes, fruits d'arbres=pierres précieuses, battements de la ville, troupes d'autobus, boit sa vie, rues brûlantes de feux, cafés gonflés de fumée, maisons flambent, vendredi sanglants, journées veuves, métalliques saints de saintes usines, boira tout le sang de l'Europe personnification: ville morte et vivante, Tour Eiffel est laissée, plaques publicitaires crient, façades se lamentent, soirs ivres du gin, années regardent, Paris ivre, Paris boit du sang comparaison: lune=lampe d'Aladdin, hommes aux monocles=cyclopes, guirlandes= pierres précieuses, ville=cœur, crier à la façon des perroquets, boit vie comme eau-de-vie, fer=sang, flamme=cerveau, exprime sang comme jus de raisin, fenêtres=orange hyperbole: rues ont ébloui le ciel de leurs lumières, si belle qu'elle fait peur grotesque: si belle qu'elle fait peur, avide merveille
Conception de l'auteur	Apollinaire décrit Paris, Londres, Nîmes, Pise et des autres villes européennes anonymes. Elles sont personnifiées. On remarque quelque chose, qui est caractéristique et même stéréotype dans chacune d'elles. De vieux et de nouveaux éléments ne sont pas en contraste, ils créent une image complexe.

Le tableau nous montre, d'abord, qu'Apollinaire décrit Paris, Londres, Nîmes, Pisa et des autres villes européennes, dont les noms ne sont pas mentionnés.

Ensuite, le poète consacre beaucoup de temps à leur extérieur. On voit des usines fumantes, des rues illuminées par des lanternes, des parcs, des bâtiments différents, des transports, des passants. Également, l'auteur mentionne la basilique Sacré-Cœur, la tour Eiffel, la Tour pisane et des autres monuments historiques et culturels. Pourtant, Apollinaire essaye d'apercevoir dans chaque construction son humeur et de l'animer : la Tour Eiffel est fatiguée de monde ancien, les façades de maisons à Londres sont tristes, les cathédrales de la poésie « Il me revient quelquefois » font peur au poète.

En outre, la culture de masse et la société de consommation influencent l'extérieur de toutes villes apollinariennes, c'est-à-dire on voit partout des placards publicitaires, il y a de magasins, une mode inconstante se change tout le temps.

Après, l'auteur utilise des métaphores et des comparaisons pas ordinaires pour animer ses villes: la lune est comme la lampe d'Aladdin (Apollinaire Guillaume, 2000: 127), des hommes aux monocles sont comme cyclopes (Apollinaire Guillaume, 2001: 69), pour leur donner du charme et pour qu'elles soient des êtres vivantes. Dans chaque ville on remarque quelque chose, qui est caractéristique et même stéréotype. Paris, la ville préférée d'Apollinaire, est souvent éclatante, gaie et élégante, une Pise nocturne est imprégnée de l'amour, Londres est triste et morne et il y fait du brouillard et il pleut, mais à Nîmes on se prépare tranquillement à la guerre.

Bien qu'on ne puisse pas imaginer une ville sans gens, l'auteur en parle moins que de l'architecture. Le poète décrit brièvement leur humeur, leur apparence et leurs gestes.

Puis, Apollinaire nous raconte la vie des couches différentes de la société : celle de mendiants, de soldats, d'artisans, d'ouvriers, de prostituées, de citadins riches. Parfois elle est dure, et la capitale de France exprime leur sang comme le jus de raisin. Le poète décrit aussi la vie quotidienne de banlieux sales.

Finalement, les vieux et les nouveaux bâtiments, les gens et leur mode de vie, que j'ai déjà mentionnés ne sont pas en contraste. Ils forment l'image bariolée, complexe, mais harmonieuse des villes apollinariennes. Bien plus, tout ça nous aide à comprendre qu'elles sont des organismes vivants qui se développent dynamiquement et se changent constamment.

L'analyse des villes d'Éluard.

Tableau 3.

Ville	Paris, Madrid et anonymes
Architecture	monuments se putrifient, murs vides, palais, vieille place poussiéreuse, maisons détruites
Traits industriels	bruit
Progrès	avions, bombes, lanternes
Couches sociales	pauvres, prostituées
Culture et mœurs	cafés bon marchés, dogmes vieilliss, mœurs corrompues, maison de tolérance, indifférence à vie
Publicité et société de consommation	
Problèmes	dogmes vieilliss dérangent les jeunes, ennui de vivre, guerre
Champs lexicaux	bruit, guerre, nuit, ennui, désolation, désespoir, ruines, tristesse, horreur, mort, maladie, fatigue, lumière
Couleurs	noir, jaune, gris
Figures stylistiques	répétition: bruit, mort, ennui, gris allégorie: plumes meurtrières=bombes, Paris= statue vivant de l'amour, oiseau de plomb=avion métaphore: rues disparaissent dans l'obscurité, vent poursuit un passant, chemins couverts du désespoir, poutres d'un pont suintent du désespoir, excuses sur des trottoirs, espoir se brise sur un pavé, brume monotone, cafés ont des mauvaises manières personnification: ville a faim et est fatiguée, mort se promène, la ville lève ses yeux et parle, murs fatigués, maisons mortes, cafés ont de dents cariées comparaison: enfants= plâtre gris, nuit=obscurité abattue dans la tête, nuit= brume monotone d'automne, lumière= poison fort, gens= monstres dorés, maisons= caves sombres, rue= veine grise oxymore: bâtisseurs de ruines
Conception de l'auteur	Le poète décrit Paris, Madrid et des autres villes anonymes pendant les guerres ou pendant la période dure du paix. Les villes d'Éluard sont inconfortables et désagréables.

Le tableaux reflète que Éluard décrit dans ses poésies des villes inconfortables et désagréables. Elles peuvent faire peur aux lecteurs ou les repousser.

Le poète montre, ce qui se passe dans ses villes pendant la Première et Seconde guerre mondiale ou pendant la Guerre civile de 1936 en Espagne. Alors, il raconte, qu'après un bombardement ordinaire il y a de ruines, que des citoyens fatigués de batailles ont faim, construisent de barricades et rêvent d'une victoire proche.

Ensuite, l'auteur parle d'une période paisible, laquelle est, malheureusement, aussi dégoûtante, que les guerres. La vie est ennuyeuse, bien qu'il y ait quelques distractions rares comme les prostituées, les cafés bon marché, les accidents, les danses et les extravagances dont j'ai déjà parlé. Le temps passe lentement.

Puis, il n'y a pas de riches, parce que chacun est pauvre. Des citoyens mêmes semblent être hostiles, mais, en réalité, ils sont malades, fatigués de leur vie et souvent indifférents à tout. Dans eux, il n'y a rien d'humain et ils se ressemblent beaucoup. Également, leurs enfants malades privés d'individualité ne sont que des poupées pâles. En revanche, « la petite chérie » et les défenseurs de Paris constituent une exception rare. Éluard ne parle presque jamais de vêtements qu'on porte.

L'architecture de ces villes est vraiment abattue pour ne pas dire déprimante et laide. On ne remarque que des maisons grises, des vieux bâtiments inexpressifs, des ruines et des places mornes. En outre, tout est couvert de la poussière, laquelle symbolise l'abandon et la mort. On mentionne des lanternes, qui enlaidissent des gens, mais on ne voit presque jamais des arbres vivants, des herbes vertes, des fleurs odorantes. Au lieu de ça on nous parle de roses sèches. Donc, ces villes inanimées, pleines de poupées mécaniques constituent un paysage accablant.

Pour que les impressions de lecteurs soient plus fortes, le poète assaisonne ses œuvres de la statue de la solitude et du désespoir imprégnant des points et des maisons.

Dans les villes d'auteur il fait soit soir, soit nuit. Alors, on voit seulement la lumière de lanternes, mais pas celle du soleil. Par conséquent, ça crée l'ambiance d'affectation et les villes paraissent mortes et désagréables.

Éluard utilise souvent le vocabulaire de médecine, pour exemple un cœur, des dents cariées, maigre, pâle, un fémur, une veine, pour faire remarquer la morbidité des villes, des corps et des âmes de citoyens et leur mort lente.

L'auteur choisit souvent une couleur grise ou noire. Alors, on s'aperçoit mieux l'ennui de vivre, le manque d'humanité, d'individualité et d'espoir aussi que l'indifférence de gens.

Éluard ne dit rien de transports publics, de cinéma, de musique. Ensuite, la société n'est pas divisée en couches, parce que chacun est pauvre. Il ne s'intéresse ni à la culture de masse, ni à la société de consommation.

Pour conclure, on peut ajouter que l'auteur exprime ses impressions générales de villes européennes pendant et après les guerres, lesquelles j'ai déjà nommées.

L'analyse des poésies de Blok.

Tableau 4.

Ville	Saint-Pétersbourg, Venise, Ravenne, Florence et villes anonymes
Architecture	corniche insolite, construction croissant rapidement, usines, monument à Pierre le Grand, cathédrale de Saint Marc
Traits industriels	usines, fumée de fabriques, bruit
Progrès	lanternes, automobiles
Couches sociales	prolétaires, prostituées, bourgeois, intellectuels, aristocrates
Culture et mœurs	théâtre, cafés, bars, chute de mœurs, alcoolisme, prostituées
Publicité et société de consommation	enseigne « Les Fleurs », vitrines, banques, magasins, feux de la publicité
Problèmes	vie et travail durs de prolétaires, chute de mœurs, alcoolisme, pauvreté, villes perdent leur individualité
Champs lexicaux	obscurité, eau, débauche, mort, enfer, sang, vulgarité, théâtre, lumière, ennui, fatigue, morbidité
Couleurs	noir, jaune, rouge
Figures stylistiques	<p>répétition: noir, feux, mort, cadavre</p> <p>allégorie: neige=pureté, femme fatale en noir=intrigues</p> <p>métaphore: voix de cuivre, ciel tombé dans un marais, eau rouge et ivre, cuisses de feux, ivre de cris, rêve électrique, lac dormant, ombre sépulcrale, nouer son désespoir, froid sépulcral</p> <p>personnification: le monument sauve une ville, rue ivre, lac dormant, squelette vole un flacon de poison, vent hurle, gondoles dorment, Ravenne a tout enterré</p> <p>comparaison: corniche=grimace d'un mur, ville aux maisons blanches= suicidé en blanc, ombres=monstres, hommes=rois, eau=plomb, gondoles=cercueils, maisons=cercueils, Florence=Judas</p> <p>métonymie: cuisses dansent</p> <p>éphémisme: fille de plaisirs nocturnes</p>
Conception de l'auteur	Blok envisage Saint-Pétersbourg, Venise, Ravenne, Florence et certaines villes anonymes. Ses villes sont soit nécropoles, soit enfernales. Il ne dit presque rien de positif d'elles.

Blok envisage Saint-Pétersbourg, Venise, Ravenne, Florence et plusieurs villes inconnues dans ses œuvres. D'abord, le poète décrit l'apparence des villes. Il nomme certaines perles de l'architecture comme les monument à Pierre le Grand et à Saint George, le cathédrale de Saint

Marc, toutefois il ne glorifie pas leur beauté. Blok décide d'énoncer la question d'actualité : il touche le problème d'une construction utilitaire. Les bâtiments blancs de « Дома растут, как желанья... » sont presque suicide pour l'architecture. Les maisons laides de Florence irritent le héros lyrique de « Умри, Флоренция, Иуда... ». N'importe quelle ville remplie d'eux perd son charme. Les détails de l'architecture, par exemple la corniche et l'escalier en colimaçon menant à l'obscurité de « Там - в улице стоял какой-то дом... », le monument à Pierre le Grande, les bâtiments laids de Florence, souligne le sens des poèmes et mettent en relief leur humeur.

Également, dans la plupart des poésies il fait soir ou nuit. C'est très important, parce que, ce fait crée l'impression de l'obscurité et de l'absence d'une lumière naturelle, des ténèbres d'une vie urbaine, de la méchanceté et de l'hostilité de citadins, de secrets funestes. Le noir, le gris, des ombres et la fumée de fabriques amplifient cette impression. Cependant, parfois le gris indique l'absence d'individualité, pour exemple la foule grise des œuvres « Улица, улица... » et « Повесть » est ennuyeuse et ne contient pas de gens extraordinaires. Néanmoins, quand la gamme des nuances sombres combine avec des teintes jaunes et rouges, l'enfer des grandes villes de Russie devient évident.

Puis, l'inférieur est souligné par ces gens démoniaques : les hommes noirs des « По городу бегал черный человек... » et « Фабрика », la belle en noir au théâtre, la femme obscure en dentelle de « Повесть », l'homme invisible et la fornicatrice de Babel de « Невидимка » et le serpent. La fumée de fabriques, les feux de la publicité et de lanternes sont aussi des détails infernales.

Ensuite, Blok insiste sur le thème de la mort. Ses villes sont souvent hostiles et répandent l'odeur de la décomposition. Alors, il fait froid, il pleut, il y a du vent. Encore, rappelons-nous les poèmes « Дома растут, как желанья... », « Повесть », « Сытые », « Как тяжело мертвецу среди людей... », « Пустая улица. Один огонь в окне... », « Старый, старый сон. Из мрака... », « Равенна », « Холодный ветер от лагуны... » : on y remarque des fantômes, des cadavres vivants, des suicidés, la morbidité. Les poésies « Равенна », « Холодный ветер от лагуны... », « Умри, Флоренция, Иуда... » contiennent des attributs de la mort : de cercueils, de la poussière, de sarcophages et de l'odeur de cadavres. En outre, les thèmes de la mort et de l'enfer se cachent souvent derrière des problèmes sociaux.

Après, Blok, à l'aide de ses héros lyriques, illustre et raconte la vie de couches sociales différentes. Il en a pitié ou il les critique, en présentant des arguments. D'abord, selon l'œuvre « Последний день », la couche la plus basse, formée de prostituées et de délinquants vit aux faubourgs. Leurs appartements vulgaires sont petits, sales et remplis de meubles bon marché. En outre, ils sont désespérés, mais croient au dieu. Ensuite, le travail et l'existence de prolétaires énoncés dans les poésies « Фабрика » et « Холодный день » sont difficiles et ressemblent à

l'enfer. On peut travailler toute la nuit jusqu'à bout de forces et n'obtenir rien. Leurs appartements aux faubourgs sont petites, sales et étroits. Parfois toute la famille dort dans la seule chambre. Encore, la vie d'ouvriers est tellement dure, qu'on boit souvent et beaucoup. Puis, on ne parle pas du travail d'une classe moyenne, cependant dans « Ночная фиалка », dans « В высь изверженные дымы... », dans « В кабаках, в переулках, в извивах... » et « Невидимка » on décrit, comment des journalistes et des gandins pas très riches s'amusent. Donc, ils passent leur temps aux cabarets, fréquentent des prostituées, cherchent la raison d'être dans les cercles religieux, se promènent aux centres de villes nocturnes, regardent des pièces théâtrales et prennent de drogues. Finalement, la vie d'aristocrates et des gens les plus riches est reflétée dans les poésies « Сытые » et « Как тяжело мертвецу среди людей... ». Ils continuent à respecter ses traditions anciennes. En outre, toute leur vie est déjà planifiée, et ils font tout, en se basant sur l'étiquette et sur leur réputation. Bien que les aristocrates n'aient plus de pouvoir politique, ils sont toujours snobs.

Encore, grâce au progrès technique, chaque ville est comme « электрический сон наяву » (Блок Александр, 1953: 129). L'éclairage électrique de lampes et de lanternes, des voitures sont mentionnés, cependant Blok n'est pas attiré par le succès de sciences, c'est pourquoi il ne dit rien de cinéma et de chemins de fer. Aussi, il ne s'intéresse pas à la culture de masse et à la société de consommation. Pourtant, l'image d'une ville industrielle est permanente chez lui. Également, elle est pas rarement assaisonnée de détails infernaux. Ce fait indique, que les villes industrielles ne sont jamais pures et pieuses.

En outre, Blok consacre beaucoup de temps à présentation des mœurs de citadins. Selon les poèmes « Там - в улице стоял какой-то дом... », « Ночная фиалка », « Вечность бросила в город... », « Улица, улица... », « Невидимка » on constate la chute de la moralité. La décadence est routine, par conséquent le ciel « устало прикрывать поступки и мысли сограждан » (Блок Александр, 1953: 461). La vulgarité est la débauche sont normales : on ne cache pas la prostitution, on boit et on prend de drogues, les thèmes principaux de conversation sont débauche et dépravation. De plus, les gens de « Невидимка » passent du temps au cabaret avec courtisanes. Les villes de Blok sont pleines de mensonges : la maison de « Там - в улице стоял какой-то дом... » a l'enseigne « Les Fleurs », mais on ne vend rien, les cocottes maquillées de « В кабаках, в переулках, в извивах... » sont fausses, la lumière est artificielle, mais pas naturelle, le cadavre vivant de « Как тяжело мертвецу среди людей... » ment aussi.

Finalement, on voit bien, que les villes de Blok sont soit nécropoles, soit enfénales. Il ne dit presque rien de positif d'elles. Cependant son représentation décrit soigneusement les villes et les citadins de la fin du XIXe et du début du XXe siècle.

L'analyse des poèmes de Briousov.

Tableau 5.

Ville	Venise, Paris et villes anonymes
Architecture	bâtiments majestueux, places, palais, églises, Notre-Dame, les Invalides
Traits industriels	usines, bruit, fumée, machine-outil
Progrès	lanternes, chemin de fer, lampes électriques, voitures, omnibus, tramways
Couches sociales	intellectuels, ouvriers, courtisane
Culture et mœurs	musées, bibliothèques, chute de mœurs
Publicité et société de consommation	vendeurs de journaux, feux d'une publicité nocturne, enseignes, affiches, vitrines de magasins
Problèmes	chute de mœurs, pauvreté, vie dure d'ouvriers, ville surpeuplée
Champs lexicaux	nuit, péché, horreur, bruit, Apocalypse, mort, vulgarité, débauche, enfer, terreur
Couleurs	noir, vert, gris, rouge, jaune
Figures stylistiques	répétition: mort, gens, lumière métaphore: canaux mènent à l'éternité, flux de gens, gouffre de rues personnification: construction vivantes, Paris triomphe, obscurité triomphe, débauche s'éveille, minerai gémit, marteau rit, veines de la ville contiennent de l'eau et du gaz, affiches crient, enseignes gémissent comparaison: Venise=vaisseau infernal, ville=crypte, crient comme une volée de rapaces, maison=tombeau, gens=cadavres vivants, lutte=tourbillon, ville=prison, triompher comme enfant, capitale=colosse, capitale= Maelstrom métonymie: péché s'amuse oxymore: joie de la dévastation
Conception de l'auteur	Dans ses œuvres Briousov présente Paris, Venise et plusieurs villes anonymes. Les villes attendent leur renaissance culturelle et le calme. C'est pourquoi elles essaient de goûter tout, y compris le débauche et le progrès, avant leur nouvelle vie.

Dans ses œuvres Briousov présente Paris, Venise et plusieurs villes anonymes.

D'abord, le poète est attiré par l'architecture, il la décrit d'une manière détaillée. Il parle des bâtiments majestueux de Venise, qui font rappeler le passé, de canaux vénitiens profonds. Encore, le poète mentionne les Invalides et la cathédrale de Notre-Dame de Paris, dont les vitrages font plaisir au regard. Également, « зодчего затеи » (Брюсов В.Я., 1982: 92) dans l'œuvre « В дни

запустений » et dans l'église de « Замкнутые » sont pompeux et alambiques. Cependant, le héros lyrique de « Я люблю большие дома... » adore les petites ruelles étroites et sombres.

Ensuite, dans les poésies de Briousov il fait nuit ou soir. On suppose, que l'auteur le fait pour assaisonner ses villes de la mystique, du sinistre et du méchant ou pour combiner les ténèbres avec la lumière de lanternes et les feux de la publicité et montrer une féerie urbaine.

Puis, Briousov ne mentionne jamais le problème d'une construction utilitaire et celui du fonctionnalisme, toutefois il affirme dans « Париж », « Конь блед » et « Вечерний прилив », que beaucoup de villes sont surpeuplées, et exprime son opinion négative : « бесчисленные уродцы » (Брюсов В.Я., 1982: 217), « неисчерпаем яростный людской поток » ((Брюсов В.Я., 1982: 192), « бесчисленные рати » (Брюсов В.Я., 1982: 124).

Encore, l'auteur présente les villes des poésies « Замкнутые » et « Слава толпе » comme les prisons aux gens. Cependant, il prédit, qu'un jour des citoyens démoliront tout et seront libres. Le rythme fou d'une vie urbaine est reflété dans les œuvres « Париж », « Конь блед » et « Городу », dont les villes obligent leurs esclaves et leurs victimes à travailler énormément et à se dépêcher toujours. Puis, ils doivent lutter contre leurs villes pour survivre. En outre, Briousov mentionne en passant des couches sociales, mais ce thème reste pas développé. Néanmoins, ses villes sont très grandes et remplies de bruits industrielles.

Parfois des gens ressemblants aux cadavres habitent des villes mortes : ce phénomène est illustré à l'aide des poèmes « Замкнутые » et « В дни запусений ». Toutefois, les villes seulement attendent leur renaissance proche. Aussi on attend un changement radical et le début de la nouvelle vie dans « Конь блед », « Слава толпе » et « Париж ».

Après, Briousov représente d'une façon soignée la société de consommation et la chute de mœurs. On s'amuse seulement aux maisons publiques, qui sont partout, ou, en faisant les courses. De plus, on presque ne réagit pas aux signes de l'Apocalypse et ne repente pas ses péchés. En outre, des affiches, des enseignes et des vitrines impudentes, vulgaires et importunes attirent des gens. Le paradis de consommation et habituel dans la plupart des poésies.

Également, l'auteur mentionne les signes du progrès de la technique : des lanternes électriques et les feux d'une publicité nocturne éclaircissent les rues, le bruit de voitures et de trains sont insupportables, « трамваи мечут молнии синие, автомобили – снопы огня » (Брюсов В.Я., 1982: 217).

Pour conclure, il faut affirmer, que les villes du poète attendent leur renaissance culturelle et le calme. C'est pourquoi elles essaient de tout goûter avant leur nouvelle vie.

L'analyse des villes de Maïakovski.

Tableau 6.

Ville	Paris, Leipzig et villes sans noms
Architecture	Tour Eiffel, Montmartre
Traits industriels	bruit, usines, grève, minerais, machine-outil
Progrès	lanternes, tramway, voitures, chemin de fer, bateaux, avions, cinéma
Couches sociales	bourgeois, prolétaires
Culture et mœurs	jeux de hasard, casino, cinéma, vulgarité de mœurs
Publicité et société de consommation	bourses, plaques publicitaires, affiches
Problèmes	jeux de hasard, égoïsme de bourgeois, Paris surpeuplé, grève, vulgarité du cinéma, pauvreté d'ouvriers
Champs lexicaux	animal, vulgarité, enfer, le gros, jeux, cinéma, industrie, pauvreté
Couleurs	noir, jaune, rouge
Figures stylistiques	répétition: jeux, nuit, ouvriers métaphore: bouquet de prostituées, gueule d'un tramway, traire des tuyaux d'usines personnification: paumes noirs de fenêtres, pattes d'une robe apellant, mort de lanternes, bâtiments courent, nuit vulgaire et ivre, nuit repue d'amour comparaison: feux=blessures jaunes, foule=chatte rapide, voitures=chevaux en fer, voitures=démons roux, courent comme des monstres hyperbole: vagues de salive, rit jusqu'à colique
Conception de l'auteur	Le poésies de Maïakovski sont consacrées à Paris, à Leipzig et aux autres villes sans noms. Il représente ses villes sans fard et blague parfois.

Le poésies de Maïakovski sont consacrées à Paris, à Leipzig et aux autres villes sans noms.

D'abord, l'auteur ne s'intéresse pas beaucoup à l'architecture : il glisse sur la Tour Eiffel et quelques fontanes dans l'œuvre « Париж », mais ce thème n'a pas de continuation.

Parfois, dans les poésies « Ночь » et « Адигце города » il fait nuit. De plus, on remarque le motif préféré de Blok, celui de villes infernales : la lumière sinistre de lanternes en combinaison avec ténèbres et des tramways ressemblants aux monstres. Cependant, le démoniaque n'est pas l'idée principale de ses poèmes.

La chute de mœurs n'est pas énoncée, même « враждующий букет бульварных проституток » (Sources électroniques,10) et « гроба домов публичных » (Маяковский Владимир, 2004: 52) de

« Утро » sont remarquées, mais pas critiquées. D'autre côté, l'auteur, grâce à son héros lyrique, met en relief l'érotisme vulgaire d'une vie urbaine : « зовущие лапы платья » (Маяковский Владимир, 2004: 52) et « лысый фонарь сладострастно снимает с улицы черный чулок » (Маяковский Владимир, 2004: 52).

Également, Maïakovski ne touche pas les problèmes sociaux, dont parlent Blok et Briousov. En revanche, il énonce les conséquences d'une crise économique dans l'œuvre « Рабочим Курска, добывшим первую руду, временный памятник работы Владимира Маяковского » : « изнутри разрух стоградусовый жар » (Маяковский Владимир, 2004: 160), « машинье сдыхало, рычажком подрыгав » (Маяковский Владимир, 2004: 161). Aussi, il décrit d'une façon satyrique la bourgeoisie dans « Мое к этому отношение », a pitié de prolétaires pauvres et encourage les chargeurs de Leipzig, qui sont en grève.

Ensuite, l'auteur se moque de la culture de masse dans les poèmes « Стих резкий о рулетке и железке » et « Киноповетрие ». Le casino est présenté d'une manière caricaturée : « облизываются, как на баранье рагу » (Маяковский Владимир, 2004: 115) et « разбандитят до ниточки » (Маяковский Владимир, 2004: 115). En outre, le public, qui « ржет до изнеможения, ржет до колик » (Маяковский Владимир, 2004: 146), quand on montre des blagues triviales et vulgaires, ne jouit pas de considération.

Les signes de la société de consommation sont aussi présents : les plaques publicitaires consacrées à la poudre du poème « Париж », des affiches, qui louent Charlie Chaplin.

Après, les résultats d'un progrès technique sont évidents chez Maïakovski : un éclairage électrique, des transports publics, des voitures, le cinéma. Une réalité industrielle est observable dans « Рабочим Курска, добывшим первую руду, временный памятник работы Владимира Маяковского ».

Finalement, il faut ajouter, que Maïakovski représente ses villes sans fard, bien qu'il blague parfois. Il énonce des problèmes économiques, reflète la vie de la bourgeoisie et d'ouvriers, se moque de distractions contemporaines.

L'analyse des poèmes de Georg Heym.

Tableau 7.

Ville	Berlin, Paris, villes anonymes
Architecture	maisons lourdes, hautes et massives, maisonnettes, clôtures, granges, nouvelles maisons, Montmartre, les Invalides, Grands Boulevards, Champs-Élysées, Notre-Dame de Paris
Traits industriels	bruit, fumée, usines
Progrès	voitures, omnibus, chemin de fer, lanternes
Couches sociales	mendiants
Culture et mœurs	culture de masse
Publicité et société de consommation	
Problèmes	
Champs lexicaux	surpopulation, pauvreté, mauvaise qualité des nouvelles maisons, délinquance bruit, mort, laid, démons, nuit, magie, guerre, feux, horreur, bête, souffrance
Couleurs	gris, rouge, noir, jaune, blanc
Figures stylistiques	allégorie: diables=usines, diables=mal, soleil à la épée de feu métaphore: torrent de gens, rayons tirent sur le gar, mer de maisons, lune couverte d'une masque, froid et obscurité se couchent sur les toits, marché se glace, marées de gens, minuit jaune de lanternes personnification: faim met un squelette sur un autre, les cloches de Montmartre saluent le soir, ville regarde ses rêves, lumière de lanternes mord des rues, art blessé comparaison: Berlin=mer de maisons, coucher du soleil=vin, lune=crâne, barbes=nuages de fumée, rivière=serpent, vagues blanches=dents, conduites rouillés=langues sanglantes, rues=veines, vieille ruelle=courbe hypérbole: asphalte se plie sous le poids de pas, des ponts se plient sous le poids de cadavres métonymie: barbe tremble du peur
Conception de l'auteur	Heym décrit Paris, Berlin et plusieurs villes anonymes. Le poète présente ses cités comme morbides et sales, torturés par les démons et les épidémies. Les forces de Dieu et des démons ne leur laisse aucun chance. Le tragique s'exprime aussi par tel fait que Georg Heym n'éprouve aucune pitié envers ses villes.

Heym s'intéresse plus aux villes anonymes, cependant il décrit aussi Paris et Berlin.

D'abord, l'auteur parle de l'apparence de villes. Parmi les monuments historiques et culturels il nomme les Invalides et la Notre-Dame de Paris. En revanche le poète révèle le problème d'une nouvelle architecture qui donne naissance soit aux bâtiments trop hauts et massifs, comme dans l'œuvre « Berlin I », soit aux maisons d'habitation d'une mauvaise qualité, selon « Die neuen Häuser » et « Die Nacht ». Ensuite, telle métaphore comme « Häusermeer » (Heym Georg, 1986: 50), donc, la mer de maisons, désigne pas seulement une construction croissant spontanément, mais aussi l'inexpressivité de bâtiments parmi lesquels on peut rien distinguer.

Puis, l'architecture souffre des guerres pendant lesquelles tout est brûlé est transformé en ruines, comme dans « Der Krieg » et d'incendies représentant des châtiments divins dont on va parler plus tard.

Encore, les villes de Heym sont remplies de torrents de gens inexpressifs et dépersonnifiés. Des voitures et des gens se pressent. On entend souvent des bruits industriels et ceux d'une vie quotidienne. Également, l'air est impur à cause d'usines et de cheminées. De plus, dans la poésie « Berlin III » le ciel est noir, parce que l'air contient de la fumée et de la suie. Parfois une vie urbaine est monotone et fatigante, mais les cités de Heym semblent être vieilles et morbides.

Ensuite, Georg Heym illustre la vie de faubourgs. Il y a énormément de pauvres, de mendiants et de laids, qui habitent des ruelles sombres et puantes. Il est évident que parmi les pauvres la faim et les épidémies, dont les conséquences sont illustrées dans « Die Dämonen der Städte », sont très répandues. Il y a deux distractions – la gargote où on boit ou la prostitution laquelle est devenue banale et habituelle. Il faut ajouter, que l'auteur ne dit rien sur toutes les autres couches sociales.

Le poète ne s'intéresse ni à la culture de masse, ni à la société de consommation, d'autre côté il développe ses thèmes préférés de la mort, du divin et du malin.

Il parle souvent de ce qui se passe pendant la nuit, parce que justement pendant ce moment les villes dévoilent leurs vices. Pour accentuer l'impureté des villes, l'auteur choisit des couleurs sombres, c'est pour quoi le noir et le gris sont très fréquents chez Georg Heym. La violence est également touchée : « und rote Strahlen schoß des Abends Bahn » (Heym Georg, 1986: 34), deux têtes ensanglantées et décapitées de la poésie « Die Städte », « der Geißeln Hyder bäumt in hoher Faust » (Heym Georg, 1986: 200) et les victimes de la guerre attirent l'attention de lecteurs. Les nuances de rouge et de jaune rendent cette impression plus forte.

En outre, chez Heym la mort est partout, c'est pour quoi dans le poème « Berlin VIII » on voit les cadavres et les pierres tombales, les pauvres de « Die Vorstadt » meurt souvent, comme

le prouvent les étoiles filantes déjà connues. Bien sûr, grâce au motif du festin pendant la peste de « Die Stadt der Qual » on peut supposer que les villes de Georg Heym agonisent avant de périr.

Aussi, l'auteur remplit ses cités d'éléments divins et démoniaques. Les usines de « Die Dämonen der Städte » ressemblent aux diables et se comportent d'une manière infernale. Les teintes de rouge, de noir et le serpent décrit en « Die Städte » soulignent ce fait. Ensuite, la naissance du bébé sans tête envisagée dans le même œuvre et l'apparition des comètes dans « Umbra vitae » signalent que la fin des villes est proche. Mais la guerre et l'incendie déjà mentionnées peuvent être interprétées comme le châtimement de Dieu. De plus, le soleil à la épée fait les pêcheurs se repentir.

Pour conclure, il faut dire que le poète présente ses cités comme morbides et sales, punies par Dieu et torturées par les démons et les épidémies. On est convaincu que les forces de Dieu et des démons ne leur laissent aucune chance. Le tragique s'exprime aussi par tel fait que Georg Heym n'éprouve aucune pitié envers ses villes.

L'analyse de poèmes d'Émile Verhaeren.

Tableau 8.

Ville	villes anonymes
Architecture	usines rectangulaires, Sphinx, Gorgones et colonnes, donjons dentés, cloîtres barbares
Traits industriels	usines, fumée, charbon, l'odeur de naphte et de soufre, bruit, machines
Progrès	lanternes, machine-outil,
Couches sociales	prolétaires,
Culture et mœurs	cabaret, spectacles, Chine et Japon sont à la mode, cafés, alcool pour les regards, chute de mœurs, débauche, proteste contre religion
Publicité et société de consommation	boutiques, bazar
Problèmes	ville domine la campagne, pollution, bruit, surpopulation, rythme de vie trop rapide, chute de mœurs, alcoolisme, paysans quittent la campagne, travail quotidien dur, pauvreté, délinquance
Champs lexicaux	movement en haut, bruit, produits chimiques, travail, diable, dieu, bête, grandeur, science, spectacle, son, charnel, obscénité, cruauté, lumière
Couleurs	gris, noir, rouge, blanc
Figures stylistiques	répétition: ville tentaculaire, travail allégorie: usine= bête métaphore: ville tentaculaire, murs mangés, flux des ruines, jeux réglés du fer et de l'acier, haines de sceptre à sceptre, alcool pour pensées personnification: ville tentaculaire, ville hallucinant, machines ont effrayé, plaine morne et morte, ville mange la campagne, désirs se prostituent comparaison: passants=fous hypérbole: tous les chemins vont vers la ville, millions de toits, rayonnent au loin, jusqu'aux planètes jeux de mots: forfait, égout, fange
Conception de l'auteur	Verhaeren envisage seulement des villes anonymes. Il décrit le conflit entre la ville et la campagne. La ville qui donne naissance aux progrès et aux sciences, bien qu'elle puise sa force dans des vies humaines et de nouveaux territoires.

Verhaeren préfère décrire des villes anonymes.

D'abord, l'auteur parle de l'apparence de villes. Il remarque certains traits de l'architecture médiévale, par exemple « donjons dentés » (Verhaeren Émile, 1997: 209), « cloîtres barbares » (Verhaeren Émile, 1997: 211) et quelques éléments modernes comme Sphinx et Gorgones, mais son attention est clouée aux traces industrielles.

Ensuite, les rues sont claires grâce aux lanternes et sont bruyantes à cause des trains déjà nommés. L'hyperbole – les lanternes « rayonnent au loin, jusqu'aux planètes » (Verhaeren Émile, 1997: 213) – confirme que l'électricité est partout. Dans la moitié de poésies Verhaeren parle des usines, comparées avec animaux et ornées du champ lexical correspondant dans l'œuvre « La ville ». Ces moyens stylistiques nous montrent que les usines, ayant remplacées « les blés évangéliques » (Verhaeren Émile, 1997: 197) et les vergers, deviennent, soit-disant, l'un des éléments de la nature.

Verhaeren insiste que l'industrie provoque des problèmes écologiques : dans « La ville », « Le départ » et « Les usines » l'air est saturé de fumée et de produits chimiques toxiques, « l'égout charrie une fange velue vers la rivière qu'il pollue » (Verhaeren Émile, 1997: 199) le quais est empoisonné par le poix et le salpêtre. Au lieu d'oiseaux, de fleurs et de parcs on aperçoit « un supplice d'arbre écorchés » (Verhaeren Émile, 1997: 199). La situation est aggravée par les bruits terribles industriels déjà mentionnés et par la population énorme des: il y a « millions de toits » (Verhaeren Émile, 1997: 71), « les toits, les corniches et les murailles sont face à face » (Verhaeren Émile, 1997: 73).

Cependant, l'œuvre « Le départ » prédit, que de nouveaux prolétaires, qui autrefois ont habité aux campagnes, vont apparaître, parce que l'agriculture est le « morne et morte » (Verhaeren Émile, 1997: 197). Les villes se développent rapidement, grandissent, conquièrent de nouveaux territoires et ruinent la campagne, la mangent comme octopode et volent ses forces « en hallucinant et en attirant les gens des plaines » (Verhaeren Émile, 1997: 189). Cette personnification est soulignée par l'idée « l'égout charrie une fange velue » (Verhaeren Émile, 1997: 199), si la ville a cet organ sécrétoire des amphibiens, elle est animal.

Les pauvres paysans anciens ne savent encore qu'est-ce que se passe dans les quartiers d'ouvriers. Alors, le travail est très fatiguant: « leur corps se plie aux jeux réglés du fer et de l'acier » (Verhaeren Émile, 1997: 201), « sans sommeil des gens peinent loin du soleil » (Verhaeren Émile, 1997: 201), les salaires sont minuscules. De plus, l'existence après le travail est aussi déprimant – on choisit soit l'alcoolisme et la criminalité, soit le débauche. Il faut ajouter que Verhaeren ne dit rien d'autres couches sociales.

Puis, le poète touche l'aspect de la culture et de consommation. Selon lui, ces deux phénomènes sont liés ensemble. On peut facilement déduire, que l'éducation, la formation et la culture générale des gens déjà envisagés se trouvent au niveau assez bas et ils travaillent trop

pour consacrer son temps libre aux livres. « De l'alcool pour les regards, de l'alcool pour ses pensées! » (Verhaeren Émile, 1997: 247) – voilà ce qu'ils demandent, de plus, les dogmes sévères, dont on a parlé, engendrent la nécessité de réaliser tous ses désirs cachés. Par conséquent, on cherche de l'érotique aux cabarets et fréquente des spectacles antichrétiens – « deux clowns noirs plument un ange » (Verhaeren Émile, 1997: 285) – pendant des foires. En outre, les usines attendent, on se dépêche, « se prostitue en hâte et choit et se délivre » (Verhaeren Émile, 1997: 249). Une autre méthode propose de lire les affiches bariolées de la foire et de s'oublier en visitant le bazar avec « ses étalages toujours montants » (Verhaeren Émile, 1997: 285).

Finalement, il ne faut pas oublier que dans « Vers le futur » l'auteur explique que c'est la ville qui donne naissance aux progrès et aux sciences, parce que les citadins n'ont « peur de la recherche » (Verhaeren Émile, 1997: 355). La campagne est associée avec Dieu et conservatisme, parce qu'on y trouve « les blés évangéliques » (Verhaeren Émile, 1997: 197), « le vieux semeur... dont le geste semblait d'accord avec le ciel » (Verhaeren Émile, 1997: 197) et son esprit « était l'esprit de Dieu » (Verhaeren Émile, 1997: 353). Par conséquent, si la ville est son ennemi, elle doit représenter le diabolique et la curiosité et, voilà, elle le fait: « les bras des machines diaboliques ont effrayé le vieux semeur » (Verhaeren Émile, 1997: 197), elle naît aussi « des vœux nets et nouveaux » (Verhaeren Émile, 1997: 209) et « des consciences nouvelles » (Verhaeren Émile, 1997: 211). « En son triomphe ou ses défaites » (Verhaeren Émile, 1997: 213) la ville possède toujours le pouvoir créateur et destructif, qu'elle puise sa force dans des vies humaines et de nouveaux territoires. Cependant la ville emploie sa force pour encourager le progrès et, donc, améliorer l'existence humaine.

L'analyse comparative des poésies tirées.

En employant les résultats obtenus, on peut constater, que plusieurs aspects de la vie politique, sociale, culturelle et économique du XIXe et du XXe siècle sont reflétés dans les œuvres de sept poètes différemment. Baudelaire, Blok, Heym et Verhaeren mettent en relief l'enfermal des grandes villes, cependant Baudelaire essaye de trouver du beau et du clair même dans un Paris corrompu, mais Verhaeren confirme que la puissance peut-être utiliser pour créer et pour détruire. En revanche, Georg Heym n'a aucune pitié envers ses villes. Aussi, Baudelaire, Blok et Verhaeren sont intéressés à la vie de la société et la critiquent, selon eux les mœurs deviennent corrompues. Pourtant ce sont Blok et Verhaeren, qui donne d'arguments et présente le progrès de la technique.

En outre, Apollinaire, Briousov et Verhaeren parlent de la société de consommation et de la culture de masses, mais entre eux, c'est Émile Verhaeren qui ne s'intéresse aux villes pittoresques. Mais Apollinaire ne pense pas, que les villes sont les prisons aux gens, et ne prédit pas souvent leur

futur. Pourtant, Georg Heym est convaincu que le futur des villes n'est pas brillant. Verhaeren aussi fait certaines hypothèses à propos du destin de villes, mais il hésite.

Ensuite, Éluard observe des villes abattues et exprime ses associations désagréables, influencées par la Seconde guerre mondiale. Les villes de Blok sont aussi hostiles, mais il insiste sur les thèmes de la mort et de l'enfer. Georg Heym essaye de trouver et de montrer le lien entre la mort, l'inférieur, le divin et la guerre. En outre, Verhaeren, comme eux a quelques allusions infernales et motifs désagréables, mais il ne s'intéresse tellement à la violence.

Maïakovski est le seul, qui aime blaguer et se moquer de villes. Cependant personne sauf Verhaeren n'attire tant d'attention à l'écologie.

Tous, sauf Maïakovski et Heym, affirment la chute de la moralité. En revanche, seulement Blok, Brioussov et Verhaeren trouve la cause dans la société de consommation et dans la culture de masses.

Sans doute, il y a des émotions et de la perception du monde personnels dans toutes les œuvres. Néanmoins, il est possible d'apprendre mieux l'histoire de la culture et celle de la société en utilisant leurs poésies.

LA CONCLUSION.

Le présent travail est consacré à l'étude la représentation de villes dans la poésie française, russe, allemande et belge de 1860 à 1950.

Dans le Chapitre 1 de notre recherche nous avons envisagé les méthodes et les procédés d'analyse textuelle. Nous avons étudié les approches et les courants différentes de l'analyse, donc, l'approche génétique, l'approche génétique non structurale, l'approche génétique structurale, l'approche immanente et l'approche perceptive. De la même façon, nous avons présenté et caractérisé les procédés appliquées dans la recherche, alors, la théorie de la relation « la biographie – l'œuvre », l'approche perceptive, les méthodes de Ch. Mauron et de P. Guiraud.

Dans le Chapitre 2 de notre recherche nous avons présenté les aspects sociaux, économiques et culturels qui avaient lieu pendant la période de 1860 à 1950, c'est-à-dire l'architecture, les traits industriels, le progrès technique et scientifique, les couches sociales, la culture et les mœurs, la publicité et la société de consommation. Également, nous avons touché les liens entre eux.

Dans les Chapitres 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 nous avons donné les biographies des poète, envisagé leurs œuvres et établi les liens entre elles à l'aide de la méthode qui se basait sur la relation « la biographie – l'œuvre » et à l'aide de l'approche génétique structurale de Ch. Mauron, décrites dans le Chapitre 1.

Dans l'Analyse comparative de notre recherche, nous avons fait l'analyse des poésies de notre corpus en appliquant la théorie de P. Guiraud et celle de l'approche perceptive et nous avons comparé les données obtenues. L'Analyse comparative nous a permis à trouver la réflexion des aspects sociaux, économiques et culturels de 1860 à 1950 dans les œuvres de Charles Baudelaire, de Guillaume Apollinaire, de Paul Éluard, d'Alexandre Blok, de Valéri Briousov, de Vladimir Maïakovski, de George Heym, d'Émile Verhaeren et confronter leurs conceptions.

LES THÈSES

1. Plusieurs aspects de la vie politique, sociale, culturelle et économique du XIXe et du XXe siècle sont reflétés dans les œuvres de sept poètes différemment.
2. Il y a des émotions et de la perception du monde personnels dans toutes les œuvres.
3. Il est possible d'apprendre mieux l'histoire de la culture et celle de la société en utilisant ces poésies.
4. Baudelaire, Blok, Heym et Verhaeren mettent en relief l'enfermal des grandes villes.
5. Baudelaire essaye de trouver du beau et du clair même dans un Paris corrompu.
6. Baudelaire, Blok et Verhaeren sont intéressés à la vie de la société et la critiquent.
7. Apollinaire, Briussov et Verhaeren parlent de la société de consommation, de la culture de masses et d'un progrès technique.
8. Éluard observe des villes abattues et exprime ses associations désagréables, influencées par la Seconde guerre mondiale.
9. Georg Heym essaye de trouver et de montrer le lien entre la mort, l'infernal, le divin et la guerre.
10. Maïakovski est le seul, qui aime blaguer et se moquer de villes.
11. Personne sauf Verhaeren n'attire tant d'attention à l'écologie.
12. Tous, sauf Maïakovski et Heym, affirment la chute de la moralité.
13. Blok, Briussov et Verhaeren trouvent la cause dans la société de consommation et dans la culture de masses.

LA BIBLIOGRAPHIE ET LA SITOGRAPHIE.

1. Les ouvrages théoriques en allemand.

Best Otto, Expressionismus und Dadaismus, Stuttgart, Reclam Verlag, 1988.

Fleischer W., Miche G., Stilistik der deutschen Gegenwartssprache, Leipzig, VEB Bibliographisches Institut, 1975.

Grimm Gunter, Max Frank Rainer, Deutsche Dichter vom Beginn bis zur Mitte des 20. Jahrhunderts, Stuttgart, Reclam Verlag, 1989.

Lorbe Ruth, Lyrische Standpunkte : Interpretationen moderner Gedichte, München, Bayerischer Schulbuch Verlag, 1969.

Müller Otto, Schantz Reinhard, Deutsche Geschichte im europäischen Zusammenhang, Frankfurt am Main, Hirschgraben Verlag, 1973.

2. Les ouvrages théoriques en anglais.

Chase Myrna, Jacob James, Jacob Margaret, Perry Marvin, Von Laue Theodore, Western Civilization, Boston, Houghton Mifflin Company, 1985.

3. Les ouvrages théoriques en français.

Auffret S. et H., Le commentaire composé, Paris, Hachette Éditions, 1991.

Bachelard G., L'air et les songes, Paris, LGF/Livre de Poche Éditions, 1997.

Bainville Jacques, Histoire de France, Nanterre, Valmonde Éditions, 1996.

Balibar Renée, Que sais-je? Histoire de la littérature française, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

Delesalle S. et Chevalier J.-Cl., La Linguistique, la grammaire et l'école, 1750-1914, Paris, Armand Colin Éditions, 1986.

Geslin L., Méthode conjugée d'explication de textes et de composition française, Paris, Gigord Éditions, 1957.

Gossé Marc, Chasle Raymond, Brunfaut Marc, Villes et architectures: essai sur la dimension culturelle du développement, Paris, Karthala Éditions, 1991.

Guiraud P., Essais de stylistique, Paris, Klincksieck Éditions, 1985.

Mauron Ch., Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique, Paris, José Corti Éditions, 1989.

Morier H., Psychologie des styles, Genève, Georg Éditions, 2003.

Paque Jeannine, Le symbolisme belge, Bruxelles, Éditions Labor, 1989.

Spitzer L., *Étude de style*, Paris, Gallimard Éditions, 1980.

Theveau P. et Lecomte J., *Pratique de l'explication littéraire par l'exemple*, Nice, Roudil Éditions, 1985.

4. Les ouvrages théoriques en russe.

Андреев Л.Г., Козлова Н.П., Косиков Г.К. *История французской литературы*, Москва, издательство «Высшая школа», 1987.

Бирюков С., *Поэзия русского авангарда*, Москва, Издательство Руслана Элинина, 2001.

Бондалетов В.Д., Вартапетова С.С., Кушлина Э.Н., Леонова Н.А., *Стилистика русского языка*, Ленинград, издательство «Просвещение», 1989.

Гинзбург Л., *О лирике*, Москва, издательство «Интрада», 1997.

Поляк Г.Б., Маркова А.Н., *Всемирная история*, Москва, издательство «Юнити», 2000.

Розенталь Д. Э., *Практическая стилистика русского языка*, Москва, издательство «Высшая школа», 2000.

Хованская З.И., Дмитриева Л.Л., *Стилистика французского языка*, Москва, издательство «Высшая школа», 1991.

5. Les sources littéraires en allemand.

Heym Georg, *Gedichte*, München, Piper Verlag, 1986.

6. Les sources littéraires en français.

Apollinaire Guillaume, *Alcools*, Paris, Édition Gallimard, 2002,

Apollinaire Guillaume, *Calligrammes*, Paris, Édition Gallimard, 1999.

Apollinaire Guillaume, *Le Gueux mélancolique suivi de Poèmes retrouvés*, Paris, Édition Gallimard, 2000.

Apollinaire Guillaume, *Poèmes à Lou précédé de Il y a*, Paris, Édition Gallimard, 2001.

Baudelaire Charles, *Les fleurs du mal*, Paris, Édition Gallimard, 1997.

Éluard Paul, *Capitale de la douleur suivi de L'amour la poésie*, Paris, Édition Gallimard, 2001.

Éluard Paul, *Poésies 1913 - 1926*, Paris, Éditions Gallimard, 2002.

Éluard Paul, *Choix de poèmes*, Paris, Éditions Gallimard, 2004.

Verhaeren Émile, *Poésie complète 2*, Bruxelles, Éditions Labor, 1997.

7. Les sources littéraires en russe.

- Аполлинер Гийом. Эстетическая хирургия. « Симпозиум », Санкт-Петербург, 1999.
- Блок Александр. Сочинения в двух томах. Том I. « Государственное издательство художественной литературы », Москва, 1953.
- Бодлер Шарль. Цветы зла. Bilingua. « Азбука-классика », Санкт-Петербург, 2004.
- Брюсов В.Я. Избранное. « Правда », Москва, 1982.
- Гейм Георг. Небесная трагедия. Bilingua. « Азбука-классика », Санкт-Петербург, 2005.
- Маяковский Владимир. Стихотворения. Поэмы. « Дрофа », Санкт-Петербург, 2004.
- Элюар Поль. Стихи. « Наука », Москва, 1971.
- Элюар Поль. Стихи. Государственное издательство художественной литературы, Москва, 1958.

8. Les sources électroniques.

fr.wikipedia.org/wiki/Source_tertiaire

www.larousse.fr/encyclopedie

LES ANNEXES.

Les biographies courtes des poètes.



Charles Pierre Baudelaire, un poète français, est né à Paris en 1821. En 1827 son père est mort. En 1828 sa mère s'est remariée avec Jacques Aupick. Baudelaire menait une vie en opposition aux valeurs bourgeoises incarnées par sa mère et son beau-père. Celui-ci a décidé de l'envoyer en voyage vers les Indes. De retour à Paris, il s'est épris de Jeanne Duval. Il a été placé sous tutelle judiciaire à cause de dettes et a connu une vie misérable. Il a commencé à composer plusieurs poèmes des « Les fleurs du mal ». Ce recueil a paru en 1857 et a été poursuivi en pour l'offense aux mœurs. Le poète a réalisé, contraint et forcé, une nouvelle édition en 1861, enrichie de 32 poèmes. Ensuite, le poète est parti pour Bruxelles. Il y a préparé un pamphlet contre ce pays. En 1866 Baudelaire a entrepris en Belgique une tournée de conférences. Il est mort en 1867.



Guillaume, Albert, Vladimir, Apollinaire Kostrowitzky, dit Guillaume Apollinaire, est né à Rome en 1880. Le petit Guillaume a passé son enfance en Italie. En 1887, sa mère, son frère et lui se sont installés à Monaco. Apollinaire a effectué ses études au collège Saint-Charles, puis au collège Stanislas de Cannes et au lycée de Nice. En 1899, les Kostrowitzky, couverts de dettes, sont arrivés à Paris, où Guillaume Kostrowitzky a fait ses débuts littéraires. À partir du 1901, il a effectué un long voyage en Europe. En 1902 il a pris le pseudonyme et a collaboré aux plusieurs journaux littéraires. En ces années 1903 et 1904, Apollinaire avait eu une liaison avec Annie Playden et a visité Londres. Le poète s'est installé au Montmartre en 1907 et a fait la rencontre de Marie Laurencin. En 1912 Apollinaire, accusé de complicité de vol des statuettes de Géry Pieret, a été incarcéré. Le premier grand recueil du poète a été publié en 1913. Il a effectué quelques séjours en Normandie, à la Baule puis à Deauville. Il est revenu à Paris à l'annonce de l'imminence d'une mobilisation générale. Il y a rencontré Louise de Coligny-Chatillon. Le 5 décembre 1914, le poète a été incorporé au régiment d'artillerie. Le 2 janvier 1915 le poète a rencontré Madeleine Pagès. Une nouvelle liaison a commencé. Le 17 mars 1916, il a été blessé à la tête. Le 2 mai 1918 il a épousé Louise Emma Kolb. Il est mort le 9 novembre.



Eugène Grindel, dit Paul Éluard est né en 1895 à Saint-Denis. En décembre 1912, il a dû interrompre ses études et se rendre en Suisse, pour soigner une tuberculose. Il y a fait la connaissance d'Hélène Diakonova, surnommée Gala. Il l'a épousée en 1916. Durant la Première guerre mondiale, il a été mobilisé et a publié « Le Devoir », recueil signé Paul Éluard. Après la guerre, Éluard participait activement au mouvement dada, puis au mouvement surréaliste. Éluard a adhéré, en 1926, au parti communiste avec d'autres surréalistes. En 1930, Gala l'a quitté pour Dali. Éluard a rencontré Maria Benz, surnommé Nusch. En 1934 il a épousée Nusch. Durant la Seconde guerre mondiale, Éluard a été l'un des grands poètes de la Résistance. En 1946 la mort de Nush a provoqué son désespoir, et l'a fait songer au suicide. Il est mort en 1952.



Alexandre Blok est né à Saint-Pétersbourg le 28 novembre 1880 dans une famille aisée. Les vers de la jeunesse de Blok représentent surtout les imitations des poètes préférés et les retentissements burlesques de divers événements familiaux. 1898 est l'année de l'entrée à l'Université et de la rencontre avec Liubov Mendéléeva, sa femme future. Son premier livre « Стихи о Прекрасной даме » se composait des poésies écrites pendant ce période-là. Le cercle de jeunes poètes de Moscou a accepté avec enthousiasme cetttes poésies. Le symbolique de la poésie du jeune Blok se nourrissait de la réalité vivante. Le recueil de poésies « Снежная маска » écrit en 1907 reflétait l'intérêt de Blok envers le mystique et le religieux. Deux ans plus tard il a voyagé en Europe, Blok a visité l'Italie. Ce fait était illustré dans le livre « Итальянские стихи ». Les recueil de poésies « Город », publié en 1908 et « Страшный мир », publié en 1916 étaient consacrés aux thèmes urbains et sociaux. L'œuvre la plus connue est le poème « Двенадцать », dans lequel Blok montre son attitude envers la Révolution de 1917. Blok est mort le 7 août 1921.



Valéri Brioussov est né en 1873 à Moscou. Il a acquis la notoriété, en publiant en 1894 le recueil « Русские символисты ». Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et Henri de Régnier lui ont inspiré les principaux thèmes de ses poésies. Brioussov a essayé d'introduire le vers libre français dans la poésie russe. Également, il a introduit un art occidental moderne en Russie par ses traductions de Verhaeren, de Maeterlinck ou d'Oscar Wilde et était ses traductions des poètes arméniens. En 1904, Brioussov a déclaré ne plus se considérer comme symboliste. Il a évolué alors vers une poésie classique. En outre, il a créé des récits dramatiques et des romans. Il est devenu communiste en 1919. Valéri Brioussov est mort le 9 octobre 1924.



Vladimir Maïakovski est né à Bagdadi en 1893. Après la mort de son père, la famille Maïakovski s'est fixée à Moscou, où elle vivait pauvrement. En 1908 Maïakovski a interrompu ses études pour adhérer au parti bolchevik. À dix-sept ans il a été arrêté et emprisonné pour une durée de onze mois. Il est entré en 1910 aux Beaux-arts et a fait connaissance avec les promoteurs d'une école d'avant-garde poétique, le futurisme. Converti à la littérature, il assurait et représentait la conception révolutionnaire d'un langage poétique. Il participait dans les soirées de la nouvelle poésie. Pendant les années les plus dures de la guerre civile, Maïakovski composait presque quotidiennement les dessins et les légendes d'affiches multipliées à la main, « Окна роста », qui interprétaient d'une façon militante une actualité politique. Également, il réaliserait plus tard une publicité célèbre pour les magasins d'État. À partir de 1923, il a dirigé et animé le mouvement de ЛЕФ (Front gauche de l'art). Maïakovski est mort en 1930.



Georg Heym, un poète allemand, est né en 1887. Partout selon sa vie, il était constamment en conflit avec société. Ses parents, les représentants de la classe moyenne, ne comprenaient jamais la conduite désobéissante de leur fils. Il tenait l'affection profonde vers ceux-ci, mais il résistait instantamment à n'importe quelles tentatives de réprimer ses individualité et autonomie. En 1900 Heym et sa famille se sont partis pour Berlin, et là Georg Heym a fait ses études et a commencé à écrire des poésies. Après, il est allé à Würzburg pour y étudier le

droit. Pendant cette période ses premiers pièces de théâtre ont été écrites. Cependant, les éditeurs ignoraient constamment ses travaux. Ensuite, 1910 Heym s'est joint au « Nouveau Club » fondé par des artistes expressionnistes. Grâce au Club les œuvres de Heym ont été remarqués par plusieurs éditeurs. En janvier 1911, son premier livre « Der ewige Tag » a été publié. Heym est mort en 1912.



Émile Verhaeren est né en 1855. Il a fréquenté l'internat francophone Sainte-Barbe, puis il a étudié le droit dans la vieille université de Louvain. C'est là qu'il a rencontré le cercle des écrivains qui animaient « La Jeune Belgique » et a publié en 1879 les premiers articles de son cru dans des revues d'étudiants. Chaque semaine, l'écrivain Edmond Picard tenait à Bruxelles un salon où le jeune Verhaeren a pu rencontrer des écrivains et des artistes d'avant-garde. En 1883, il a publié son premier recueil de poèmes « Les Flamandes ». En 1891, il a épousé Marthe Massin et s'est installé à Bruxelles. Dans les années 1890, Verhaeren s'est intéressé aux questions

sociales et aux théories anarchistes. Il voyageait pour faire des lectures et des conférences dans une grande partie de l'Europe. Il est mort en 1916.

Les poésies tirées.

Les poésies de Baudelaire.

Je veux, pour composer chastement mes
églogues,
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,
Et, voisin des clochers, écouter en rêvant
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.
Les deux mains au menton, du haut de ma
mansarde,
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,
Les fleuves de charbon monter au firmament
Et la lune verser son pâle enchantement.

Paysage

Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,
Je fermerai partout portières et volets
Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.
Alors je rêverai des horizons bleuâtres,
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les
albâtres,
Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ;
Car je serai plongé dans cette volupté
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,
De tirer un soleil de mon coeur, et de faire
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

Le soleil

Le long du vieux faubourg, où pendent aux
masures
Les persiennes, abri des secrètes luxures,
Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,
Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,
Flairant dans tous les coins les hasards de la
rime,
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,
Heurtant parfois des vers depuis longtemps
rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,
Eveille dans les champs les vers comme les
roses ;

Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,
Et commande aux moissons de croître et de
mûrir
Dans le coeur immortel qui toujours veut fleurir
!

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les
villes,
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

La lune offensée

Ô Lune qu'adoraient discrètement nos pères,
Du haut des pays bleus où, radieux sérail,
Les astres vont se suivre en pimpant attirail,
Ma vieille Cynthia, lampe de nos repaires,

Vois-tu les amoureux, sur leurs grabats
prospères,
De leur bouche en dormant montrer le frais
émail ?
Le poète buter du front sur son travail ?

Ou sous les gazons secs s'accoupler les vipères ?

Sous ton domino jaune, et d'un pied clandestin,
Vas-tu, comme jadis, du soir jusqu'au matin,
Baiser d'Endymion les grâces surannées ?

- " Je vois ta mère, enfant de ce siècle appauvri,
Qui vers son miroir penche un lourd amas
d'années,
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri ! "

À une mendiante rousse

Blanche fille aux cheveux roux,
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,
Ton jeune corps maladif,
Plein de taches de rousseur,
A sa douceur

Tu portes plus galamment
Qu'une reine de roman
Ses cothurnes de velours
Tes sabots lourds.

Tes bras se fassent prier
Et chassent à coups mutins
Les doigts lutins,

Au lieu d'un haillon trop court,
Qu'un superbe habit de cour
Traîne à plis bruyants et longs
Sur tes talons ;

Perles de la plus belle eau,
Sonnets de maître Belleau
Par tes galants mis aux fers
Sans cesse offerts,

En place de bas troués,
Que pour les yeux des roués
Sur ta jambe un poignard d'or
Reluise encor ;

Valetaille de rimeurs
Te dédiant leurs primeurs
Et contemplant ton soulier
Sous l'escalier,

Que des noeuds mal attachés
Dévoilent pour nos péchés
Tes deux beaux seins, radieux
Comme des yeux ;

Maint page épris du hasard,
Maint seigneur et maint Ronsard
Épieraient pour le déduit
Ton frais réduit !

Que pour te déshabiller

Tu compterais dans tes lits
Plus de baisers que de lis

Et rangerais sous tes lois
Plus d'un Valois !

- Cependant tu vas gueusant
Quelque vieux débris gisant
Au seuil de quelque Véfour
De carrefour ;

Tu vas lorgnant en dessous

Des bijoux de vingt-neuf sous
Dont je ne puis, oh ! pardon !
Te faire don.

Va donc ! sans autre ornement,
Parfum, perles, diamant,
Que ta maigre nudité,
Ô ma beauté !

Le cygne

I
Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le coeur d'un
mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit, tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des
flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux

II
Paris change ! mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient
allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des
rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime :
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes
fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un, désir sans trêve ! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;
Veuve d'Hector, hélas ! et femme d'Hélénus !

Froids et clairs le travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le coeur plein de son beau lac natal :
" Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-
tu, foudre ? "
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme
d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'oeil
hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard ;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais, jamais ! à ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et têtent la douleur comme une bonne louve !
Aux maigres orphelins séchant comme des
fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus !... à bien d'autres
encor !

Les sept vieillards

Fourmillante cité, cité pleine de rêves,
Où le spectre en plein jour raccroche le passant !
Les mystères partout coulent comme des sèves
Dans les canaux étroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue
Les maisons, dont la brume allongeait la
hauteur,

Simulaient les deux quais d'une rivière accrue,
Et que, décor semblable à l'âme de l'acteur,

Un brouillard sale et jaune inondait tout l'espace,
Je suivais, roidissant mes nerfs comme un héros
Et discutant avec mon âme déjà lasse,
Le faubourg secoué par les lourds tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles
jaunes,
Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux,
Et dont l'aspect aurait fait pleuvoir les aumônes,
Sans la méchanceté qui luisait dans ses yeux,

M'apparut. On eût dit sa prunelle trempée
Dans le fiel ; son regard aiguisait les frimas,
Et sa barbe à longs poils, roide comme une épée,
Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'était pas voûté, mais cassé, son échine
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,
Si bien que son bâton, parachevant sa mine,
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois
pattes.
Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant,
Comme s'il écrasait des morts sous ses savates,
Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent.

Son pareil le suivait : barbe, oeil, dos, bâton,

loques,
Nul trait ne distinguait, du même enfer venu,
Ce jumeau centenaire, et ces spectres baroques
Marchaient du même pas vers un but inconnu.

A quel complot infâme étais-je donc en butte,
Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait ?
Car je comptai sept fois, de minute en minute,
Ce sinistre vieillard qui se multipliait !

Que celui-là qui rit de mon inquiétude,
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel,
Songe bien que malgré tant de décrépitude
Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel !

Aurais-je, sans mourir, contemplé le huitième.
Sosie inexorable, ironique et fatal,
Dégoutant Phénix, fils et père de lui-même ?
- Mais je tournai le dos au cortège infernal.

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,
Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble,
Blessé par le mystère et par l'absurdité !

Vainement ma raison voulait prendre la barre ;
La tempête en jouant déroutait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans
bords !

Les petites vieilles

I
Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux
enchantelements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Éponine ou Laïs ! Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les ! ce sont encor des âmes.
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus ;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes ;
Se traînent, comme font les animaux blessés,
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres
sonnettes
Où se pend un Démon sans pitié ! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une
vrille,
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la
nuit ;
Ils ont les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

- Avez-vous observé que maints cercueils de
vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant ?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile
Traversant de Paris le fourmillant tableau,
Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau
;

A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres
discords,

Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

- Ces yeux sont des puits faits d'un million de

II

De Frascati défunt Vestale enamorée ;
Prêtresse de Thalie, hélas ! dont le souffleur
Enterré sait le nom ; célèbre évaporée
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent ; mais parmi ces êtres frêles
Il en est qui, faisant de la douleur un miel
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes :

III

Ah ! que j'en ai suivi de ces petites vieilles !
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de
cuivre,
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,

IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,
A travers le chaos des vivantes cités,
Mères au coeur saignant, courtisanes ou saintes,
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,
Nul ne vous reconnaît ! un ivrogne incivil
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire ;
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs ;
Et nul ne vous salue, étranges destinées !
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs !

Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment
affreux !
Pareils aux mannequins, vaguement ridicules ;
Terribles, singuliers comme les somnambules,
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés
Au ciel ; on ne les voit jamais vers les pavés
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

larmes,
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes
Pour celui que l'austère Infortune allaita !

Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel !

L'une, par sa patrie au malheur exercée,
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant Madone transpercée,
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs
pleurs !

Versent quelque héroïsme au coeur des citoyens.

Celle-là, droite encor, fière et sentant la règle,
Humait avidement ce chant vif et guerrier ;
Son oeil parfois s'ouvrait comme l'oeil d'un vieil
aigle ;
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier
!

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous
surveille,
L'oeil inquiet, fixé sur vos pas incertains,
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille !
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins :

Je vois s'épanouir vos passions novices ;
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus ;
Mon coeur multiplié jouit de tous vos vices !
Mon âme respandit de toutes vos vertus !

Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères !
Je vous fais chaque soir un solennel adieu !
Où serez-vous demain, Èves octogénaires,
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu ?

Les aveugles

Ils traversent ainsi le noir illimité,
Ce frère du silence éternel. Ô cité !
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et
beugles,

Eprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,
Vois, je me traîne aussi ! mais, plus qu'eux
hébété,
Je dis : Que cherchent-ils au Ciel, tous ces
aveugles ?

À une passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur
majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Le crépuscule du soir

Voici le soir charmant, ami du criminel ;
Il vient comme un complice, à pas de loup ; le
ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

Ô soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire :
Aujourd'hui
Nous avons travaillé ! - C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.
Cependant des démons malsains dans
l'atmosphère
S'éveillent lourdement, comme des gens
d'affaire,
Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent
La Prostitution s'allume dans les rues ;
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues ;
Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main ;
Elle remue au sein de la cité de fange
Comme un ver qui dérobe à l'homme ce qu'il

Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
Pâles, le sourcil peint, l'oeil câlin et fatal,
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles
Tomber un cliquetis de pierre et de métal ;

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans
dent,
Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre,
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant ;

Sous de sales plafonds un rang de pâles lustres
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres
Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs ;

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-
être !

Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

mange.
On entend çà et là les cuisines siffler,
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler ;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs
complices,
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs
maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades
s'aigrissent !
La sombre Nuit les prend à la gorge ; ils
finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun ;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. - Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !

Le jeu

Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne
Je vis se dérouler sous mon oeil clairvoyant.
Moi-même, dans un coin de l'antre taciturne,
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant,

Enviant de ces gens la passion tenace,
De ces vieilles putains la funèbre gaieté,
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté !

Et mon coeur s'effraya d'envier maint pauvre
homme
Courant avec ferveur à l'abîme béant,
Et qui, soûl de son sang, préférerait en somme
La douleur à la mort et l'enfer au néant !

Danse macabre

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature,
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses
gants,
Elle a la nonchalance et la désinvolture
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince ?
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,
S'écroule abondamment sur un pied sec que
pince
Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher,
Défend pudiquement des lazzi ridicules
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de
ténèbres,
Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres.
Ô charme d'un néant follement attifé.

Aucuns t'appelleront une caricature,
Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,
L'élégance sans nom de l'humaine armature.
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus
cher !

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,
La fête de la Vie ? ou quelque vieux désir,
Éperonnant encor ta vivante carcasse,
Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir ?

Au chant des violons, aux flammes des bougies,
Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur,
Et viens-tu demander au torrent des orgies
De rafraîchir l'enfer allumé dans ton coeur ?

Inépuisable puits de sottise et de fautes !
De l'antique douleur éternel alambic !

Le crépuscule du matin

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves maléficients
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents ;
Où, comme un oeil sanglant qui palpète et qui
bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge ;
Où l'âme, sous le poids du corps revêché et
lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.
Comme un visage en pleurs que les brises
essuient,
L'air est plein du frisson des choses qui

A travers le treillis recourbé de tes côtes
Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts ;
Qui, de ces coeurs mortels, entend la raillerie ?
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts
!

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées,
Exhale le vertige, et les danseurs prudents
Ne contempleront pas sans d'amères nausées
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau ?
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette ?
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués :
" Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du
rouge,
Vous sentez tous la mort ! Ô squelettes musqués,

Antinoüs flétris, dandys, à face glabre,
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,
Le branle universel de la danse macabre
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas
connus !

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants
du Gange,
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir
Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange
Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire
En tes contorsions, risible Humanité,
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,
Mêle son ironie à ton insanité ! "

s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil
stupide ;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et
froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur
leurs doigts.
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine ;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux

Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux ;
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs
travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

Les poésies d'Apollinaire.

Au prolétaire

Ô captif innocent qui ne sais pas chanter
Écoute en travaillant Tandis que tu te tais
Mêlés aux chocs d'outils les bruits élémentaires
Marquent dans la nature un bon travail austère
L'aquilon juste et pur ou la brise de mai
De la mauvaise usine soufflent la fumée
La terre par amour te nourrit les récoltes
Et l'arbre de science où mûrit la révolte
La mer et ses nénies dorlotent tes noyés
Et le feu le vrai feu l'étoile émerveillée
Brille pour toi la nuit comme un espoir tacite
Enchantant jusqu'au jour les bleuités du site
Où pour le pain quotidien peinent les gars
D'ahans n'ayant qu'un son le grave l'oméga
Ne coûte pas plus cher la clarté des étoiles

Que ton sang et ta vie prolétaire et tes moelles
Tu enfantes toujours de tes reins vigoureux
Des fils qui sont des dieux calmes et malheureux
Des douleurs de demain tes filles sont enceintes
Et laides de travail tes femmes sont des saintes
Honteuses de leurs mains vaines de leur chair
nue
Tes pucelles voudraient un doux luxe ingénu
Qui vînt de mains gantées plus blanches que les
leurs
Et s'en vont tout en joie un soir à la male heure
Or tu sais que c'est toi toi qui fis la beauté
Qui nourris les humains des injustes cités
Et tu songes parfois aux alcôves divines
Quand tu es triste et las le jour au fond des
mines

Nocturne

Le ciel nocturne et bas s'éblouit de la ville
Et mon cœur bat d'amour à l'unisson des vies
Qui animent la ville au-dessous des grands cieux
Et l'allument le soir sans étonner nos yeux

Les rues ont ébloui le ciel de leurs lumières
Et l'esprit éternel n'est que par la matière
Et l'amour est humain et ne vit qu'en nos vies
L'amour cet éternel qui meurt inassouvi

Zone

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle
ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque
et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être
anciennes

La religion seule est restée toute neuve la
religion
Est restée simple comme les hangars de Port-
Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô
Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie
X
Et toi que les fenêtres observent la honte te
retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce

matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches
qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a
les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines
d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres
divers

J'ai vu ce matin une rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-
dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par
jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets
criaient
J'aime la grâce de cette rue industrielle

Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et
l'avenue des Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit
enfant
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes
camarades René Dalize
Vous n'aimez rien tant que les pompes de
l'Église
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous
sortez du dortoir en cachette
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du
collège
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur
améthyste
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ
C'est le beau lys que tous nous cultivons
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas
le vent
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse
mère
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières
C'est la double potence de l'honneur et de
l'éternité
C'est l'étoile à six branches
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le
dimanche
C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les
aviateurs
Il détient le record du monde pour la hauteur

Pupille Christ de l'oeil
Vingtième pupille des siècles il sait y faire
Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus
monte dans l'air
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le
regarder
Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée
Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur
Les anges voltigent autour du joli voltigeur
Icare Énoch Élie Apollonius de Thyane
Flottent autour du premier avion
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux qui
portent la Sainte-
Eucharistie
Ces prêtres qui montent éternellement en élevant
l'hostie
L'avion se pose enfin sans refermer les ailes
Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles
À tire d'aile viennent les corbeaux les faucons
les hiboux
D'Afrique arrivent les ibis les flamands les
marabouts
L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les
poètes
Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la

première tête
L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand
cri
Et d'Amérique vient le petit colibri
De Chine sont venus les pihis longs et souples
Qui n'ont qu'une seule aile et volent par couples
Puis voici la colombe esprit immaculé
Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé
Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre
Un instant voile tout de son ardente cendre
Les sirènes laissant les périlleux détroits
Arrivent en chantant bellement toutes trois
Et tous aigle phénix et pihis de la Chine
Fraternisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul
parmi la foule
Des troupeaux d'autobus mugissants près de toi
roulent
L'angoisse de l'amour te serre le gosier
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans
un monastère
Vous avez honte quand vous vous surprenez à
dire une prière
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer
ton rire pétille
Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie
C'est un tableau pendu dans un sombre musée
Et quelquefois tu vas le regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes
sont ensanglantées
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était
au déclin de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a
regardé à Chartres
Le sang de votre Sacré-Coeur m'a inondé à
Montmartre
Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses
L'amour dont je souffre est une maladie
honteuse
Et l'image qui te possède te fait survivre dans
l'insomnie et dans
l'angoisse
C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée
Sous les citronniers qui sont en fleur toute
l'année
Avec tes amis tu te promènes en barque
L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux
Turbiasques
Nous regardons avec effroi les poulpes des
profondeurs
Et parmi les algues nagent les poissons images

du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs
de Prague

Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose
La cétoine qui dort dans le coeur de la rose
Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de
Saint-Vit

Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis
Tu ressembles au Lazare affolé par le jour
Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à
rebours

Et tu recules aussi dans ta vie lentement
En montant au Hradchin et le soir en écoutant
Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que
tu trouves belle et qui est
laide

Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde
On y loue des chambres en latin Cubicula
locanda
Je me souviens j'y ai passé trois jours et autant à
Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction
Comme un criminel on te met en état
d'arrestation

Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages
Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge
Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans
J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps

Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous
moments je voudrais sangloter
Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a
épouvanté

Tu regardes les yeux pleins de larmes ces
pauvres émigrants
Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent
les enfants
Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare
Saint-Lazare
Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages
Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine
Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune
Une famille transporte un édreton rouge comme
vous transportez votre coeur

Cet édreton et nos rêves sont aussi irréels
Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se
logent
Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des
bougies
Je les ai vu souvent le soir ils prennent l'air dans
la rue
Et se déplacent rarement comme les pièces aux
échecs
Il y a surtout des juifs leurs femmes portent
perruque
Elles restent assises exsangues au fond des
boutiques

Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux
Tu prends un café à deux sous parmi les
malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des
soucis cependant
Toutes même la plus laide a fait souffrir son
amant

Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et
gercées

J'ai une pitié immense pour les coutures de son
ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire
horrible ma bouche

Tu es seul le matin va venir
Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues

La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive
C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie
Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à
pied
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de
Guinée
Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une
autre croyance
Ce sont les Christ inférieurs des obscures
espérances

Adieu Adieu

Soleil cou coupé

À Paul Léautaud
 Et je chantais cette romance
 En 1903 sans savoir
 Que mon amour à la semblance
 Du beau Phénix s'il meurt un soir
 Le matin voit sa renaissance.
 Un soir de demi-brume à Londres
 Un voyou qui ressemblait à
 Mon amour vint à ma rencontre
 Et le regard qu'il me jeta
 Me fit baisser les yeux de honte
 Je suivis ce mauvais garçon
 Qui sifflotait mains dans les poches
 Nous semblions entre les maisons
 Onde ouverte de la Mer Rouge
 Lui les Hébreux moi Pharaon
 Que tombent ces vagues de briques
 Si tu ne fus pas bien aimée
 Je suis le souverain d'Égypte
 Sa soeur-épouse son armée
 Si tu n'es pas l'amour unique
 Au tournant d'une rue brûlant
 De tous les feux de ses façades
 Plaies du brouillard sanguinolent
 Où se lamentaient les façades
 Une femme lui ressemblant
 C'était son regard d'inhumaine
 La cicatrice à son cou nu
 Sortit saoule d'une taverne
 Au moment où je reconnus
 La fausseté de l'amour même
 Lorsqu'il fut de retour enfin
 Dans sa patrie le sage Ulysse
 Son vieux chien de lui se souvint
 Près d'un tapis de haute lisse
 Sa femme attendait qu'il revînt
 L'époux royal de Sacontale
 Las de vaincre se réjouit

Voie lactée ô soeur lumineuse
 Des blancs ruisseaux de Chanaan
 Et des corps blancs des amoureuses
 Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
 Ton cours vers d'autres nébuleuses
 Les démons du hasard selon
 Le chant du firmament nous mènent
 A sons perdus leurs violons
 Font danser notre race humaine
 Sur la descente à reculons
 Destins destins impénétrables
 Rois secoués par la folie
 Et ces grelottantes étoiles
 De fausses femmes dans vos lits
 Aux déserts que l'histoire accable

La Chanson du Mal-Aimé

Quand il la retrouva plus pâle
 D'attente et d'amour yeux pâlis
 Caressant sa gazelle mâle
 J'ai pensé à ces rois heureux
 Lorsque le faux amour et celle
 Dont je suis encore amoureux
 Heurtant leurs ombres infidèles
 Me rendirent si malheureux
 Regrets sur quoi l'enfer se fonde
 Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes vœux
 Pour son baiser les rois du monde
 Seraient morts les pauvres fameux
 Pour elle eussent vendu leur ombre
 J'ai hiverné dans mon passé
 Revienne le soleil de Pâques
 Pour chauffer un coeur plus glacé
 Que les quarante de Sébaste
 Moins que ma vie martyrisés
 Mon beau navire ô ma mémoire
 Avons-nous assez navigué
 Dans une onde mauvaise à boire
 Avons-nous assez divagué
 De la belle aube au triste soir
 Adieu faux amour confondu
 Avec la femme qui s'éloigne
 Avec celle que j'ai perdue
 L'année dernière en Allemagne
 Et que je ne reverrai plus
 Voie lactée ô soeur lumineuse
 Des blancs ruisseaux de Chanaan
 Et des corps blancs des amoureuses
 Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
 Ton cours vers d'autres nébuleuses
 Je me souviens d'une autre année
 C'était l'aube d'un jour d'avril
 J'ai chanté ma joie bien-aimée
 Chanté l'amour à voix virile
 Au moment d'amour de l'année

Voie lactée [II]

Luitpold le vieux prince régent
 Tuteur de deux royautés folles
 Sanglote-t-il en y songeant
 Quand vacillent les lucioles
 Mouches dorées de la Saint-Jean
 Près d'un château sans châtelaine
 La barque aux barcarols chantants
 Sur un lac blanc et sous l'haleine
 Des vents qui tremblent au printemps
 Voguait cygne mourant sirène
 Un jour le roi dans l'eau d'argent
 Se noya puis la bouche ouverte
 Il s'en revint en surnageant
 Sur la rive dormir inerte
 Face tournée au ciel changeant

Juin ton soleil ardente lyre
Brûle mes doigts endoloris
Triste et mélodieux délire
J'erre à travers mon beau Paris
Sans avoir le coeur d'y mourir
Les dimanches s'y éternisent
Et les orgues de Barbarie
Y sanglotent dans les cours grises
Les fleurs aux balcons de Paris
Penchent comme la tour de Pise
Soirs de Paris ivres du gin
Flambant de l'électricité
Les tramways feux verts sur l'échine

Musiquent au long des portées
De rails leur folie de machines
Les cafés gonflés de fumée
Crient tout l'amour de leurs tziganes
De tous leurs siphons enrhumés
De leurs garçons vêtus d'un pagne
Vers toi toi que j'ai tant aimée
Moi qui sais des lais pour les reines
Les plaintes de mes années
Des hymnes d'esclave aux murènes
La romance du mal aimé
Et des chansons pour les sirènes

L'émigrant de Landor Road

Le chapeau à la main il entra du pied droit
Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi
Ce commerçant venait de couper quelques têtes
De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête

La foule en tous les sens remuait en mêlant
Des ombres sans amour qui se traînaient par terre
Et des mains vers le ciel plein de lacs de lumière
S'envolaient quelquefois comme des oiseaux blancs

Mon bateau partira demain pour l'Amérique
Et je ne reviendrai jamais
Avec l'argent gagné dans les prairies lyriques
Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais

Car revenir c'est bon pour un soldat des Indes
Les boursiers ont vendu tous mes crachats d'or fin
Mais habillé de neuf je veux dormir enfin
Sous des arbres pleins d'oiseaux muets et de singes

Les mannequins pour lui s'étant déshabillés
Battirent leurs habits puis les lui essayèrent
Le vêtement d'un lord mort sans avoir payé
Au rabais l'habilla comme un millionnaire

Au-dehors les années
Regardaient la vitrine
Les mannequins victimes
Et passaient enchaînées

Intercalées dans l'an c'étaient les journées veuves
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements
De blancs et de tout noirs vaincus des cieux qui

pleuvent
Quand la femme du diable a battu son amant

Puis dans un port d'automne aux feuilles
indécises
Quand les mains de la foule y feuilloient aussi
Sur le pont du vaisseau il posa sa valise
Et s'assit

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces
Laisaient dans ses cheveux de longs baisers mouillés
Des émigrants tendaient vers le port leurs mains lasses
Et d'autres en pleurant s'étaient agenouillés

Il regarda longtemps les rives qui moururent
Seuls des bateaux d'enfant tremblaient à l'horizon
Un tout petit bouquet flottant à l'aventure
Couvrit l'Océan d'une immense floraison

Il aurait voulu ce bouquet comme la gloire
Jouer dans d'autres mers parmi tous les dauphins
Et l'on tissait dans sa mémoire
Une tapisserie sans fin
Qui figurait son histoire

Mais pour noyer changées en poux
Ces tisseuses têtues qui sans cesse interrogent
Il se maria comme un doge
Aux cris d'une sirène moderne sans époux

Gonfle-toi vers la nuit Ô Mer Les yeux des
suales
Jusqu'à l'aube ont guetté de loin avidement
Des cadavres de jours rongés par les étoiles
Parmi le bruit des flots et les derniers serments

Vendémiaire

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
Je vivais à l'époque où finissaient les rois
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Que Paris était beau à la fin de septembre
Chaque nuit devenait une vigne où les pampres
Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut
Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux
De ma gloire attendaient la vendange de l'aube

Un soir passant le long des quais déserts et
sombres
En rentrant à Auteuil j'entendis une voix
Qui chantait gravement se taisant quelquefois
Pour que parvînt aussi sur les bords de la Seine
La plainte d'autres voix limpides et lointaines

Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris
Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde
Venez toutes couler dans ma gorge profonde

Je vis alors que déjà ivre dans la vigne
Paris Vendangeait le raisin le plus doux de la
terre
Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et Vannes
Nous voici ô Paris Nos maisons nos habitants
Ces grappes de nos sens qu'enfanta le soleil
Se sacrifient pour te désaltérer trop avide
merveille
Nous t'apportons tous les cerveaux les cimetières
les murailles
Ces berceaux pleins de cris que tu n'entendras
pas
Et d'amont en aval nos pensées ô rivières
Les oreilles des écoles et nos mains rapprochées
Aux doigts allongés nos mains les clochers

Et nous t'apportons aussi cette souple raison
Que le mystère clôt comme une porte la maison
Ce mystère courtois de la galanterie
Ce mystère fatal fatal d'une autre vie
Double raison qui est au-delà de la beauté
Et que la Grèce n'a pas connue ni l'Orient
Double raison de la Bretagne où lame à lame
L'océan châtre peu à peu l'ancien continent

Et les villes du Nord répondirent gaiement

Ô Paris nous voici boissons vivantes
Les viriles cités où dégoisent et chantent
Les métalliques saints de nos saintes usines
Nos cheminées à ciel ouvert engrossent les

nuées
Comme fit autrefois l'Ixion mécanique
Et nos mains innombrables
Usines manufactures fabriques mains
Où les ouvriers nus semblables à nos doigts
Fabriquent du réel à tant par heure
Nous te donnons tout cela

Et Lyon répondit tandis que les anges de
Fourvières
Tissaient un ciel nouveau avec la soie des
prières
Désaltère-toi Paris avec les divines paroles
Que mes lèvres le Rhône et la Saône murmurent
Toujours le même culte de sa mort renaissant
Divise ici les saints et fait pleuvoir le sang
Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô douleur
Un enfant regarde les fenêtres s'ouvrir
Et des grappes de têtes à d'ivres oiseaux s'offrir

Les villes du Midi répondirent alors
Noble Paris seule raison qui vis encore
Qui fixes notre humeur selon ta destinée
Et toi qui te retires Méditerranée
Partagez-vous nos corps comme on rompt des
hosties
Ces très hautes amours et leur danse orpheline
Deviendront ô Paris le vin pur que tu aimes

Et un râle infini qui venait de Sicile
Signifiait en battement d'ailes ces paroles

Les raisins de nos vignes on les a vendangés
Et ces grappes de morts dont les grains allongés
Ont la saveur du sang de la terre et du sel
Les voici pour ta soif ô Paris sous le ciel
Obscurci de nuées faméliques

Que caresse Ixion le créateur oblique
Et où naissent sur la mer tous les corbeaux
d'Afrique
Ô raisins Et ces yeux ternes et en famille
L'avenir et la vie dans ces treilles s'ennuient

Mais où est le regard lumineux des sirènes
Il trompa les marins qu'aimaient ces oiseaux-là
Il ne tournera plus sur l'écueil de Scylla
Où chantaient les trois voix suaves et sereines

Le détroit tout à coup avait changé de face
Visages de la chair de l'onde de tout
Ce que l'on peut imaginer
Vous n'êtes que des masques sur des faces
masquées

Il souriait jeune nageur entre les rives
Et les noyés flottant sur son onde nouvelle

Fuyaient en le suivant les chanteuses plaintives
Elles dirent adieu au gouffre et à l'écueil
À leurs pâles époux couchés sur les terrasses
Puis ayant pris leur vol vers le brûlant soleil
Les suivirent dans l'onde où s'enfoncent les
astres

Lorsque la nuit revint couverte d'yeux ouverts
Errer au site où l'hydre a sifflé cet hiver
Et j'entendis soudain ta voix impérieuse
Ô Rome
Maudire d'un seul coup mes anciennes pensées
Et le ciel où l'amour guide les destinées

Les feuillards repoussés sur l'arbre de la croix
Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican
Macèrent dans le vin que je t'offre et qui a
La saveur du sang pur de celui qui connaît
Une autre liberté végétale dont tu
Ne sais pas que c'est elle la suprême vertu

Une couronne du trirègne est tombée sur les
dalles
Les hiérarques la foulent sous leurs sandales
Ô splendeur démocratique qui pâlit
Vienne la nuit royale où l'on tuera les bêtes
La louve avec l'agneau l'aigle avec la colombe
Une foule de rois ennemis et cruels
Ayant soif comme toi dans la vigne éternelle
Sortiront de la terre et viendront dans les airs
Pour boire de mon vin par deux fois millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en silence
C'est l'Europe qui prie nuit et jour à Coblenche
Et moi qui m'attardais sur le quai à Auteuil
Quand les heures tombaient parfois comme les
feuilles
Du cep lorsqu'il est temps j'entendis la prière
Qui joignait la limpidité de ces rivières

Ô Paris le vin de ton pays est meilleur que celui
Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du
nord
Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible
Mes grappes d'hommes forts saignent dans le
pressoir
Tu boiras à longs traits tout le sang de l'Europe
Parce que ru es beau et que seul tu es noble
Parce que c'est dans toi que Dieu peut devenir
Et tous mes vigneron dans ces belles maisons
Qui reflètent le soir leurs feux dans nos deux
eaux
Dans ces belles maisons nettement blanches et
noires
Sans savoir que tu es la réalité chantent ta gloire
Mais nous liquides mains jointes pour la prière
Nous menons vers le sel les eaux aventurières

Et la ville entre nous comme entre des ciseaux
Ne reflète en dormant nul feu dans ses deux
eaux
Dont quelque sifflement lointain parfois s'élance
Troublant dans leur sommeil les filles de
Coblenche

Les villes répondaient maintenant par centaines
Je ne distinguais plus leurs paroles lointaines
Et Trèves la ville ancienne
À leur voix mêlait la sienne
L'univers tout entier concentré dans ce vin
Qui contenait les mers les animaux les plantes
Les cités les destins et les astres qui chantent
Les hommes à genoux sur la rive du ciel
Et le docile fer notre bon compagnon
Le feu qu'il faut aimer comme on s'aime soi-
même
Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon
front
L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée naissante
Tous les noms six par six les nombres un à un
Des kilos de papier tordus comme des flammés
Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements
Les bons vers immortels qui s'ennuient
patiemment
Des armées rangées en bataille
Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres
Au bord des yeux de celle que j'aime tant
Les fleurs qui s'écrient hors de bouches
Et tout ce que je ne sais pas dire
Tout ce que je ne connaîtrai jamais
Tout cela tout cela changé en ce vin pur
Dont Paris avait soif
Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils terribles
Végétation Accouplements musiques éternelles
Mouvements Adorations douleur divine
Mondes qui vous ressemblent et qui nous
ressemblent
Je vous ai bus et ne fus pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers
Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers
Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir
les bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris
Et je boirai encore s'il me plaît l'univers

Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie

Et la nuit de septembre s'achevait lentement
Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la
Seine
Les étoiles mouraient le jour naissait à peine

Les fenêtres

Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Quand chantent les aras dans les forêts natales
Abatis de pihis
Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une
aile
Nous l'enverrons en message téléphonique
Traumatisme géant
Il fait couler les yeux
Voilà une jolie jeune fille parmi les jeunes
Turinaises
Le pauvre jeune homme se mouchait dans sa
cravate blanche
Tu soulèveras le rideau
Et maintenant voilà que s'ouvre la fenêtre
Araignées quand les mains tissaient la lumière
Beauté pâleur insondables violets
Nous tenterons en vain de prendre du repos
On commencera à minuit
Quand on a le temps on a la liberté
Bigorneaux Lotte multiples Soleils et l'Oursin
du couchant
Une vieille paire de chaussures jaunes devant
la fenêtre

Tours
Les Tours ce sont les rues
Puits
Puits ce sont les places
Puits
Arbres creux qui abritent les Cypresses
vagabondes
Les Chabins chantent des airs à mourir
Aux Chabins marronnes
Et l'oie oua-oua trompette au nord
Où les chasseurs de rats
Raclent les pelleteries
Étincelant diamant
Vancouver
Où le train blanc de neige et de feux nocturnes
fuit l'hiver
Ô Paris
Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Paris Vancouver Hyères Maintenon New-
York et les Antilles
La fenêtre s'ouvre comme une orange Le beau
fruit de la lumière

La victoire

Un coq chante je rêve et les feuillards agitent
Leurs feuilles qui ressemblent à de pauvres
marins

Ailés et tournoyants comme Icare le faux
Des aveugles gesticulant comme des fourmis
Se miraient sous la pluie aux reflets du trottoir

Leurs rires amassés en grappes de raisin

Ne sors plus de chez moi diamant qui parlais
Dors doucement tu es chez toi tout t'appartient
Mon lit ma lampe et mon casque troué

Regards précieux saphirs taillés aux environs
de Saint-Claude
Les jours étaient une pure émeraude

Je me souviens de toi ville des météores
Ils fleurissaient en l'air pendant ces nuits où
rien ne dort
Jardins de la lumière où j'ai cueilli des
bouquets

Tu dois en avoir assez de faire peur à ce ciel
Qu'il garde son hoquet

On imagine difficilement
À quel point le succès rend les gens stupides
et tranquilles

À l'institut des jeunes aveugles on a demandé
N'avez-vous point de jeune aveugle ailé

Ô bouches l'homme est à la recherche d'un
nouveau langage
Auquel le grammairien d'aucune langue n'aura
rien à dire

Et ces vieilles langues sont tellement près de
mourir
Que c'est vraiment par habitude et manque
d'audace
Qu'on les fait encore servir à la poésie

Mais elles sont comme des malades sans
volonté
Ma foi les gens s'habitueraient vire au
mutisme
La mimique suffit bien au cinéma

Mais entêtons-nous à parler
Remuons la langue
Lançons des postillons
On veut de nouveaux sons de nouveaux sons
de nouveaux sons
On veut des consonnes sans voyelles
Des consonnes qui pètent sourdement
Imitez le son de la toupie
Laissez pétiller un son nasal et continu

Faites claquer votre langue
Servez-vous du bruit sourd de celui qui mange
sans civilité

Le raclement aspiré du crachement ferait aussi
une belle consonne

Les divers pets labiaux rendraient aussi vos
discours claironnants

Habituez-vous à roter à volonté
Et quelle lettre grave comme un son de cloche
À travers nos mémoires

Nous n'aimons pas assez la joie
De voir les belles choses neuves
Ô mon amie hâte-toi
Crains qu'un jour un train ne t'émeuve

Plus
Regarde-le plus vite pour toi
Ces chemins de fer qui circulent
Sortiront bientôt de la vie
Ils seront beaux et ridicules
Deux lampes brûlent devant moi
Comme deux femmes qui rient
Je courbe tristement la tête
Devant l'ardente moquerie
Ce rire se répand
Partout
Parlez avec les mains faites claquer vos doigts
Tapez-vous sur la joue comme sur un tambour
Ô paroles
Elles suivent dans la myrtaie
L'Éros et l'Antéros en larmes
Je suis le ciel de la cité

Écoutez la mer

La mer gémir au loin et crier toute seule
Ma voix fidèle comme l'ombre

Veut être enfin l'ombre de la vie
Veut être ô mer vivante infidèle comme toi

La mer qui a trahi des matelots sans nombre
Engloutit mes grands cris comme des dieux
noyés

Et la mer au soleil ne supporte que l'ombre
Que jettent des oiseaux les ailes éployées

La parole est soudaine et c'est un Dieu qui
tremble
Avance et soutiens-moi je regrette les mains
De ceux qui les tendaient et m'adoraient
ensemble

Quelle oasis de bras m'accueillera demain
Connais-tu cette joie de voir des choses
neuves

Ô voix je parle le langage de la mer
Et dans le port la nuit des dernières tavernes
Moi qui suis plus têtue que non l'hydre de
Lerne

La rue où nagent mes deux mains
Aux doigts subtils fouillant la ville
S'en va mais qui sait si demain
La rue devenait immobile
Qui sait où serait mon chemin
Songe que les chemins de fer
Seront démodés et abandonnés dans peu de
temps
Regarde

La victoire avant tout sera
De bien voir au loin
De tout voir
De près
Et que tout ait un nom nouveau

À Nîmes

À Émile Léonard.

Je me suis engagé sous le plus beau des cieux
Dans Nice la Marine au nom victorieux

Perdu parmi 900 conducteurs anonymes
Je suis un charretier du neuf charroi de Nîmes

L'Amour dit Reste ici Mais là-bas les obus
Épousent ardemment et sans cesse les buts

J'attends que le printemps commande que s'en
aille

Vers le nord glorieux l'intrépide bleusaille

Les 3 servants assis dodelinent leurs fronts
Où brillent leurs yeux clairs comme mes

éperons

Un bel après-midi de garde à l'écurie
J'entends sonner les trompettes d'artillerie

J'admire la gaieté de ce détachement
Qui va rejoindre au front notre beau régiment

Le territorial se mange une salade
À l'anchois en parlant de sa femme malade

4 pointeurs fixaient les bulles des niveaux
Qui remuaient ainsi que les yeux des chevaux

Le bon chanteur Girault nous chante après 9

heures
Un grand air d'opéra toi l'écoutant tu pleures

Je flatte de la main le petit canon gris
Gris comme l'eau de Seine et je songe à Paris

Mais ce pâle blessé m'a dit à la cantine

Des obus dans la nuit la splendeur argentine

Je mâche lentement ma portion de bœuf
Je me promène seul le soir de 5 à 9

Je selle mon cheval nous battons la campagne
Je te salue au loin belle rose ô tour Magne

Les poésies d'Éluard.

La petite chérie arrive à Paris.
Paris fait du bruit. Paris fait du bruit.

La petite chérie traverse la rue.
Le bruit tombe en pluie. Le bruit tombe en pluie.

La petite chérie et sur le trottoir
Où e gros messieurs cossus en tout noirs
Empêchent son cœur de faire trop de bruit.

Paris pendant la guerre

Les bêtes qui descendent des faubourgs en feu,
Les oiseaux qui secouent leurs plumes
meurtrières,
Les terribles ciels jaunes, les nuages tout nus
Ont, en toute saison, fêté cette statue.

Ô flammes du sommeil sur un visage d'ange
Et sur toutes les nuits et sur tous les visages

Elle est belle, statue vivante de l'amour.
Ô neige de midi, soleil sur tous les ventres,

Silence. Le silence éclatant de ses rêves
Caresse l'horizon. Ses rêves sont les nôtres
Et les mains de désir qu'elle impose à son glaive
Enivrent d'ouragans le monde délivré.

Novembre 1936

Regardez travailler les bâtisseurs de ruines
Ils sont riches patients ordonnés noirs et
bêtes
Mais ils font de leur mieux pour être seuls
sur cette terre
Ils sont au bord de l'homme et le combent
d'ordures
Ils plient au ras du sol des palais sans
cervelle.

Nos maîtres ont tapé du pied
Nous avons oublié l'automne
Et nous oublierons nos maîtres...
Ville en baisse océan fait d'une goutte d'eau
sauvée
D'un seul diamant cultivé au grand jour
Madrid ville habituelle à ceux qui ont souffert
De cet épouvantable bien qui nie être en
exemple
Qui ont souffert
De la misère indispensable à l'éclat de ce bien

On s'habitue à tout
Sauf à ces oiseaux de plomb
Sauf à leur haine de ce qui brille
Sauf à leur céder la place.

Que la bouche remonte vers sa vérité
Souffle rare sourire comme une chaîne brisée
Que l'homme délivré de son passé absurde
Dresse devant son frère un visage semblable
Et donne à la raison des ailes vagabondes.

Parlez du ciel le ciel se vide
L'automne nous importe peu

Les poésies de Blok.

Там - в улице стоял какой-то дом,
И лестница крутая в тьму водила.
Там открывалась дверь, звеня стеклом,
Свет выбежал, - и снова тьма бродила.

На лестнице - при свете лампы желтом.

Там в сумерках белел дверной навес
Под вывеской "Цветы", прикреплен болтом.
Там гул шагов терялся и исчез

Там наверху окно смотрело вниз,
Завешанное неподвижной шторой,
И, словно лоб наморщенный, карниз
Гримасу придавал стене - и взоры...

Там, в сумерках, дрожал в окошках свет,

И было пенье, музыка и танцы.
А с улицы - ни слов, ни звуков нет, -
И только стекол выступали глянца.

По лестнице над сумрачным двором
Мелькала тень, и лампа чуть светила.
Вдруг открывалась дверь, звеня стеклом,
Свет выбегал, и снова тьма бродила.

Дома растут, как желанья,
Но взгляни внезапно назад:

Ты, Орфей, потерял невесту, -
Кто шепнул тебе - "Оглянись...?"

Там, где было белое зданье,
Увидишь ты черный смрад.

Я закрою голову белым,
Закричу и кинусь в поток.
И всплывет, качнется над телом
Благовонный, речной цветок.

Так все вещи меняют место,
Неприметно уходят ввысь.

По городу бегал черный человек.
Гасил он фонарики, карабкаясь на лестницу.

Желтые полоски вечерних фонарей, -

Медленный, белый подходил рассвет,
Вместе с человеком взбирался на лестницу.

Утренние сумерки легли на ступени,
Забрались в занавески, в щели дверей.

Там, где были тихие, мягкие тени -

Ах, какой бледный город на заре!
Черный человечек плачет на дворе

Фабрика

В соседнем доме окна желты.
По вечерам - по вечерам
Скрипят задумчивые болты,
Подходят люди к воротам.

Я слышу всё с моей вершины:
Он медным голосом зовет
Согнуть измученные спины
Внизу собравшийся народ.

И глухо заперты ворота,
А на стене - а на стене
Недвижный кто-то, черный кто-то
Людей считает в тишине.

Они войдут и разбредутся,
Навалят на спины кули.
И в желтых окнах засмеются,
Что этих нищих провели.

Ночная фиалка. Сон

Миновали случайные дни
И равнодушные ночи,
И, однако, памятно мне
То, что хочу рассказать вам,
То, что случилось во сне.

Город вечерний остался за мною.
Дождь начинал моросить.
Далеко, у самого края,
Там, где небо, устав прикрывать
Поступки и мысли сограждан моих,
Упало в болото, -
Там краснела полоска зари.

Но если и шел он,
То молчал всю дорогу.
Я ли просил помолчать,
Или сам он был грустно настроен,
Только, друг другу чужие,
Разное видели мы:
Он видел извожичьи дрожки,
Где молодые и лысые франты
Обнимали раскрашенных женщин.
Также не были чужды ему
Девичьи, смотревшие в окна
Сквозь желтые бархатцы...
Но всё посерело, померкло,
И зренье у спутника - также,
И, верно, другие желанья
Его одолели,
Когда он исчез за углом,
Нахлобучив картуз,

Город покинув,
Я медленно шел по уклону
Малозастроенной улицы,
И, кажется, друг мой со мной.

И оставил меня одного
(Чем я был несказанно доволен,
Ибо что же приятней на свете,
Чем утрата лучших друзей?)

Прохожих стало всё меньше.
Только тощие псы попадались навстречу,
Только пьяные бабы ругались вдали.
Над равниною мокрой торчали
Кочерыжки капусты, березки и вербы,
И пахло болотом.

И пока прояснялось сознание,
Умолкали шаги, голоса,
Разговоры о тайнах различных религий,
И заботы о плате за строчку, -
Становилось ясней и ясней,
Что когда-то я был здесь и видел
Всё, что вижу во сне, - наяву.

Опустилась дорога,
И не стало видно строений.
На болоте, от кочки до кочки,
Над стоячей и ржавой водой
Перекинуты мостики были,
И тропинка вилась
Сквозь лилово-зеленые сумерки
В сон, и в дрему, и в лень,
Где внизу и вверху,
И над кочкою чахлой,
И под красной полоской зари, -
Затаил ожидание воздух
И как будто на страже стоял,
Ожидая расцвета
Нежной дочери струй
Водяных и воздушных.

И недаром всё было спокойно
И торжественной встречей полно':
Ведь никто не слышал никогда
От родителей смертных,
От наставников школьных,
Да и в книгах никто не читал,
Что вблизи от столицы,
На болоте глухом и пустом,
В час фабричных гудков и журфиксов,
В час забвенья о зле и добре,
В час разгула родственных чувств
И развратно длинных бесед
О дурном состоянии желудка
И о новом совете министров,
В час презренья к лучшим из нас,
Кто, падений своих не скрывая,
Без стыда продает свое тело
И на пыльно-трескучих троттуарах
С наглою скромностью смотрит в глаза, -
Что в такой оскорбительный час

Всем доступны виденья.
Что такой же бродяга, как я,
Или, может быть, ты, кто читаешь
Эти строки, с любовью иль злобой, -
Может видеть лилово-зеленый
Безмятежный и чистый цветок,
Что зовется Ночною Фиалкой.

Так я знал про себя,
Проходя по болоту,
И увидел сквозь сетку дождя
Небольшую избушку.
Сам не зная, куда я забрел,
Приоткрыл я тяжелую дверь
И смущенно встал на пороге.

В длинной, низкой избе по стенам
Неуклюжие лавки стояли.
На одной - перед длинным столом -
Молчаливо сидела за пряжей,
Опустив над работой пробор,
Некрасивая девушка
С неприметным лицом.
Я не знаю, была ли она
Молода иль стара,
И какого цвета волосы были,
И какие черты и глаза.
Знаю только, что тихую пряжу пряла,
И потом, отрываясь от пряжи,
Долго, долго сидела, не глядя,
Без забот и без дум.
И еще я, наверное, знаю,
Что когда-то уж видел ее,
И была она, может быть, краше
И, пожалуй, стройней и моложе,
И, быть может, грустили когда-то,
Припадая к подножьям ее,
Короли в сединах голубых.

И запомнилось мне,
Что в избе этой низкой
Веял сладкий дурман,
Оттого, что болотная дрема
За плечами моими текла,
Оттого, что пронизан был воздух
Зацветаньем Фиалки Ночной,
Оттого, что на праздник вечерний
Я не в брачной одежде пришел.
Был я нищий бродяга,
Посетитель ночных ресторанов,
А в избе собрались короли;
Но запомнилось ясно,
Что когда-то я был в их кругу
И устами касался их чаши
Где-то в скалах, на фьордах,
Где уж нет ни морей, ни земли,
Только в сумерках снежных

Чуть блестят золотые венцы
Скандинавских владык.

Было тяжело опять приступить
К исполнению сурового долга,
К поклонению забытым венцам,
Но они дожидались,
И, грустя, засмеялась душа
Запоздалому их ожиданию.

Обходил я избу,
Руки жал я товарищам прежним,
Но они не узнали меня.
Наконец, за огромною бочкой
(Верно, с пивом), на узкой скамье
Я заметил сидящих
Старика и старуху.
И глаза различили венцы,
Потускневшие в воздухе ржавом,
На зеленых и древних кудрях.
Здесь сидели веками они,
Дождаясь привычных поклонов,
Чуть кивая пришельцам в ответ.
Обойдя всех сидевших на лавках,
Я отвесил поклон королям;
И по старым, глубоким морщинам
Пробежала усталая тень;
И привычно торжественным жестом
Короли мне велели остаться.
И тогда, обернувшись,
Я увидел последнюю лавку
В самом темном углу.

Там, на лавке неровной и шаткой,
Неподвижно сидел человек,
Опершись на колени локтями,
Подпирая руками лицо.
Было видно, что он, не старея,
Не меняясь, и думая думу одну,
Прогустил здесь века,
Так что члены одеревенели,
И теперь, обреченный, сидит
За одною и тою же думой
И за тою же кружкой пивной,
Что стоит рядом с ним на скамейке.

И когда я к нему подошел,
Он не поднял лица, не ответил
На поклон, и не двинул рукой.
Только понял я, тихо взглядевшись
В глубину его тусклых очей,
Что и мне, как ему, суждено
Здесь сидеть - у недопитой кружки,
В самом темном углу.
Суждена мне такая же дума,
Так же руки мне надо сложить,
Так же тусклые очи направить

В дальний угол избы,
Где сидит под мерцающим светом,
За дремотой четы королевской,
За уснувшей дружиной,
За бесцельною пряжей -
Королевна забытой страны,
Что зовется Ночною Фиалкой.

Так сижу я в избе.
Рядом - кружка пивная
И печальный владелец ее.
Понемногу лицо его никнет,
Скоро тихо коснется колен,
Да и руки, не в силах согнуться,
Только брякнут костями,
Упадут и повиснут.
Этот нищий, как я, - в старину
Был, как я, благородного рода,
Стройным юношей, храбрым героем,
Обольстителем северных дев
И певцом скандинавских сказаний.
Вот обрывки одежды его:
Разноцветные полосы тканей,
Шитых золотом красным
И поблекших.

Дальше вижу дружину
На огромных скамьях:
Кто владеет в забвеньи
Рукоятью меча;
Кто, к щиту прислонясь,
Увязил долговязую шпору
Под скамьей;
Кто свой шлем уронил, - и у шлема,
На истлевшем полу,
Пробивается бледная травка,
Обреченная жить без весны
И дышать стариной бездыханной.

Дальше - чинно, у бочки пивной,
Восседают старик и старуха,
И на них догорают венцы,
Озаренные узкой полоской
Отдаленной зари.
И струятся зеленые кудри,
Обрамляя морщин глубину,
И глаза под навесом бровей
Огоньками болотными дремлют.

Дальше, дальше - беззвучно прядет,
И прядет, и прядет королевна,
Опустив над работой пробор.
Сладким сном одурманила нас,
Опоила нас зельем болотным,
Окружила нас сказкой ночной,
А сама всё цветет и цветет,
И болотами дышит Фиалка,

И беззвучная кружится прялка,
И прядет, и прядет, и прядет.

Цепенею, и сплю, и грущу,
И таю мою долгую думу,
И смотрю на полоску зари.
И проходят, быть может, мгновенья,
А быть может, - столетья.

Слышу, слышу сквозь сон
За стенами раскаты,
Отдаленные всплески,
Будто дальний прибор,
Будто голос из родины новой,
Будто чайки кричат,
Или стонут глухие сирены,
Или гонит играющий ветер
Корабли из веселой страны.
И нечаянно Радость приходит,
И далекая пена бушует,
Зацветают далёко огни.

Вот сосед мой склонился на кружку,
Тихо брякнули руки,
И приникла к скамье голова.
Вот рассыпался меч, дребезжа.
Щит упал. Из-под шлема
Побежала веселая мышка.
А старик и старуха на лавке
Прислонились тихонько друг к другу,
И над старыми их головами
Больше нет королевских венцов.

Ранним утром, когда люди ленились
шевелиться
Серый сон предчувствуя последних дней
зимы,
Пробудились в комнате мужчина и блудница,
Медленно очнулись среди угарной тьмы.

Утро копошилось. Безднежно догорели
свечи,
Оплывший огарок маячил в оплывших
глазах.
За холодным окном дрожали женские плечи,
Мужчина перед зеркалом расчесывал пробор
в волосах.

Но серое утро уже не обмануло:
Сегодня была она, как смерть, бледна.
Еще вечером у фонаря ее лицо блеснуло,
В этой самой комнате была влюблена.

Сегодня безобразно повисли складки
рубашки,
На всем был серый постылый налет.

И сижу на болоте.
Над болотом цветет,
Не старея, не зная измены,
Мой лиловый цветок,
Что зову я - Ночною Фиалкой.

За болотом остался мой город,
Тот же вечер и та же заря.
И, наверное, друг мой, шатаясь,
Не однажды домой приходил
И ругался, меня проклиная,
И мертвецким сном засыпал.
Но столетья прошли,
И продумал я думу столетий.
Я у самого края земли,
Одинокий и мудрый, как дети.
Так же тих догорающий свод,
Тот же мир меня тягостный встретил.
Но Ночная Фиалка цветет,
И лиловый цветок ее светел.
И в зеленой ласкающей мгле
Слышу волн круговое движенье,
И больших кораблей приближенье,
Будто вести о новой земле.
Так заветная прялка прядет
Сон живой и мгновенный,
Что нечаянно Радость придет
И пребудет она совершенной.

И Ночная Фиалка цветет.

Последний день

Углами торчала мебель, валялись окурки,
бумажки,
Всех ужасней в комнате был красный комод.

И вдруг влетели звуки. Вербя, раздувшая
почки,
Раскачнулась под ветром, осыпая снег.
В церкви ударил колокол. Распахнулись
форточки,
И внизу стал слышен торопливый бег.

Люди суетливо выбегали за ворота
(Улицу скрывал дощатый забор).
Мальчишки, женщины, дворники заметили
что-то,
Махали руками, чертя незнакомый узор.

Бился колокол. Гудели крики, лай и ржанье.
Там, на грязной улице, где люди собрались,
Женщина-блудница - от ложа пьяного
желанья -
На коленях, в рубашке, поднимала руки
ввысь...

Высоко - над домами - в тумане снежной
бури,

Он спит, пока закат румян.
И сонно розовеют латы.
И с тихим свистом сквозь туман
Глядится Змей, копытом сжатый.

Сойдут глухие вечера,
Змей расклубится над домами.
В руке протянутой Петра
Запляшет факельное пламя.

Зажгутся нити фонарей,
Блеснут витрины и троттуары.
В мерцаньи тусклых площадей
Потянутся рядами пары.

Плащами всех укроет мгла,
Потонет взгляд в манящем взгляде.

Вечность бросила в город
Оловянный закат.
Край небесный распорот,
Переулки гудят.

Всё бессилье гаданья
У меня на плечах.
В окнах фабрик - преданья
О разгульных ночах.

Город в красные пределы
Мертвый лик свой обратил,
Серо-каменное тело
Кровью солнца окатил.

Стены фабрик, стекла окон,
Грязно-рыжее пальто,
Развевающийся локон -
Всё закатом залито.

Блещут искристые гривы
Золотых, как жар, коней,

В высь изверженные дымы
Застилали свет зари.
Был театр окутан мглою.

На месте полуденных туч и полуночных
звезд,
Розовым зигзагом в разверстой лазури
Тонкая рука распластала тонкий крест.

Петр

Пускай невинность из угла
Протяжно молит о пощаде!

Там, на скале, веселый царь
Взмахнул зловонное кадило,
И ризой городская гарь
Фонарь манящий облачила!

Бегите все на зов! на лов!
На перекрестки улиц лунных!
Весь город полон голосов
Мужских - крикливых, женских - струнных!

Он будет город свой беречь,
И, заалев перед денницей,
В руке простертой вспыхнет меч
Над затихающей столицей.

Оловянные кровли -
Всем безумным приют.
В этот город торговли
Небеса не сойдут.

Этот воздух так гулок,
Так заманчив обман.
Уводи, переулок,
В дымно-сизый туман...

Мчатся бешеные дива
Жадных облачных грудей,

Красный дворник плещет ведра
С пьяно-алою водой,
Пляшут огненные бедра
Проститутки площадной,

И на башне колокольной
В гулкий пляс и медный зык
Кажет колокол раздольный
Окровавленный язык.

Ждали новой пантомимы,
Над вечернею толпою
Зажигались фонари.

Лица плыли и сменились,
Утонули в темной массе
Прибывающей толпы.
Сквозь туман лучи дробились,
И мерцали в дальней касе
Золоченые гербы.

Гулкий город, полный дрожи,
Вырастал у входа в зал.
Звуки бешено ломались...
Но, взлетая к двери ложи,
Рокот смутно замирал,
Где поклонники толпились...

В темном зале свет заёмный
Мог мерцать и отдохнуть.
В ложе - вещая сибилла,

Облачась в убор нескромный,
Черный веер распустила,
Черным шелком оттенила
Бледно-матовую грудь.

Лишь в глазах таился вызов,
Но в глаза вливался мрак...
И от лож до темной сцены,
С позолоченных карнизов,
Отраженный, переменный -
Свет мерцал в глазах зевак...

Я покину сон угрюмый,
Буду первый пред толпой:
Взору смерти - взор ответный!
Ты пьяна вечерней думой,
Ты на очереди смертной:
Встану в очередь с тобой!

В кабаках, в переулках, в извивах,
В электрическом сне наяву
Я искал бесконечно красивых
И бессмертно влюбленных в молву.

Были улицы пьяны от криков.
Были солнца в сверканьи витрин.
Красота этих женственных ликов!
Эти гордые взоры мужчин!

Это были цари - не скитальцы!
Я спросил старика у стены:
"Ты украсил их тонкие пальцы
Жемчугами несметной цены?"

Ты им дал разноцветные шубки?
Ты зажег их снопами лучей?
Ты раскрасил пунцовые губки,
Синеватые дуги бровей?"

Но старик ничего не ответил,
Отходя за толпою мечтать.
Я остался, таинственно светел,
Эту музыку блеска впивать...

А они проходили всё мимо,
Смутно каждая в сердце тая,
Чтоб навеки, ни с кем не сравнимой,
Отлететь в голубые края.

И мелькала за парюю пара...
Ждал я светлого ангела к нам,
Чтобы здесь, в ликованьи троттуара,
Он одну приобщил небесам...

А вверху - на уступе опасном -
Тихо съезжившись, карлик приник,
И казался нам знаменем красным
Распластавшийся в небе язык.

Улица, улица...
Тени беззвучно спешащих
Тело продать,
И забвенью купить,
И опять погрузиться
В сонное озеро города - зимнего холода...

Спите. Забудьте слова лучезарных.

О, если б не было в окнах
Светов мерцающих!
Штор и пунцовых цветочков!
Лиц, наклоненных над скудной работой!

Всё тихо.
Луна поднялась.
И облачных перьев ряды
Разбежались далёко.

Повесть

В окнах, занавешенных сетью мокрой пыли,
Темный профиль женщины наклонился вниз.

Серые прохожие усердно проносили
Груз вечерних сплетен, усталых стертых лиц.

Прямо перед окнами - светлый и упорный -
Каждому прохожему бросал лучи фонарь.
И в дождливой сети - не белой, не черной -
Каждый скрывался - не молод и не стар.

Были как виденья неживой столицы -
Случайно, нечаянно вступающие в луч.
Исчезали спины, возникали лица,
Робкие, покорные унынью низких туч.

И - нежданно резко - раздалась проклятья,
Будто рассекая полосу дождя:
С головой открытой - кто-то в красном
платье
Поднимал на воздух малое дитя...

Светлый и упорный, луч упал бессменный -
И мгновенно женщина, ночных веселий дочь,
Бешено ударилась головой о стену,
С криком испуганья, уронив ребенка в
ночь...

И столпились серые виденья мокрой скуки.
Кто-то громко ахал, качая головой.
А она лежала на спине, раскинув руки,

Веселье в ночном кабаке.
Над городом синяя дымка.
Под красной зарей вдалеке
Гуляет в полях Невидимка.

Танцует над топью болот,
Кольцом окружающих дома,
Протяжно зовет и поет
На голос, на голос знакомый.

Вам сладко вздыхать о любви,
Слепые, продажные твари?
Кто небо запачкал в крови?
Кто вывесил красный фонарик?

И воет, как брошенный пес,
Мяучит, как сладкая кошка,
Пучки вечеряющих роз

Они давно меня томили:
В разгаре девственной мечты
Они скучали, и не жили,
И мяли белые цветы.

И вот - в столовых и гостиных,
Над грудой рюмок, дам, старух,
Над скукой их обедов чинных -
Свет электрический потух.

В грязно-красном платье, на кроватной
мостовой.

Но из глаз открытых - взор упорно-дерзкий
Всё искал кого-то в верхних этажах...
И нашел - и встретился в окне у занавески
С взором темной женщины в узорных
кружевах.

Встретились и замерли в беззвучном вопле
взоры,
И мгновенье длилось... Улица ждала...
Но через мгновенье наверху упали шторы,
А внизу - в глазах открытых - сила умерла...

Умерла - и вновь в дождливой сети тонкой
Зычные, нестройные звучали голоса.
Кто-то поднял на' руки кричащего ребенка
И, крестясь, украдкой утирал глаза...

Но вверху сомнительно молчали стекла окон.
Плотно-белый занавес пустел в сетях дождя.
Кто-то гладил бережно ребенку мокрый
локон.
Уходил тихонько. И плакал, уходя.

Невидимка

Швыряет блудницам в окошко...

И ломится в черный притон
Ватага веселых и пьяных,
И каждый во мглу увлечен
Толпой проституток румяных...

В тени гробовой фонари,
Смолкает над городом грохот...
На красной полоске зари
Беззвучный качается хохот...

Вечерняя надпись пьяна
Над дверью, отворенной в лавку...
Вмешалась в безумную давку
С расплеснутой чашей вина
На Звере Багряном - Жена.

Сытые

К чему-то вносят, ставят свечи,
На лицах - желтые круги,
Шипят пергаментные речи,
С трудом шевелятся мозги.

Так - негодует всё, что сыто,
Тоскует сытость важных чрев:
Ведь опрокинуто корыто,

Встревожен их прогнивший хлев!

Теперь им выпал скудный жребий:
Их дом стоит неосвещен,
И жгут им слух мольбы о хлебе
И красный смех чужих знамен!

Мы встретились с тобою в храме
И жили в радостном саду,
Но вот зловонными дворами
Пошли к проклятью и труду.

Мы миновали все ворота
И в каждом видели окне,
Как тяжело лежит работа
На каждой согнутой спине.

И вот пошли туда, где будем
Мы жить под низким потолком,
Где прокляли друг друга люди,
Убитые своим трудом.

Стараясь не запачкать платья,
Ты шла меж спящих на полу;
Но самый сон их был проклятье,
Вон там - в заплыванном углу...

Как тяжело мертвецу среди людей
Живым и страстным притворяться!
Но надо, надо в общество втираться,
Скрывая для карьеры лязг костей...

Живые спят. Мертвец встает из гроба,
И в банк идет, и в суд идет, в сенат...
Чем ночь белее, тем чернее злоба,
И перья торжествующе скрипят.

Мертвец весь день труди'тся над докладом.
Присутствие кончается. И вот -
Нашептывает он, виляя задом,
Сенатору скабрзный анекдот...

Уж вечер. Мелкий дождь зашлепал грязью
Прохожих, и дома, и прочий вздор...
А мертвеца - к другому безобразью
Скрежещущий несет таксомотор.

В зал многолюдный и многоколонный
Спешит мертвец. На нем - изящный фрак.
Его дарят улыбкой благосклонной
Хозяйка - дура и супруг - дурак.

Он изнемог от дня чиновной скуки,

Пусть доживут свой век привычно -
Нам жаль их сытость разрушать.
Лишь чистым детям - неприлично
Их старой скуке подражать.

Холодный день

Ты обернулась, заглянула
Доверчиво в мои глаза...
И на щеке моей блеснула,
Скатилась пьяная слеза.

Нет! Счастье - праздная забота,
Ведь молодость давно прошла.
Нам скоротает век работа,
Мне - молоток, тебе - игла.

Сиди, да шей, смотри в окошко,
Людей повсюду гонит труд,
А те, кому трудней немножко,
Те песни длинные поют.

Я близ тебя работать стану,
Авось, ты не припомнишь мне,
Что я увидел дно стакана,
Топя отчаянье в вине.

Но лязг костей музы'кой заглушон...
Он крепко жмет приятельские руки -
Живым, живым казаться должен он!

Лишь у колонны встретится очами
С подругою - она, как он, мертва.
За их условно-светскими речами
Ты слышишь настоящие слова:

"Усталый друг, мне странно в этом зале". -
"Усталый друг, могила холодна". -
"Уж полночь". - "Да, но вы не приглашали
На вальс NN. Она в вас влюблена..."

А там - NN уж ищет взором страстным
Его, его - с волнением в крови...
В ее лице, девически прекрасном,
Бессмысленный восторг живой любви...

Он шепчет ей незначашие речи,
Пленительные для живых слова,
И смотрит он, как розовеют плечи,
Как на плечо склонилась голова...

И острый яд привычно-светской злости
С нездешней злостью рстачает он...

"Как он умен! Как он в меня влюблен!"

В ее ушах - нездешний, странный звон:
То кости лязгают о кости.

Пустая улица. Один огонь в окне.
Еврей-аптекарь охает во сне.

Нашел... Но ненароком чем-то звякнул,
И череп повернул... Аптекарь крикнул,

А перед шкапом с надписью Venena,
Хозяйственно согнув скрипучие колена,

Привстал - и на другой свалился бок...
А гость меж тем - заветный пузырек

Скелет, до глаз закутанный плащом,
Чего-то ищет, скалясь черным ртом...

Сует из-под плаща двум женщинам безносым
На улице, под фонарем белёсым.

Всё, что минутно, всё, что бrenно,
Похоронила ты в веках.
Ты, как младенец, спишь, Равенна,
У сонной вечности в руках.

Равенна

Чтобы воскресший глас Плакиды
Не пел страстей протекших лет.

Рабы сквозь римские ворота
Уже не ввозят мозаи'к.
И догорает позолота
В стенах прохладных базилик.

Далёко отступило море,
И розы оцепили вал,
Чтоб спящий в гробе Теодорих
О буре жизни не мечтал.

От медленных лобзаний влаги
Нежнее грубый свод гробниц,
Где зеленеют саркофаги
Святых монахов и цариц.

А виноградные пустыни,
Дома и люди - всё гроба.
Лишь медь торжественной латыни
Поет на плитах, как труба.

Безмолвны гробовые залы,
Тенист и хладен их порог,
Чтоб черный взор блаженной Галлы,
Проснувшись, камня не прожег.

Лишь в пристальном и тихом взоре
Равеннских девушек, порой,
Печаль о невозвратном море
Проходит робкой чередой.

Военной брани и обиды
Забит и стерт кровавый след,

Лишь по ночам, склонясь к долинам,
Ведя векам грядущим счет,
Тень Данта с профилем орлиным
О Новой Жизни мне поет.

Холодный ветер от лагуны.
Гондол безмолвные гроба.
Я в эту ночь - больной и юный -
Простерт у львиного столба.
На башне, с песнию чугунной,
Гиганты бьют полночный час.
Марк утопил в лагуне лунной
Узорный свой иконостас.

В тени дворцовой галлерей,
Чуть озаренная луной,
Таясь, проходит Саломея
С моей кровавой головой.

Всё спит - дворцы, каналы, люди,
Лишь призрака скользящий шаг,
Лишь голова на черном блюде
Глядит с тоской в окрестный мрак.

Умри, Флоренция, Иуда,
Исчезни в сумрак вековой!
Я в час любви тебя забуду,

В час смерти буду не с тобой!

О, Bella, смейся над собою,

Уж не прекрасна больше ты!
Гнилой морщиной гробовою
Искажены твои черты!

Хрипят твои автомобили,
Твои уродливы дома,
Всевропейской желтой пыли
Ты предала себя сама!

Звенят в пыли велосипеды
Там, где святой монах сожжен,

Где Леонардо сумрак ведал,
Беато снился синий сон!

Ты пышных Ме'дичей тревожишь,
Ты топчешь лилии свои,
Но воскресить себя не можешь
В пыли торговой толчеи!
Гнусавой мессы стон протяжный
И трупный запах роз в церквах -
Весь груз тоски многоэтажный -
Сгинь в очистительных веках!

Голубоватым дымом
Вечерний зной возносится,
Долин тосканских царь...

Он мимо, мимо, мимо
Летучей мышью бросится
Под уличный фонарь...

И вот уже в долинах
Несметный сонм огней,
И вот уже в витринах
Ответный блеск камней,
И город скрыли горы
В свой сумрак голубой,
И тешатся синьоры
Канцонной площадной.

Дымится пыльный ирис,
И легкой пеной пенится
Бокал Христовых Слез...

Пляши и пой на пире,
Флоренция, изменница,
В венке спаленных роз!..

Сведи с ума канцонной
О преданной любви,
И сделай ночь бессонной,
И струны оборви,
И бей в свой бубен гулкий,
Рыдания тая!
В пустынном переулке
Скорбит душа твоя...

Les poésies de Briousov.

Данте в Венеции

По улицам Венеции, в вечерний
Неверный час, блуждал я меж толпы,
И сердце трепетало суеверней.
Каналы, как громадные тропы,
Манили в вечность; в переменах тени
Казались дивны строгие столпы,
И ряд оживших призрачных строений
Являл очам, чего уж больше нет,
Что было для минувших поколений.
И, словно унесенный в лунный свет,
Я упивался невозможным чудом,
Но тяжек был мне дружеский привет...
В тот вечер улицы кишели людом,
Во мгле свободно веселился грех,
И был весь город дьявольским сосудом.
Бесстыдно раздавался женский смех,

И зверские мелькали мимо лица...
И помыслы разгадывал я всех.
Но вдруг среди позорной вереницы
Угрюмый облик предо мной возник. -
Так иногда с утеса глянут птицы, -
То был суровый, опаленный лик,
Не мертвый лик, но просветленно-страстный,
Без возраста - не мальчик, не старик.
И жалким нашим нуждам не причастный,
Случайный отблеск будущих веков,
Он сквозь толпу и шум прошел, как
властный.
Мгновенно замер говор голосов,
Как будто в вечность приоткрылись двери,
И я спросил, дрожа, кто он таков.
Но тотчас понял: Данте Алигьери.

* * *

Я люблю большие дома
И узкие улицы города, -
В дни, когда не настала зима,

А осень повеяла холодом.
Пространства люблю площадей,

Стенами кругом огражденные, -
В час, когда еще нет фонарей,
А затеплились звезды смущенные.

Город и камни люблю,
Грохот его и шумы певучие, -
В миг, когда песню глубоко таю,
Но в восторге слышу созвучия.

В дни запустений

Придут дни последних запустений.
Земные силы оскудеют вдруг;
Уйдут остатки жалких поколений
К теплу и солнцу, на далекий Юг.

На мшистых улицах заслышат звери
Людскую поступь в ясной тишине,
В домах застонут, растворяясь, двери,
Ряд изваяний встанет при огне.

А наши башни, города, твердыни
Постигнет голос Страшного суда,
Победный свет не заблестит в пустыне,
В ней не взгремят по рельсам поезда.

Прочтя названья торжищ и святыниц,
Узнав по надписям за ликом лик,
Пришлец проникнет в глубь книгохранилищ,
Откроет тайны древних, наших книг.

В плюще померкнут зодчего затей,
Исчезнут камни под ковром травы,
На площадях плодятся будут змеи,
В дворцовых залах поселятся львы.

И дни и ночи будет он в тревоге
Впивать вещанья, скрытые в пыли,
Исканья истины, мечты о боге,
И песни, гимны сладостям земли.

Но в эти дни последних запустений
Возникнет - знаю! - меж людей смельчак.
Он потревожит гордый сон строений,
Нарушит светом их безмолвный мрак.

Желанный друг неведомых столетий!
Ты весь дрожишь, ты потрясен былым!
Внемли же мне, о, слушай строки эти:
Я был, я мыслил, я прошел как дым...

Замкнутые

И
Я год провел в старинном и суровом,
Безвестном Городе. От мира ограждаясь,
Он не хотел дышать ничем живым и новым,
Почти порвав с шумящим миром связь.
Он жил былым, своим воспоминаньем.
Перебирая в грезах быль и сны,
И весь казался обветшалым зданьем,
Каким-то сказочным преданьем .
О днях далекой старины.

Казалось мне: он замкнут безнадежно.
Давила с севера отвесная скала,
Купая груди в облачном просторе,
С востока грань песков, пустыня, стерегла.
А с двух сторон распростиралось море,
Безлюдно, беспощадно, безнадежно.
На пристани не раз, глаза с тоской
прилежной
В узоры волн колеблемых вперив,
Следил я, как вставал торжественный
прилив,
Как облака неслись - вперед и мимо, мимо...
Но не было вдали ни паруса, ни дыма -
Никто не плыл к забытым берегам...
Лишь абрис острова порой мелькал мне там,
Где явственно заря, когда без солнца светит,
Границу кругозора метит,

Но гасло все в лучах, мне памятно едва,
. Все в благодный простор вбирала синева,
И снова мир был замкнут безнадежно.

Весь Город был овеян тайной лет.
Он был угрюм и дряхл, но горд и строен.
На узких улицах дрожал ослабший свет,
И каждый резкий звук казался там утроен.
В проходах темных, полных тишины,
Неслышно прятались пристанища торговли;
Углами острыми нарушив ход стены,
Кончали дом краснеющие кровли;
Виднелись с улицы в готическую дверь
Огромные и сумрачные сени,
Где вечно нежились сырые тени...
И затворялся вход, ворча, как зверь.

Из серых камней выведены строго,
Являли церкви мощь свободных сил.
В них дух столетий смело воплотил
И веру в гений свой, и веру в бога.
Передавался труд к потомкам от отца,
Но каждый камень, взвешен и размерен,
Ложился в свой черед по замыслу творца.
И линий общий строй был строг и верен,
И каждый малый свод продуман до конца.
В стремленьи ввысь, величественно смелом,

Вершилось здание свободным острием,
И было конченным, и было целым,
Спокойно замкнутым в себе самом.

В музеях запертых, в торжественном покое,
Хранились бережно останки старины:
Одежды, утвари, оружие бывшее,
Трофеи победительной войны -
То кормы лодок дерзких мореходов,

II

Я в их церквах бывал, то пышных, то
пустынных.
В одних всё статуи, картины и резьба,
Обряд, застывший в пышностях старинных,
Бессмысленно-пустая ворожба!
Над миром скованным гудящий вопль
органа,
Зов пастыря - как божий голос - строг,
Вещает он с Синая, из тумана,
Лишь "Dominus vobiscum!" - "с вами бог!"
В других церквах восторг опустошенья,
На черных стенах цифры, ряд страниц;
Молящиеся, в чинном испуге,
Кричат псалмы, как стаи хищных птиц.
Но вопль органа вдруг - замрет, как самый
камень.
Друг другу повторив, что это лишь обряд,
Они для памяти причастие творят,
И пастырь в сюжете вещает важно: "Амен".

Я залы посещал ученых заседаний
И слушал с ужасом размерность их речей.
Казалось мне: влекут кумир огромный
Знаний
Покорные быки под шелканье бичей.
Глубокой колеей, со стоном, визгом, громом,
Телега тянется - в веках намечен путь, -
Все было в тех речах безжалостно-знакомым,
И в смене скучных слов не изменялась суть.
Однажды ошибаясь при выборе дороги,
Они упрямо шли, глядя на свой компас.
И был их труд велик, шаги их были строги,
Но уводил их прочь от цели каждый час!

III

А жизнь кругом лилась, как степью льются
воды.
Как в зеркале, днем повторялся день,
С покорностью свой круг кончали годы,
С покорностью заря встречала тень.
Случалось в праздник мне, на площадь выйдя
рано,
Зайти в собор с толпой нарядных дев.
Они молились там умильно, и органа
Я слушал в их кругу заученный напев.

То кубки с обликом суровых лиц,
Знамена покорявшихся народов
Да клювы неизвестных птиц.
И все в себе былую жизнь таило,
Иных столетий пламенную дрожь.
Как в ветер верило истлевшее ветрило!
Как жаждал мощных рук еще сверкавший
нож!..
А все кругом пустынно-глухо было.

К художникам входил я в мастерские.
О бедность горькая опустошенных дум!
Искусство! вольная стихия!
Сюда не долетал твой вдохновенный шум!
Художник быть не может не пророком,
И рабство с творчеством согласовать нельзя!
Кто не прошел пустынь в томлени
одиноким,
Не знает, где лежит святой мечты стезя!

В искусстве важен искус строгий.
Прерви души мертвящий плен
И выйди пламенной дорогой
К потоку вечных перемен.
Твоя душа - то ключ бездонный.
Не замыкай истомных уст.
Едва ты встанешь, утоленный,
Как станет мир - и сух и пуст.

Так! сделай жизнь единой дрожью,
Люби и муки до конца,
Упейся истиной и ложью, -
Во имя кисти и резца!

Не будь окован и любовью,
Бросайся в пропасти греха,
Пятнай себя священной кровью, -
Во имя лиры и стиха!

Искусство жаждет самовластья
И души черпает до дна.
Едва душа вздохнет о счастье, -
Она уже отрешена!

Случалось вечером, взглянув за занавески,
Всецело выхватить из мирной жизни миг:
Там дремлют старики, там звонок голос
детский,
Там в уголке - невеста и жених.
И только изредка над этой сладкой прозой
Вдруг раздавалась песнь ватаги рыбаков,
Идущих улицей, да грохотал угрозой
Далекий смех бесчинных кабаков.

За городом был парк, развесистый и старый,
С руиной замка в глубине.
Туда под вечер приходили пары -
"Я вас люблю" промолвить при луне.

В воскресный летний день весь город ратью
чинной
Сходился там - мечтать и отдохнуть.
И восхищались все из года в год руиной,
И ряд за рядом совершали путь.
Им было сладостно в условности давнишней,
Казались сочтены движенья их.
Кругом покой аллея был радостен и тих,
Но в этой тишине я был чужой и лишней.
Я к пристани бежал от оскорбленных лип,
Чтоб сердце вольностью хотя на миг
растрогать,
Где с запахом воды сливал свой запах деготь,
Где мачт колеблемых был звучен скрип.

IV

И понял я, что здесь царил кумир единый:
Обычной внешности. Пред искренностью
страх
Торжествовал и в храме и в гостиной,
В стихах и вере, в жестах и словах.
Жизнь, подчиненная привычке и условию,
Елеем давности была освящена.
Никто не смел - ни скорбью, ни любовью
Упитья, как вином пылающим, до дна;
Никто не подымал с лица холодной маски,
И каждым взглядом лгал, и прятал каждый
крик;
Расчетом и умом все оскверняли ласки
И берегли свой пафос лишь для книг!
От этой пошлости, обдуманной, привычной,
Как жаждал, хоть на час, я вольно отдохнуть!
Но где в глаза живым я мог, живой,
взглянуть?
Там, где игорный дом, и там, где дом
публичный!
Как пристани во мгле, вы высились, драма,
И люди знали вновь, отдавшись вашей
власти,
Все беспристрастие и купли и найма,
Паденья равенство и откровенность страсти!
Кто дни и месяцы (актеры и рабы!)
Твердили "строгий долг" и "скорбь об
идеале",
Преобразясь в огне желаний и борьбы,
То знали ненависть, то чувственно стонали,
То гнулись под рукой Слепой Судьбы!

Когда по городу тени
Протянуты цепью желез-ной,
Ряды безмолвных строений

О пристань! я любил твой неумолчный
скрип,
Такой же, как в былом, дошедший из
столетий, -
И на больших шестах растянутые сети,
И лодки с грузом серебристых рыб.
Любил я моряков нахмуренные взоры
И твердый голос их, иной, чем горожан.
Им душу сберегли свободные просторы,
Их сохранил людьми безлюдный океан.
Там было мне легко. Присевши на бочонок,
Я забывал тюрьму меня обставших дней,
И облака следил, как радостный ребенок,
И волны пели мне всё громче, всё ясней.
И ветер с ними пел; и чайки мне кричали;
Что было вокруг меня, все превращалось в
зов...
И раскрывались вновь торжественные дали:
Пути, где граней нет, простор без берегов!

Оживают, как призрак над бездной.

Загораются странные светлы,
Раскрываются двери, как зевы,
И в окнах дрожат силуэты
Под музыку и напевы.

Раскрыты дневные гробницы,
Выходит за трупом труп.
Загораются румянцем лица,
Кровавится бледность губ.

Пышны и ярки одежды,
В волосах алмазный венец.
А взглядишь в утомленные вежды,
Ты узнаешь, что пред тобой мертвец.

Но страсть, подчиненная плате,
Хороша в огнях хрусталаей;
В притворном ее аромате
Дыханье желанней полей.

И идут, идут в опьяненьи
Отрешиться от жизни на час,
Изведать освобожденье
Под блеском обманых глаз, -
Чтоб в мире, на свой непохожем,
От свободы на миг изнемочь.

Тот мир ничем не тревожим,
Пока полновластна ночь.
Но в тумане улицы длинной
Забелеет тусклый рассвет.

И вдруг все мертво и пустынно,

Ни светов, ни красок нет.
Безобразных, грязных строений
Тают при дне вереницы,

V

И страшная мечта меня в те дни томила:
Что, если Город мой - предвестие веков?
Что, если Пошлость - роковая сила,
И создан человек для рабства и оков?
Что, если Город мой - прообраз, первый,
малый,
Того, что некогда жизнь явит в полноте,
Что, если мир, унылый и усталый,
Стоит, как странник запоздалый,
К трясине подойдя, на роковой черте?

И, как кошмарный сон, виденьем
беспощадным,
Чудовищем размеренно-громادным,
С стеклянным черепом, покрывшим шар
земной,
Грядущий Город-дом являлся предо мной.
Приют земных племен, размеченный по
числам,
Обязан жизнью (машина из машин!)
Колесам, блокам, коромыслам,
Предвидел я тебя, земли последний сын!
Предчувствовал я жизнь замкнутых
поколений,
Их думы, сжатые познанием, их мечты,
Мечтам былых веков подвластные, как тени,
Весь ужас переставшей пустоты!
Предчувствовал раба подавленную ярость
И торжествующих многообразный сон,
Всех наших помыслов обманутую старость,
Срок завершившихся времен!

И я к тебе пришел, о город многоликий,
К просторам площадей, в открытые дворцы;
Я полюбил твой шум, все уличные крики:
Напев газетчиков, бичи и бубенцы;
Я полюбил твой мир, как сон,
многообразный
И вечно дышащий, мучительно-живой...
Твоя стихия - жизнь, лишь в ней твои
соблазны,
Ты на меня дохнул - и я навеки твой.

Порой казался мне ты беспощадно старым,
Но чаще ликовал, как резвое дитя.
В вечерний, тихий час по меркнувшим
бульварам
Меж окон блещущих людской поток катя.
Сверкали фонари, окутанные пряжей
Каштанов царственных; бросали свой призыв

И женщин белые тени,
Как трупы, ложатся в гробницы.

Но нет! Не избежать мучительных падений,
Погибели всех благ, чем мы теперь горды!
Настанет снова бред и крови и сражений,
Вновь разделится мир на вражьи две орды.

Борьба, как яркий вихрь, промчится по
вселенной
И в бешенстве сметет, как травы, города,
И будут волки выть над опустелой Сеной,
И стены Тоуэра исчезнут без следа.

Во глубинах души, из тьмы тысячелетий,
Возникнут ужасы и радость бытия,
Народы будут хохотать, как дети,
Как тигры, грызться, жалить, как змея.

И все, что нас гнетет, снесет и светит время,
Все чувства давние, всю власть заветных
слов,
И по земле взойдет неведомое племя,
И будет снова мир таинственен и нов.

В руинах, звавшихся парламентской палатой,
Как будет радостен детей свободных крик,
Как будет весело дробить останки статуй
И складывать костры из бесконечных книг.

Освобождение, восторг великой воли,
Приветствую тебя и славлю из цепей!
Я - узник, раб в тюрьме, но вижу поле, поле...
О солнце! о простор! о высота степей!

Париж

Огни ночных реклам; летели экипажи,
И рос, и бурно рос глухой, людской прилив.
И эти тысячи и тысячи прохожих
Я признавал волной, текущей в новый век.
И жадно я следил течение вольных рек,
Сам - капелька на дне в их каменистых
ложах,
А ты стоял во мгле - могучим, как судьба,
Колоссом, давящим бесчисленные рати...
Но не скудел пеан моих безумных братьев,
И Города с Людьюми не падала борьба...

Когда же, утомлен виденьями и светом,
Искал приюта я - меня манил собор,
Давно прославленный торжественным
поэтом...
Как сладко здесь мечтал мой воспаленный
взор,

Как были сладки мне узорчатые стекла,
Розетки в вышине - сплетенья звезд и лиц.
За ними суета невольно гасла, блекла,
Пред вечностью душа распростиралась ниц...
Забыв напев псалмов и тихий стон органа,
Я видел только свет, святой калейдоскоп,
Лишь краски и цвета сияли из тумана...
Была иль будет жизнь? и колыбель? и гроб?
И начинал мираж вращаться вкруг, сменяя
Все краски радуги, все отблески огней.
И краски были мир. В глубоких безднах рая
Не эти ль образы, века, не утомляя,
Ласкают взор ликующих теней?

А там, за Сеной, был еще приют священный.
Кругообразный храм и в бездне саркофаг,
Где, отделен от всех, спит император
пленный, -
Суровый наш пророк и роковой наш враг!
Сквозь окна льется свет, то золотой, то
синий,
Неяркий, слабый свет, таинственный, как
мгла.
Прозрачным знаменем дрожит он над
святыней,
Сливаясь с веяньем орлиного крыла!
Чем дальше здесь стоишь, тем все кругом
безгласней,
Но в жуткой тишине растет беззвучный гром,
И оживает все, что было детской басней,
И с невозможностью стоишь к лицу лицом!
Он веком властвовал, как парусом матросы,
Он миллионам душ указывал их смерть;
И сжали вдруг его стеной тюрьмы утесы,
Как кровля, налегла расплавленная твердь.
Заснул он во дворце - и взор открыл в
темнице,
И умер, не поняв, прошел ли страшный сон...
Иль он не миновал? ты грезишь, что в
гробнице?
И вдруг войдешь сюда - с жезлом и в
багрянице, -

Горящее лицо земля
В прохладной тени окунула.
Пустеют знойные поля,
В столицах молкнет песня гула.

Идет и торжествует мгла,
На лампы дует, гасит свечи,
В постели к любящим легла
И властно их смежила речи.

Но пробуждается разврат.
В его блестящие приюты
Сквозь тьму, по улицам, спешат

И пред тобой падем мы ниц, Наполеон!

И эти крайности! - все буйство жизни нашей,
Средневековый мир, величье страшных дней,

-
Париж, ты съединил в своей священной
чаше,
Готовя страшный яд из песен и идей!
Ты человечества - Мальстрем. Напрасно
люди
Мечтают от твоих влияний ускользнуть!
Ты должен все смешать в чудовищном
сосуде.
Блестит его резьба, незримо тает муть.
Ты властно всех берешь в зубчатые колеса,
И мелешь души всех, и веешь легкий прах.
А слезы вечности кропят его, как росы...
И ты стоишь, Париж, как мельница, в веках!

В тебе возможности, в тебе есть дух
движенья,
Ты вольно окрылен, и вольных крыльев тень
Ложится и теперь на наши поколенья,
И стать великим днем здесь может каждый
день.
Плотины баррикад вонзал ты смело в стены,
И замыкал поток мятущихся времен,
И раздроблял его в красивых брызгах пены.
Он дальше убежал, разбит, преображен.
Вторгались варвары в твой сжатый круг,
крушили
Заветные углы твоих святых дворцов,
Но был не властен меч над тайной вечной
были:
Как феникс, ты взлетал из дыма, жив и нов.
Париж не весь в домах, и в том иль в этом
лике:
Он часть истории, идея, сказка, бред.
Свое бессмертие ты понял, о великий,
И бреду твоему исчезновенья - нет!

Ночь

Скитальцы покупать минуты.

Стрелой вонзаясь в города,
Свистя в полях, гремя над бездной,
Летят немолчно поезда
Вперед по полосе железной.

Глядят несытые ряды
Фабричных окон в темный холод,
Не тихнет резкий стон руды,
Ему в ответ хохочет молот.

И, спину яростно клоня,

Скрывают бешенство проклятий
Среди железа и огня

Давно испытанные рати.

В пропасти улиц закинута,
Городом взятые в плен,
Что мы мечтаем о Солнце потерянном!
Области Солнца задвинуты
Плитами комнатных стен.
В свете искусственном,
Четком, умеренном,
Взоры от красок отучены,
Им ли в расплавленном золоте зорь
потонуть!
Гулом сопутственным,
Лязгом железным
Празднует город наш медленный путь.
К безднам все глубже уведят излучины...
Нам к небесам, огнезарным и звездным,
Не достигнуть!

Здравствуй же, Город, всегда озабоченный,
В свете искусственном,
В царственной смене сверканий и тьмы!
Сладко да будет нам в сумраке чувственном
Этой всемирной тюрьмы!
Окна кругом заколочены,
Двери давно замуравлены,
Сабли у стражи отточены, -
Сабли, вкусившие крови, -
Все мы - в цепях!
Слушайте ж песнь храмовых славословий,
Вечно живет, как кумир, нам поставленный, -
Каменный прах!

Славлю я толпы людские,
Самодержавных колодников,
Славлю дворцы золотые разврата,
Славлю стеклянные башни газет.
Славлю я лики благие

Слава толпе

Избранных веком угодников
(Черни признание - бесценная плата,
Дара поэту достойнее нет!).
Славлю я радости улицы длинной,
Где с дерзостным взором и мерзостным
хохотом
Предлагают блудницы
Любовь,
Где с ропотом, топотом, грохотом
Двигутся лиц вереницы,
Вновь
Странно задеты тоской изумрудной
Первых теней, -
И летят экипажи, как строй безрассудный,
Мимо зеркальных сияний,
Мимо рук, что хотят подаваний,
К ликующим вывескам наглых огней!
Но славлю и день ослепительный
(В тысячах дней неизбежный),
Когда, среди крови, пожара и дыма,
Неумолимо
Толпа возвышает свой голос мятежный,
Властительный,
В безумии пьяных веселий
Все прошлое топчет во прахе,
Играет, со смехом, в кровавые плахи,
Но, словно влекома таинственным гением
(Как река свои воды к простору несущая),
С неуклонным прозрением,
Стремится к торжественной цели,
И, требуя царственной доли,
Глуха и слепа,
Открывает дорогу в столетья грядущие!

Славлю я правду твоих своеволий,
Толпа!

Конь блед

И се конь блед и сидящий на нем, имя ему Смерть.
Откровение, VI, S

I
Улица была - как буря. Толпы проходили,
Словно их преследовал неотвратимый Рок.
Мчались omnibusы, кебы и автомобили,
Был неисчерпаем яростный людской поток.
Вывески, вертясь, сверкали переменным
оком,
С неба, с страшной высоты тридцатых
этажей;

II

В гордый гимн сливались с рокотом колес и
скоком
Выкрики газетчиков и щелканье бичей.
Лили свет безжалостный прикованные луны,
Луны, сотворенные владыками естеств.
В этом свете, в этом гуле - души были юны,
Души опьяневших, пьяных городом существ.

И внезапно - в эту бурю, в этот адский шепот,
В этот воплотившийся в земные формы бред,
Ворвался, вонзился чуждый, несозвучный топот,
Заглушая гулы, говор, грохоты карет.
Показался с поворота всадник огнеликий,
Конь летел стремительно и стал с огнем в глазах.
В воздухе еще дрожали - отголоски, крики,

III

И в великом ужасе, скрывая лица, - люди
То бессмысленно зывали: "Горе! с нами бог!",
То, упав на мостовую, бились в общей груди...
Звери морды прятали, в смятении, между ног.
Только женщина, пришедшая сюда для сбыта
Красоты своей, - в восторге бросилась к коню,

IV

Но восторг и ужас длились - краткое мгновенье.
Через миг в толпе смятенной не стоял никто:
Набежало с улиц смежных новое движенье,
Было все обычным светом ярко залито.
И никто не мог ответить, в буре многошумной,

Царя властительно над долом,
Огни вонзая в небосклон.
Ты труб фабричных частоколом
Неумолимо окружен.

Стальной, кирпичный и стеклянный,
Сетями проволок обвит,
Ты - чарователь неустанный,
Ты - не слабеющий магнит.

Драконом хищным и бескрылым,
Засев - ты стережешь года,
А по твоим железным жилам
Струится газ, бежит вода.

Твоя безмерная утроба
Веков добычей не сыта, -
В ней неумолчно ропщет Злоба,
В ней грозно стонет Нищета.

Ты, хитроумный, ты, упрямый,
Дворцы из золота воздвиг,

Кричат афиши, пышно-пестрые,

Но мгновенье было - трепет, взоры были - страх!
Был у всадника в руках развитый длинный свиток,
Огненные буквы возвещали имя: Смерть...
Полосами яркими, как пряжей пышных ниток,
В высоте над улицей вдруг разгорелась твердь.

Плача целовала лошадиные копыта,
Руки простирала к огневеющему дню.
Да еще безумный, убежавший из больницы,
Выскочил, растерзанный, пронзительно крича:
"Люди! Вы ль не узнаете божией десницы!
Сгибнет четверть вас - от мора, глада и меча!"

Было ль то виденье свыше или сон пустой.
Только женщина из зал веселья да безумный
Всё стремили руки за исчезнувшей мечтой.
Но и их решительно людские волны смыли,
Как слова ненужные из позабытых строк.
Мчались omnibusы, кебы и автомобили,
Был неисчерпаем яростный людской поток.

Городу

Поставил праздничные храмы
Для женщин, для картин, для книг;

Но сам скликаешь, непокорный,
На штурм своих дворцов - орду,
И шлешь вождей на митинг черный:
Безумье, Гордость и Нужду!

И в ночь, когда в хрустальных залах
Хохочет огненный Разврат,
И нежно пенится в бокалах
Мгновений сладострастных яд, -

Ты гнешь рабов угрюмых спины,
Чтоб, исступленны и легки,
Ротационные машины
Ковали острые клинки.

Коварный змей с волшебным взглядом!
В порыве ярости слепой,
Ты нож, с своим смертельным ядом,
Сам подымаешь над собой.

Вечерний прилив

И стонут вывесок слова,

И магазинов свету острому
Язвят, как вопли торжества.
Там спят за стеклами материи,
Льют бриллианты яркий яд,
И над звездой червонцев - серии
Сияньем северным горят.
Прорезан длинными колодцами
Горящих улиц, - город жив,
Киша бессчетными уродцами,
Вечерний празднует прилив.
Скрыв небеса с звездами чуткими,
Лучи синюют фонарей -
Над мудрецами, проститутками,

Над зыбью пляшущих людей.

Кадрилей нарушая линии,
Меж пар кружащихся - звеня,
Трамваи мечут молнии синие,
Автомобили - снопы огня.

Позор, под музыку колесную,
Вознес смычок, как дирижер,
И слил толпу многоголосную
В единый и священный хор:

"Мы славим, Прах, Твое Величество,
Тебе ведем мы хоровод,
Вкруг алтарей из электричества,
Вонзивших копыя в небосвод!"

Les poésies de Maïakovski.

Багровый и белый отброшен и скомкан,
в зеленый бросали горстями дукаты,
а черным ладоням сбежавшихся окон
раздали горящие желтые карты.

Бульварам и площади было не странно
увидеть на зданиях синие тоги.
И раньше бегущим, как желтые раны,
огни обручали браслетами ноги.

Угрюмый дождь скосил глаза.
А за
решеткой
четкой
железной мысли проводов -
перина.
И на
нее
встающих звезд
легко оперлись ноги.
Но ги-
бель фонарей,
царей
в короне газа,
для глаза
сделала больней
враждующий букет бульварных проституток.
И жуток

Ночь

Толпа - пестрошерстая быстрая кошка -
плыла, изгибаясь, дверями влекома;
каждый хотел протащить хоть немножко
громаду из смеха отлитого кома.

Я, чувствуя платя зовущие лапы,
в глаза им улыбку протиснул; пугая
ударами в жесть, хохотали арапы,
над лбом расцветивши крыло попугая.

Утро

шутки.
клюющий смех -
из желтых
ядовитых роз
возрос
зигзагом.
За гам
и жуть
взглянуть
отрадно глазу:
раба
крестов
страдающе-спокойно-безразличных,
гроба
домов
публичных
восток бросал в одну пылающую вазу.

Из улицы в улицу

У-
лица.
Лица
у

догов
годов
рез-
че.

Че-
рез
железных коней
с окон бегущих домов
прыгнули первые кубы.
Лебеди шей колокольных,
гнитесь в силках проводов!
В небе жирафий рисунок готов
выпестрить ржавые чубы.
Пестр, как форель,
сын
безузорной пашни.
Фокусник
рельсы
тянет из пасти трамвая,
скрыт циферблатами башни.
Мы завоеваны!
Ванны.

Души.
Лифт.
Лиф души расстегнули,
Тело жгут руки.
Кричи, не кричи:
"Я не хотела!" -
резок
жгут
муки.
Ветер колючий
трубе
вырывает
дымчатой шерсти клок.
Лысый фонарь
сладострастно снимает
с улицы
черный чулок.

Адище города

Адище города окна разбили
на крохотные, сосущие светом адки.
Рыжие дьяволы, вздымались автомобили,
над самым ухом взрывая гудки.

В дырах небоскребов, где горела руда
и железо поездов громоздило лаз -
крикнул аэроплан и упал туда,
где у раненого солнца вытекал глаз.

А там, под вывеской, где сельди из Керчи -
сбитый старикашка шарил очки
и заплакал, когда в вечеряющем смерче
трамвай с разбега взметнул зрачки.

И тогда уже - скомкав фонарей одеяла -
ночь излюбилась, похабна и пьяна,
а за солнцами улиц где-то ковыляла
никому не нужная, дряблая луна.

Мое к этому отношение (Гимн еще почтее)

Май ли уже расцвел над городом,
плачет ли, как побитый, хмуренький
декабрик, -
весь год эта пухлая морда
маячит в дымах фабрик.

Кони ли, цокая, по асфальту мчатся,
шарканье пешеходов ли подвернется под
взгляд ему,
а ему все кажется: "Цаца! Цаца!" -
кричат ему, и все ему нравится, проклятому.

Брюшком обвисшим и гаденьким
лежит на воздушном откосе,
и пухлые губы бантиком
сложены в 88.

Растет улыбка, жирна и нагла,
рот до ушей разросся,
будто у него на роже спектакль-гала
затеяла труппа малороссов.

Внизу суетятся рабочие,
нищий у тумбы виден,
а у этого брюхо и все прочее -
лежит себе сыт, как Сытин.

Солнце взойдет, и сейчас же луч его
ему щекочет пятки холеные,
и луна ничего не находит лучшего.
Объявляю всенародно: очень недоволен я.

Вкусной слюны разлились волны,
во рту громадном плещутся, как в бухте,
А полный! Боже, до чего он полный!
Сравнить если с ним, то худ и Апухтин.

Я спокоен, вежлив, сдержан тоже,
характер - как из кости слоновой точен,
а этому взял бы да и дал по роже:
не нравится он мне очень.

Стих резкий о рулетке и железке

Напечатайте, братцы,

дайте отыгаться.

ОБЩИЙ ВИД

Есть одно учреждение,
оно
имя имеет такое - "Казино".

а деятельность большая - желдороги, банки.
По-моему,
к лицу ему больше идут
просторные помещения на Малой Лубянке.

Помещается в тесноте - в Каретном ряду, -

ЖЕЛЕЗНАЯ ДОРОГА

В 12 без минут
или в 12 с минутами.
Воры, воришки,
плуты и плутики
с вздутыми карманами,
с животами вздутыми
вылазят у "Эрмитажа", остановив "дутики".
Две комнаты, проплеванные и накуренные.
Столы.
За каждым,
сладкий, как патока,
человечек.
У человечка ручки наманикюренные.
А в ручке у человечка небольшая лопатка.
Выроют могилку и уложат вас в яме.

Человечки эти называются "крупьями".
Чуть войдешь,
один из "крупей"
прилепливается, как репей:
"Господин товарищ -
свободное место", -
и проводит вас чрез человежье тесто.
Глазки у "крупьи" - две звездочки-точки.
"Сколько, - говорит, - прикажете объявить в
бан-
чочке?.."
Достаешь из кармана сотнягу деньгу.
В зале моментально прекращается гул.
На тебя облизываются, как на баранье рагу.

КРУПЬЕ

С изяществом, превосходящим балерину,
парочку карточек барашку кинул.
А другую пару берет лапа
арапа.
Барашек
еле успеваает
руки
совать за деньгами то в пиджак, то в брюки.
Минут через 15 такой пластики

даже брюк не остается -
одни хлястики.
Без "шпалера",
без шума,
без малейшей царапины,
разбандитят до ниточки лапы арапины.
Вся эта афера
называется - шмендефером.

РУЛЕТКА

Чтоб не скучали нэповы жены и детки,
и им развлечение -
зал рулетки.
И сыну приятно,
и мамаше лучше:
сын обучение математическое получит.
Объяснение для товарищей, не выдавших
рулетки.
Рулетка - стол,
а на столе -
клетки.

А чтоб арифметикой позабавиться сыночку и
маме,
клеточка украшена номерами.
Поставь на единицу миллион твой-ка,
крупье объявляет:
"Выиграла двойка".
Если всю доску изыграть эту,
считать и выучишься к будущему лету.
Образование небольшое -
всего три дюжины.
Ну, а много ли нэповскому сыночку нужно?

А ЧТО РАБОЧИМ?

По-моему,
и от "Казино",

как и от всего прочего,

должна быть польза для сознательного
рабочего.
Сделать
в двери
дырку-глазок,

чтоб рабочий играющих посмотрел разок.
При виде шестиэтажного нэповского затылка
руки начинают чесаться пылко.
Зрелище оное -
очень агитационное.

МОЙ СОВЕТ

Удел поэта - за ближнего болей.
Предлагаю
как-нибудь
в вечер хмурый

придти ГПУ и снять "дамбле" -
половину играющих себе,
а другую -
МУРу.

Париж (Разговорчики с Эйфелевой башней)

Обшаркан миллионом ног.
Ишелестен тыщей шин.
Я борозжу Париж -
до жути одинок,
до жути ни лица,
до жути ни души.
Вокруг меня -
авто фантастят танец,
вокруг меня -
из зверорыбьих морд -
еще с Людовиков
свистит вода, фонтанясь.
Я выхожу
на Place de la Concorde
Я жду,
пока,
подняв резную главку,
домовьей слежкой умаяна,
ко мне,
к большевику,
на явку
выходит Эйфелева из тумана.
- Т-ш-ш-ш,
башня,
тише шлепайте! -
увидят! -
луна - гильотинная жуть.
Я вот что скажу
(пришипился в шепоте,
ей
в радиоуху
шепчу,
жужжу):
- Я разагитировал вещи и здания.
Мы -
только согласия вашего ждем.
Башня -
хотите возглавить восстание?
Башня -
мы
вас выбираем вождем!
Не вам -

образцу машинного гения -
здесь
таять от аполлинеровских вирш.
Для вас
не место - место гниения -
Париж проститутток,
поэтов,
бирж.
Метро согласились,
метро со мною -
они
из своих облицованных нутр
публику выплюют -
кровью смоют
со стен
плакаты духов и пудр.
Они убедились -
не ими литься
вагонам богатых.
Они не рабы!
Они убедились -
им
более к лицам
наши афиши,
плакаты борьбы.
Башня -
улиц не бойтесь!
Если
метро не выпустит уличный грунт -
грунт
исполосуют рельсы.
Я подымаю рельсовый бунт.
Бойтесь?
Трактиры заступятся стаями?
Бойтесь?
На помощь придет Рив-гош.
Не бойтесь!
Я уговорился с мостами.
Вплавь
реку
переплыть
не легко ж!

Мосты,
распалясь от движения злого,
подымутся враз с парижских боков.
Мосты забунтуют.
По первому зову -
прохожих ссыпят на камень быков.
Все вещи вздыбятся.
Вещам невмоготу.
Пройдет
пятнадцать лет
иль двадцать,
обдрябнет сталь,
и сами
вещи
тут
пойдут
Монмартрами на ночи продаваться.
Идемте, башня!
К нам!
Вы -
там,
у нас,
нужней!
Идемте к нам!
В блестеньи стали,
в дымах -
мы встретим вас.
Мы встретим вас нежней,
чем первые любимые любимых.
Идем в Москву!
У нас

Ярмарка.
Вовсю!
Нелепица на нелепице.
Лейпциг гудит.
Суетится Лейпциг.
Но площадь вокзальную грохот не залил.
Вокзалы стоят.
Бастуют вокзалы.
Сегодня
сказали хозяевам грузчики:
"Ну что ж,
посидимте, сложивши ручки!"
Лишь изредка
тишь
будоражило эхо;
это
грузчики
бьют штрейкбрехеров.
Скрипят буржуи.
Ходят около:
- Товарищи эти разденут догола! -
Но случай
буржуям
веселие кинул:

в Москве
простор.
Вы
- каждой! -
будете по улице иметь.
Мы
будем холить вас:
раз сто
за день
до солнц расчистим вашу сталь и медь.
Пусть
город ваш,
Париж франтих и дур,
Париж бульварных ротозеев,
кончается один, в сплошной складбищась
Лувр,
в старье лесов Булонских и музеев.
Вперед!
Шагни четверкой мощных лап,
прибитых чертежами Эйфеля,
чтоб в нашем небе твой израдиило лоб,
чтоб наши звезды пред тобою сдрейфили!
Решайтесь, башня, -
нынче же вставайте все,
разворотив Париж с верхушки и до низу!
Идемте!
К нам!
К нам, в СССР!
Идемте к нам -
я
вам достану визу!

Солидарность

Советы
в Лейпциг
прислали пушнину.
Смеясь,
тараканьими водят усами:
- Устроили стачечку -
лопайте сами!
Забудете к бунтам клонить и клониться,
когда завалются ваши куницы! -
Вовсю балаганит,
гуляет Лейпциг.
И вдруг
буржуям
такие нелепицы
(от дива
шея
трубой водосточной):
выходит -
живьем! -
комитет стачечный.
Рукав завернули.
Ринулись в дело.
И...
чрево пакгауза

вмиг опустело.
Гуляет ярмарка.
Сыпет нелепицы.
Гуляет советским соболем Лейпциг.

Страшны ли

Европа.
Город.
Глаза домищами шарили.
В глаза -
разноцветные капли.
На столбах,
на версту,
на миллионы ладов:

| !!!!ЧАРЛИ |
10 | ЧАПЛИН!!!! |

Мягкий человечешко
из Лос-Анжелоса
через океаны
раскатывает ролик.
И каждый,
у кого губы_нашлось,
ржет до изнеможения,
ржет до коллик.
Денди туфлястый (огурцами огурятся) -
к черту!
Дамища (груди - стог).
Ужин.
Курица.
В морду курицей.
Мотоцикл.
Толпа.
Сыщик.
Свисток.
В хвост.
В гриву.
В глаз.
В бровь.
Желе-подбородки трясутся игриво.
Кино
гогочет в миллион шиберов.
Молчи, Европа,
дура сквозная!
Мусь,
заткните ваше орло.
Не вы,
я уверен, -
не вы,
я знаю, -
над вами
смеется товарищ Шарло.
Жирноживотые.
Лобоузкие.

рабочим
при этакой спайке
буржуевы
белые
своры и стайки?!

Киноповетрие

Европейцы,
на чем у вас пудры пыльца?
Разве
эти
чаплинские усики -
не всё,
что у Европы
осталось от лица?
Шарло.
Спадают
штаны-гармошки.
Кок.
Котелочек около клока.
В издевке
твои
комарьи ножки,
Европа фраков
и фэйфоклоков.
Кино
заливается щиплемой девкой.
Чарли
заехал
какой-то мисс.
Публика, тише!
Над вами издевка.
Европа -
оплюйся,
сядь,
уймись.
Чаплин - валяй,
марай соусами.
Будет:
не соусом,
будет:
не в фильме.
Забитые встанут,
забитые сами
метлою
пройдут
мировыми милями.
А пока -
Мишка,
верти ручку.
Бой! Алло!
Всемирная сенсация.
Последняя штучка.
Шарло на крыльях.
Воздушный Шарло.

**Рабочим Курска,
добывшим первую руду,
временный памятник работы
Владимира Маяковского**

Было:
социализм -
восторженное слово!
С флагом,
с песней
становились слева,
и сама
на головы
спускалась слава.
Сквозь огонь прошли,
сквозь пушечные дула.
Вместо гор восторга -
горе дола.
Стало:
коммунизм -
обычайшее дело.
Нынче
словом
не пофанфароните -
шею крючь
да спину гни.
На вершочном
незаметном фронте
завоевываются дни.
Я о тех,
кто не слышал
про греков
в драках,
кто
не читал
про Муциев Сцевол,
кто не знает,
чем замечательны Гракхи, -
кто просто работает -
грядущего вол.
Было. Мы митинговали.
Словопадов струи,
пузыри идеи -
мир сразить во сколько.
А на деле -
обломались
ручки у кастрюли,
бреемся
стеклом-осколком.
А на деле -
у подметок дырки, -
без гвоздя
слюной
клеить - впустую!
Дырку
не посадите в Бутырки,

а однако
дырки
протестуют.
"Кто был ничем, тот станет всем!"
Станет.
А на деле -
как феллахи -
неизвестно чем
распахиваем землю.
Шторы
пиджаками
на плечи надели.
Жабой
сжало грудь
блокады иго.
Изнутри
разрух стоградусовый жар.
Машиныё
сдыхало,
рычажком подрыгав.
В склепах-фабриках
железо
жрала ржа.
Непроезженные
выли степи,
и Урал
орал
непроходимолесый.
Без железа
коммунизм
не стерпим.
Где железо?
Рельсы где?
Давайте рельсы!
Дым
не выдоит
трубищ фабричных вымя.
Отповедь
гудковая
крута:
"Зря
чего
ворочать маховыми?
Где железо,
отвечайте!
Где руда?"
Электризовало
массы волю.
Массы мозг
изобретательством мотало.
Тело масс

слоняло
по горе,
по полю
голодом
и жаждою металла.
Крик,
вгоняющий
в дрожание
и в ёжь,
уши
земляные
резал:
"Даешь
железо!"
Возникал
и глосх призыв повторный -
только шепот
шел
профессоров-служак:
де под Курском
стрелки
лезут в стороны,
как Чужак.
Мне
фабрика слов
в управление дана.
Я
не геолог,
но я утверждаю,
что до нас
было
под Курском
голо.
Обыкновеннейшие
почва и подпочва.
Шар земной,
а в нем -
вода
и всяческий пустыак.
Только лавы
изредка
сверлили ночь его.
Времена спустя
на восстанье наше,
на желанье,
на призыв
двинулись
земли низы.
От времен,
когда
лавины
рыже разжижели -
затухавших газов перегар, -
от времен,
когда вода
входила еле
в первые

базальтовые берега, -
от времен,
когда
прабабки носорожья,
ящерьи прапрадеды
и крокодилы,
ни на что воображаемое не похожие,
льдами-броненосцами катили, -
от времен,
которые
слоили папоротник,
углем
каменным
застыв,
о которых
рапорта
не дал
и первый таборник, -
залегли
железные пласты.
Будущих времен
машинный гул
в каменном
мешке
лежит -
и ни гу-гу.
Даешь!
До мешков,
до запряженных в сонные,
до сердца
земного
лозунг долез.
Даешь!
Грозою боль потрясенные,
трещат
казематы
над жилой желез.
Свернув
горы навалившийся груз,
ступни пустынь,
наступивших на жилы,
железо
бежало
в извилины русл,
железо
текло
в океанские илы.
Бороло
каких-то течений сливания,
какие-то горы брало в разбеге,
под Крымом
ползло,
разогнав с Пенсильвании,
на Мурман
взбиралось,
сорвавшись с Норвегии.
Бежало от немцев,

боялось французов,
глаза
косивших
на лакомый кус,
пока доплелось,
задыхаясь от груза,
запряталось
в сердце России
под Курск.
Голоса
подземные
выкачивала ветра помпа.
Слушай, человек,
рулетка,
компас:
не для мопсов-гаубиц -
для мира
разыщи,
узнай,
найди и вырой!
Отойди
еще
на пяди малые, -
отойди
и голову нагни.
Глаз искателей
тянуло аномалией,
стрелки компасов
крутил магнит.
Есть. Вы,
оравшие:
"В лоск залускали,
рассорил
Россию
подсолнух!" -
посмотрите
в работе мускулы
полуголых,
голодных,
сонных.
В пустырях
ветров и снега бред,
под ногою
грязь и лужи вместе,
непроходимые,
как Альфред
из "Известий".
Прославлял
романтик
Дон-Кихота, -
с ветром воевал
и с духами иными.
Просто
мельников хвалить
кому охота -
с настоящей борются,
не с ветряными.

Слушайте,
пролетарские дочки:
пришедший
в землю врыться,
в чертежах
размечавший точки,
он -
сегодняшний рыцарь!
Он так же мечтает,
он так же любит.
Руда
залегла, томясь.
Красавцем
в кудрявом
дымном клубе -
за ней
сквозь камень масс!
Стальной бурав
о землю ломался.
Сиди,
отгачивай,
правь -
и снова
земли атакуется масса,
и снова
иззубрен бурав.
И снова -
ухнем!
И снова -
ура! -
в расселинах каменных масс.
Стальной
сменял
алмазный бурав,
и снова
ломался алмаз.
и когда
казалось -
правь надеждам тризну,
из-под Курска
прямо в нас
настоящею
земной любовью брызнул
будущего
приоткрытый глаз.
Пусть
разводят
скептики
унынье сычье:
нынче, мол, не взять
и далеко лежит.
Если б
коммунизму
жить
осталось
только нынче,
мы

вообще бы
перестали жить.
Будет. Лучше всяких "Лефов"
на смерть ранив
русского
ленивый вкус,
музыкой
в мильон подъемных кранов
цокает,
защелкивает Курск.
И не тщась
взлететь
на буровые вышки,
в иллюстрацию
зоологических слов,
приготовишкам
соловьишки
демонстрируют
свое
унылейшее ремесло.
Где бульвар
вздохнул
весною томной,
не таких
любовей
лития, -
огнегубые
вздыхают топкой домны,
рассыпаясь
звездами литья.
Речка,
где и уткам
было узко,
где и по колено
не было ногам бы,
шла
плотвою флотов
речка Гускарь:
курс на Курск -
и ЭСЭСЭРский Гамбург.
Всякого Нью-Йорка ньюйоркистей,
раздинамливая
электрический раскат,
маяки
просверливающей зоркости
в девяти морях
слепят
глаза эскадр.
И при каждой топке,
каждом кране,
наступивши
молниям на хвост,
выверенные курыне
направляли
весь
с цепей сорвавшийся хаос.
Четкие, как выстрел,

у машин
эльвисты.
В небесах,
где месяц,
раб писателин,
искры труб
черпал совком,
с башенных волчков
- куда тут Татлин! -
отдавал
сиренами
приказ
завком.
"Слушай!
д 2!
3 и!
Пятый ряд тяжелой индустрии!
7 ф!
Доки лодок
и шестая верфь!"
Заревет сирена
и замрет тонка,
и опять
засвистывает
электричество и пар.
"Слушай!
19-й ангар!"
Раззевают
слуховые окна
крыши-норы.
Сразу
в сто
товарно-пассажирских линий
отправляются
с иглопочки
планёры,
рассияв
по солнцу
алюминий.
Раззевают
главный вход
заводы.
Лентами
авто и паровозы -
в главный.
С верфей
с верстовых
соскальзывают в воды
корабли
надводных
и подводных плаваний.
И уже
по тундрам,
обгоняя ветер резкий,
параллельными путями
на пари
два локомотива -

скорый
и курьерский -
в свитрах,
в кепках
запускают лопари.
В деревнях,
с аэропланов
озирая тыщеполье,
стадом
в 1000 -
не много и не мало -
пастушонок
лет семи,
не более,
управляет
световым сигналом.
Что перо? -
гусиные обноски! -
только зря
бумагу рвут, -
сто статей
напишет
обо мне
Сосновский,
каждый день
меняя
"Ундервуд".
Я считаю,
обходя
бульварные аллеи,
скольких
наследили
юбилей?
Пушкин,
Достоевский,
Гоголь,
Алексей Толстой
в бороде у Льва.
Не завидую -
у нас
бульваров много,
каждому
найдется
бульвар.
Может,
будет
Лазарев
у липы в лепете.
Обозначат
в бронзе
чином чин.
Ну, а остальные?
Как их слепите?
Тысяч тридцать
курских
женщин и мужчин.
Вам

не скрестишь ручки,
не напаялишь тогу,
не поставишь
нянькам на затор...
Ну и слава богу!
Но зато -
на бороды дымов,
на тело гулов
не покусится
никакой Меркулов.
Трем Андреевым,
всему академическому скопу,
копошащемуся
у писателей в усах,
никогда
не вылепить
ваш красный корпус,
заводские корпуса.
Вас
не будут звать:
"Железо бросьте,
выверните
на спину
глаза,
возвращайтесь
вспять
к слоновой кости,
к мамонту,
к Островскому
назад".
В ваш
столетний юбилей
не прольют
Сакулины
речей елей.
Ты работал,
ты уснул
и спи -
только город ты,
а не Шекспир.
Собинов,
перезвените званьем Южина.
Лезьте
корпусом
из монографий и садов.
Курскам
ваших мраморов
не нужно.
Но зато -
на бегущий памятник
курьерский
рукотворный
не присядут
гадить
вороны.
Вас
у опер

и у оперетт в антракте,
в юбилее
не расхвалит
языкастый лектор.
Речь
об вас
разгромыхает трактор -
самый убедительный электролектор.
Гиз
не тиснет
монографии о вас.
Но зато -
растает дыма клуб,

и опять
фамилий ваших вязь
вписывают
миллионы труб.
Двери в славу -
двери узкие,
но как бы ни были они узки,
навсегда войдете
вы,
кто в Курске
добывал
железные куски.

Les poésies de Georg Heym

Berlin I

Beteerte Fässer rollten von den Schwellen
Der dunklen Speicher auf die hohen Kähne.
Die Schlepper zogen an. Des Rauches Mähne
Hing rußig nieder auf die öligen Wellen.
Zwei Dampfer kamen mit Musikkapellen.
Den Schornstein kappten sie am Brückenbogen.
Rauch, Ruß, Gestank lag auf den schmutzigen

Wogen
Der Gerbereien mit den braunen Fellen.
In allen Brücken, drunter uns die Zille
Hindurchgebracht, ertönten die Signale
Gleichwie in Trommeln wachsend in der Stille.
Wir ließen los und trieben im Kanale
An Gärten langsam hin. In dem Idylle
Sahn wir der Riesenschlote Nachtfanale.

Berlin VIII

Schornsteine stehn in großem Zwischenraum
Im Wintertag, und tragen seine Last,
Des schwarzen Himmels dunkelnden Palast.
Wie goldne Stufe brennt sein niedrer Saum.
Fern zwischen kahlen Bäumen, manchem Haus,
Zäunen und Schuppen, wo die Weltstadt ebbt,
Und auf vereisten Schienen mühsam schleppt
Ein langer Güterzug sich schwer hinaus.

Ein Armenkirchhof ragt, schwarz, Stein an
Stein,
Die Toten schau den roten Untergang
Aus ihrem Loch. Er schmeckt wie starker Wein.
Sie sitzen strickend an der Wand entlang,
Mützen aus Ruß dem nackten Schläfenbein,
Zur Marseillaise, dem alten Sturmgesang.

Die Vorstadt

In ihrem Viertel, in dem Gassenkot,
Wo sich der große Mond durch Dünste drängt,
Und sinkend an dem niedern Himmel hängt,
Ein ungeheurer Schädel, weiß und tot,
Da sitzen sie die warme Sommernacht
Vor ihrer Höhlen schwarzer Unterwelt,
Im Lumpenzeuge, das vor Staub zerfällt
Und aufgeblähte Leiber sehen macht.
Hier klafft ein Maul, das zahnlos auf sich reißt.
Hier hebt sich zweier Arme schwarzer Stumpf
Ein Irrer lallt die hohlen Lieder dumpf,
Wo hockt ein Greis, des Schädel Aussatz weißt.
Es spielen Kinder, denen früh man brach
Die Gliederchen. Sie springen an den Krücken
Wie Flöhe weit und humpeln voll Entzücken
Um einen Pfennig einem Fremden nach.
Aus einem Keller kommt ein Fischgeruch,
Wo Bettler starren auf die Gräten böse.

Sie füttern einen Blinden mit Gekröse.
Er speit es auf das schwarze Hemdentuch.
Bei alten Weibern löschen ihre Lust
Die Greise unten, trüb im Lampenschimmer,
Aus morschen Wiegen schallt das Schreien
immer
Der magren Kinder nach der welken Brust.
Ein Blinder dreht auf schwarzem, großem Bette
Den Leierkasten zu der Carmagnole,
Die tanzt ein Lahmer mit verbundener Sohle.
Hell klappert in der Hand die Kastagnette.
Uraltes Volk schwankt aus den tiefen Löchern,
An ihre Stirn Laternen vorgebunden.
Bergmännern gleich, die alten Vagabunden.
Um einen Stock die Hände, dürr und knöchern.
Auf Morgen geht's. Die hellen Glöckchen
wimmern
Zur Armesündermette durch die Nacht.

Ein Tor geht auf. In seinem Dunkel schimmern
Eunuchenköpfe, faltig und verwacht.
Vor steilen Stufen schwankt des Wirtes Fahne,
Ein Totenkopf mit zwei gekreuzten Knochen.
Man sieht die Schläfer ruhn, wo sie gebrochen

Um sich herum die höllischen Arkane.
Am Mauertor, in Krüppeleitelkeit
Bläht sich ein Zwerg in rotem Seidenrocke,
Er schaut hinauf zur grünen Himmelslocke,
Wo lautlos ziehn die Meteore weit.

Die Dämonen der Städte

Sie wandern durch die Nacht der Städte hin,
Die schwarz sich ducken unter ihrem Fuß.
Wie Schifferbärte stehen um ihr Kinn
Die Wolken schwarz vom Rauch und
Kohlenruß.
Ihr langer Schatten schwankt im Häusermeer
Und löscht der Straßen Lichterreihen aus.
Er kriecht wie Nebel auf dem Pflaster schwer
Und tastet langsam vorwärts Haus für Haus.
Den einen Fuß auf einen Platz gestellt,
Den anderen gekniet auf einen Turm,
Ragen sie auf, wo schwarz der Regen fällt,
Panspfeifen blasend in den Wolkensturm.
Um ihre Füße kreist das Ritornell
Des Städtemeers mit trauriger Musik,
Ein großes Sterbelied. Bald dumpf, bald grell
Wechselt der Ton, der in das Dunkel stieg.
Sie wandern an dem Strom, der schwarz und
breit
Wie ein Reptil, den Rücken gelb gefleckt
Von den Laternen, in die Dunkelheit
Sich traurig wälzt, die schwarz den Himmel
deckt.
Sie lehnen schwer auf einer Brückenwand
Und stecken ihre Hände in den Schwarm
Der Menschen aus, wie Faune, die am Rand
Der Sümpfe bohren in den Schlamm den Arm.

Einer steht auf. Dem weißen Monde hängt
Er eine schwarze Larve vor. Die Nacht,
Die sich wie Blei vom finstern Himmel senkt,
Drückt tief die Häuser in des Dunkels Schacht.
Der Städte Schultern knacken. Und es birst
Ein Dach, daraus ein rotes Feuer schwemmt.
Breitbeinig sitzen sie auf seinem First
Und schrein wie Katzen auf zum Firmament.
In einer Stube voll von Finsternissen
Schreit eine Wöchnerin in ihren Wehn.
Ihr starker Leib ragt riesig aus den Kissen,
Um den herum die großen Teufel stehn.
Sie hält sich zitternd an der Wehebank.
Das Zimmer schwankt um sie von ihrem Schrei,
Da kommt die Frucht. Ihr Schoß klafft rot und
lang
Und blutend reißt er von der Frucht entzwei.
Der Teufel Häse wachsen wie Giraffen.
Das Kind hat keinen Kopf. Die Mutter hält
Es vor sich hin. In ihrem Rücken klaffen
Des Schrecks Froschfinger, wenn sie rückwärts
fällt.
Doch die Dämonen wachsen riesengroß.
Ihr Schläfenhorn zerreißt den Himmel rot.
Erdbeben donnert durch der Städte Schoß
Um ihren Huf, den Feuer überloht.

Umbra Vitae

Die Menschen stehen vorwärts in den Straßen
Und sehen auf die großen Himmelszeichen,
Wo die Kometen mit den Feuernasen
um die gezackten Türme drohend schleichen.
Und alle Dächer sind voll Sternedeuter,
Die in den Himmel stecken große Röhren,
Und Zauberer, wachsend aus den Bodenlöchern,
Im Dunkel schräg, die ein Gestirn beschwören.
Selbstmörder gehen nachts in großen Horden,
Die suchen vor sich ihr verlorne Wesen,
Gebückt in Süd und West und Ost und Norden,
Den Staub zerfegend mit den Armen-Besen.
Sie sind wie Staub, der hält noch eine Weile.
Die Haare fallen schon auf ihren Wegen.
Sie springen, daß sie sterben, und in Eile,
Und sind mit totem Haupt im Feld gelegen,
Noch manchmal zappelnd. Und der Felder Tiere
Stehn um sie blind und stoßen mit dem Horne
In ihren Bauch. Sie strecken alle Viere,
Begraben unter Salbei und dem Dorne.

Die Meere aber stocken. In den Wogen
Die Schiffe hängen modernd und verdrossen,
Zerstreut, und keine Strömung wird gezogen,
Und aller Himmel Höfe sind verschlossen.
Die Bäume wechseln nicht die Zeiten
Und bleiben ewig tot in ihrem Ende,
Und über die verfallnen Wege spreiten
Sie hölzern ihre langen Finger-Hände.
Wer stirbt, der setzt sich auf, sich zu erheben,
Und eben hat er noch ein Wort gesprochen,
Auf einmal ist er fort. Wo ist sein Leben?
Und seine Augen sind wie Glas zerbrochen.
Schatten sind viele. Trübe und verborgen.
Und Träume, die an stummen Türen schleifen,
Und der erwacht, bedrückt vom Licht der
Morgen,
Muß schweren Schlaf von grauen Lidern
streifen.

Aufgestanden ist er, welcher lange schlief,
 Aufgestanden unten aus Gewölben tief.
 In der Dämmerung steht er, groß und unerkant,
 Und den Mond zerdrückt er in der schwarzen
 Hand.
 In den Abendlärm der Städte fällt es weit,
 Frost und Schatten einer fremden Dunkelheit,
 Und der Märkte runder Wirbel stockt zu Eis.
 Es wird still. Sie sehn sich um. Und keiner weiß.
 In den Gassen faßt es ihre Schulter leicht.
 Eine Frage. Keine Antwort. Ein Gesicht
 erleuchtet.
 In der Ferne wimmert ein Geläute dünn
 Und die Bärte zittern um ihr spitzes Kinn.
 Auf den Bergen hebt er schon zu tanzen an
 Und er schreit: Ihr Krieger alle, auf und an.
 Und es schallet, wenn das schwarze Haupt er
 schwenkt,
 Drum von tausend Schädeln laute Kette hängt.
 Einem Turm gleich tritt er aus die letzte Glut,
 Wo der Tag flieht, sind die Ströme schon voll
 Blut.
 Zahllos sind die Leichen schon im Schilf
 gestreckt,
 Von des Todes starken Vögeln weiß bedeckt.
 Über runder Mauern blauem Flammenschwall
 Steht er, über schwarzer Gassen Waffenschall.

Der dunkelnden Städte holprige Straßen
 Im Abend geduckt, eine Hundeschar
 Im Hohlen bellend. Und über den Brücken
 Wurden wir große Wagen gewahr,

Zitterten Stimmen, vorübergewehte.
 Und runde Augen sahen uns traurig an
 Und große Gesichter, darüber das späte
 Gelächter von hämischen Stirnen rann.

Sehr weit ist diese Nacht. Und Wolkenschein
 Zerreiβet vor des Mondes Untergang.
 Und tausend Fenster stehn die Nacht entlang
 Und blinzeln mit den Lidern, rot und klein.

Wie Aderwerk gehn Straßen durch die Stadt,
 Unzählig Menschen schwimmen aus und ein.
 Und ewig stumpfer Ton von stumpfem Sein
 Eintönig kommt heraus in Stille matt.

Im grünen Himmel, der manchmal knallt
 Vor Frost im rostigen Westen,

Der Krieg

Über Toren, wo die Wächter liegen quer,
 Über Brücken, die von Bergen Toter schwer.
 In die Nacht er jagt das Feuer querfeldein
 Einen roten Hund mit wilder Mäuler Schrein.
 Aus dem Dunkel springt der Nächte schwarze
 Welt,
 Von Vulkanen furchtbar ist ihr Rand erhellt.
 Und mit tausend roten Zipfelmützen weit
 Sind die finstren Ebenen flackend überstreut,
 Und was unten auf den Straßen wimmelt hin und
 her,
 Fegt er in die Feuerhaufen, daß die Flamme
 brenne mehr.
 Und die Flammen fressen brennend Wald um
 Wald,
 Gelbe Fledermäuse zackig in das Laub gekrallt.
 Seine Stange haut er wie ein Köhlerknecht
 In die Bäume, daß das Feuer brause recht.
 Eine große Stadt versank in gelbem Rauch,
 Warf sich lautlos in des Abgrunds Bauch.
 Aber riesig über glühenden Trümmern steht
 Der in wilde Himmel dreimal seine Fackel dreht,
 Über sturmzerfetzter Wolken Widerschein,
 In des toten Dunkels kalten Wüstenein,
 Daß er mit dem Brande weit die Nacht verdorr,
 Pech und Feuer träufet unten auf Gomorrh.

Die Städte

Zwei kamen vorbei in gelben Mänteln,
 Unsre Köpfe trugen sie vor sich fort
 Mit Blute besät, und die tiefen Backen
 Darüber ein letztes Rot noch verdorrt.

Wir flohen vor Angst. Doch ein Fluß weißer
 Wellen
 Der uns mit bleckenden Zähnen gewehrt.
 Und hinter uns feurige Abendsonne
 Tote Straßen jagte mit grausamem Schwert.

Die Stadt

Gebären, Tod, gewirktes Einerlei,
 Lallen der Wehen, langer Sterbeschrei,
 Im blinden Wechsel geht es dumpf vorbei.

Und Schein und Feuer, Fackeln rot und Brand,
 Die drohn im Weiten mit gezückter Hand
 Und scheinen hoch von dunkler Wolkenwand

Die neuen Häuser

Wo noch ein Baum mit den Ästen
 Schreit in den Abend, stehen sie plötzlich,

frierend und kalt,
Wie Pilze gewachsen, und strecken in ihren
Gebresten
Ihre schwarzen und dünnen Dachsparren
himmeln,
Klappernd in ihrer Mauern schäbigem Kleid
Wie ein armes Volk, das vor Kälte schreit.

Und die Diebe schleichen über die Treppen
hinan,
Springen oben über die Böden mit
schlenkerndem Bein,
Und manchmal flackert heraus ihr
Laternenschein.

Die Nacht

I
Die niedre Mitternacht ist regengelb.
Der schwarze Strom wächst unter Wolken fort
Und an den Ufern, schwankend und verwelkt,
Die sonderbaren Häuser gehen fort.

Die alten Gassen sind in Nacht gekrümmt
Wo in den Toren rote Lampe schwimmt.
Und manchmal wird ein Mensch vorbeigefegt,

II
In niedren Gassen stehen Kinder klein,
Mit Zwiebel-Köpfen um ein Feuerlein.
Und Krüppel wohnen in der Höfe Tor
Und reichen ihre Knochenfüße vor.

Und mancher Baum wird in der Nacht entlaubt,
Der Regen fällt auf manches Trunknen Haupt.
Ein kleines Licht gesteckt,

Den hinten groß sein schwarzer Schatten
schlägt.

Die Füße tanzend wie von Silber leicht.
Der Sturm, der feige seine Locke streicht.
Und wirbelnd wirft er schräge Blicke um.
Und seine Flügelschultern zittern stumm.

Wo jemand sterbend seine Klauen streckt.

Die Wächter wandeln sanft und tuten hell
Luft-Diebe springen über die Türen schnell.
Auf einmal fällt ein breiter Lampenschein
Vom Mond-Gehöfte in die Nacht hinein.

Sehnsucht nach Paris

Wenn durch den Abend Frankreichs, der der
Weiße
Der Königslilien ihres Wappens gleicht,
Wie Honig süß, der Sonnentag, der heiße,
In honiggelbe Himmel ferne weicht,

Dann zittern von Montmartre viele Glocken,
Und grüßen ihn und seinen goldnen Glanz.
Doch auf Paris, der alten Schönen Locken,
Glühn rote Wolken wie ein Hochzeitskranz.

Halb März, halb Herbst, voll trauriger Essenzen.
Wer je den Wind in seine Lungen trank,
Wenn rot die Türme Notre Dames erglänzen,
Er ist nach dir vor wilder Sehnsucht krank.

Dein Taumelkelch, umwunden schwarz mit
Rosen,
Nachtschattengift erschüttert ihm das Blut,
Und westwärts schaut er, wo ihn kosen
Die Winde Frankreichs mit verhaltner Glut.

Paris, Mutter der Kunst, und jeder Größe
Die wie der Sieg auf deiner Stirne schwebt .
Und deiner altersgrauen Schläfe Blöße

In einen Wald von Lorbeer stolz begräbt,

Wo tief in deinem Schoß im Sarkophage
Vom Fittich seiner Adler überwacht,
Der Kaiser schläft, und leise Totenklage
Im Dome wandert durch die Mitternacht,

Wo wie ein Wald die alten Fahnen stehen,
Die durch Ägypten trug die Legion.
Sie rauschen manchmal noch, die Tücher wehen
Wie Küsse sanft deinen toten Sohn.

Doch morgens brennt im Osten auf der Seine
Im Häusermeere wie ein Sturm-Fanal
Im Mastenwald, im Meer der schwarzen Kähne
Die Sonne blutig, wie ein großer Gral

Vom roten Wein gefüllt bis an die Borde,
Vom Wein der Freiheit, der das Herz beschwört,
Und auf der weiten Place de la Concorde
Aus Dantons Mund der Städte Zorn empört.

O großer Tag, da rote Donner grollten
Auf deiner Stirn, und blutig, fett und feist,
Des Königs armes Haupt im Sande rollte,

- Großes Paris, das altert und verwaist,
Noch blühen im Sommer deine Boulevards
Mit Linden voll, und zittert noch im Licht
Das Elysée, wenn auf den Champ de Mars
Sich zwischen Wagen drängt die Menge dicht

Und Abend sinkt, wie Veilchen träumerisch,
Wie Veilchen welk. Der hohen Linden Duft
Weht von der Seine Ufern her, die frisch
Der Abendwind bewegt in lauer Luft.

Dann ziehn im Strom der bunten Boote viel
Am Park Vincennes vorbei, mit Immergrün
Den Mast umkränzt, und den gewundenen Kiel,
Wo, klein wie Sterne, rote Lampen glühn,

Aus niederen Spelunken schallt ein Lied,

Auf grauen Stirnen liegt der Lampe Licht
In kleinen Fenstern, die mit Laub umzieht
Ein Weinspalier, das sich im Wind verflucht.

Den Fluß hinab, durch Park und Sommergarten.
Korndampfer schaukeln in den Häfen breit,
Wo Dirnen stehn. Auf ihrem Munde warten
Die Küsse, kalt, voll herber Bitterkeit.

Doch über dir, Paris, und deiner Pracht,
Die im Verblühen noch die Brüste spreizt,
Weit über dir, und der erwachten Nacht, ,
Die mit Laternenschein die Straßen beizt,

Weit über deinem Haus der Invaliden,
Des schwarzes Totenmal vorüberzieht,
Glänzt wie das Bernsteintor der Hesperiden
Des Abendgottes goldnes Augenlid.

Les poésies d'Émile Verhaeren.

Tous les chemins vont vers la ville.

Du fond des brumes,
Avec tous ses étages en voyage
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,
Comme d'un rêve, elle s'exhume.

Là-bas,
Ce sont des ponts musclés de fer,
Lancés, par bonds, à travers l'air ;
Ce sont des blocs et des colonnes
Que décorent Sphinx et Gorgones ;
Ce sont des tours sur des faubourgs ;
Ce sont des millions de toits
Dressant au ciel leurs angles droits :
C'est la ville tentaculaire,
Debout,
Au bout des plaines et des domaines.

Des clartés rouges
Qui bougent
Sur des poteaux et des grands mâts,
Même à midi, brûlent encor
Comme des oeufs de pourpre et d'or ;
Le haut soleil ne se voit pas :
Bouche de lumière, fermée
Par le charbon et la fumée.

Un fleuve de naphte et de poix
Bat les môles de pierre et les pontons de bois ;
Les sifflets crus des navires qui passent
Hurlent de peur dans le brouillard ;
Un fanal vert est leur regard
Vers l'océan et les espaces.

La ville

Des quais sonnent aux chocs de lourds fourgons
;
Des tombereaux grincent comme des gonds ;
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu ;
Des ponts s'ouvrant par le milieu,
Entre les mâts touffus dressent des gibets
sombres
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,
Immensément, par à travers
Les toits, les corniches et les murailles,
Face à face, comme en bataille.

Et tout là-bas, passent chevaux et roues,
Filent les trains, vole l'effort,
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues
Immobiles, de mille en mille, un fronton d'or.
Des rails ramifiés y descendent sous terre
Comme en des puits et des cratères
Pour reparaître au loin en réseaux clairs d'éclairs
Dans le vacarme et la poussière.
C'est la ville tentaculaire.

La rue - et ses remous comme des câbles
Noués autour des monuments -
Fuit et revient en longs enlacements ;
Et ses foules inextricables,
Les mains folles, les pas fiévreux,
La haine aux yeux,
Happent des dents le temps qui les devance.
A l'aube, au soir, la nuit,
Dans la hâte, le tumulte, le bruit,
Elles jettent vers le hasard l'âpre semence
De leur labeur que l'heure emporte.
Et les comptoirs mornes et noirs

Et les bureaux louches et faux
Et les banques battent des portes
Aux coups de vent de la démenche.

Le long du fleuve, une lumière ouatée,
Trouble et lourde, comme un haillon qui brûle,
De réverbère en réverbère se recule.
La vie avec des flots d'alcool est fermentée.
Les bars ouvrent sur les trottoirs
Leurs tabernacles de miroirs
Où se mirent l'ivresse et la bataille ;
Une aveugle s'appuie à la muraille
Et vend de la lumière, en des boîtes d'un sou ;
La débauche et le vol s'accouplent en leur trou ;
La brume immense et rousse
Parfois jusqu'à la mer recule et se retrouse
Et c'est alors comme un grand cri jeté
Vers le soleil et sa clarté :
Places, bazars, gares, marchés,
Exaspèrent si fort leur vaste turbulence
Que les mourants cherchent en vain le moment
de silence
Qu'il faut aux yeux pour se fermer.

Traînant leurs pas après leurs pas
Le front pesant et le coeur las,
S'en vont, le soir, par la grand'route,
Les gens d'ici, buveurs de pluie,
Lécheurs de vent, fumeurs de brume.

Les gens d'ici n'ont rien de rien,
Rien devant eux
Que l'infini de la grand'route.

Chacun porte au bout d'une gaule,
Dans un mouchoir à carreaux bleus,
Chacun porte dans un mouchoir,
Changeant de main, changeant d'épaule,
Chacun porte
Le linge usé de son espoir.

Les gens s'en vont, les gens d'ici,
Par la grand'route à l'infini.

L'auberge est là, près du bois nu,
L'auberge est là de l'inconnu ;
Sur ses dalles, les rats trimballent
Et les souris.

L'auberge, au coin des bois moisiss,
Grelotte, avec ses murs mangés,
Avec son toit comme une teigne,
Avec le bras de son enseignne
Qui tend au vent un os rongé.

Les gens d'ici sont gens de peur :

Telle, le jour - pourtant, lorsque les soirs
Sculptent le firmament, de leurs marteaux
d'ébène,
La ville au loin s'étale et domine la plaine
Comme un nocturne et colossal espoir ;
Elle surgit : désir, splendeur, hantise ;
Sa clarté se projette en lueurs jusqu'aux cieux,
Son gaz myriadaire en buissons d'or s'attise,
Ses rails sont des chemins audacieux
Vers le bonheur fallacieux
Que la fortune et la force accompagnent ;
Ses murs se dessinent pareils à une armée
Et ce qui vient d'elle encor de brume et de fumée
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire
Et la carcasse solennelle.

Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini
Vers elle.

Le départ

Ils font des croix sur leur malheur
Et tremblent ;
Les gens d'ici ont dans leur âme
Deux tisons noirs, mais point de flamme,
Deux tisons noirs en croix.

Les gens d'ici sont gens de peur ;
Et leurs autels n'ont plus de cierges
Et leur encens n'a plus d'odeur :
Seules, en des niches désertes,
Quelques roses tombent inertes
Autour d'un Christ en plâtre peint.

Les gens d'ici ont peur de l'ombre sur leurs
champs,
De la lune sur leurs étangs,
D'un oiseau mort contre une porte ;
Les gens d'ici ont peur des gens.

Les gens d'ici sont malhabiles
La tête lente et les cerveaux débiles
Quoique tannés d'entêtement ;
Ils sont ladres, ils sont minimes
Et s'ils comptent c'est par centimes,
Péniblement, leur dénuement.

Avec leur chat, avec leur chien,
Avec l'oiseau dans une cage,
Avec, pour vivre, un seul moyen :
Boire son mal, taire sa rage ;
Les pieds usés, le coeur moisi,
Les gens d'ici,

Quittant leur gîte et leur pays,
S'en vont, ce soir, vers l'infini.

Les mères traînent à leurs jupes
Leur trousseau long d'enfants bêtards,
Trinqueballés, trinqueballants ;
Les yeux clignants des vieux s'occupent
À refixer, une dernière fois,
Leur coin de terre morne et grise,
Où mord l'averse, où mord la bise,
Où mord le froid.
Suivent les gars des bordes,
Les bras maigres comme des cordes,
Sans plus d'orgueil, sans même plus
Le moindre élan vers les temps révolus
Et le bonheur des autrefois,
Sans plus la force en leurs dix doigts
De se serrer en poings contre le sort
Et la colère de la mort.

Les gens des champs, les gens d'ici
Ont du malheur à l'infini.

Leurs brouettes et leurs charrettes
Trinqueballent aussi,
Cassant, depuis le jour levé,
Les os pointus du vieux pavé :
Quelques-unes, plus grêles que squelettes,
Entrechoquent des amulettes
À leurs brancards,
D'autres grincent, les ais criards,
Comme les seaux dans les citernes ;
D'autres portent de vieillottes lanternes.

Les chevaux las
Secouent, à chaque pas,
Le vieux lattis de leur carcasse ;
Le conducteur s'agite et se tracasse,
Comme quelqu'un qui serait fou,
Lançant parfois vers n'importe où,

La plaine est morne, avec ses clos, avec ses
granges
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus,
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte - et la ville la
mange.

Formidables et criminels,
Les bras des machines diaboliques,
Fauchant les blés évangéliques,
Ont effrayé le vieux semeur mélancolique
Dont le geste semblait d'accord avec le ciel.

L'orde fumée et ses haillons de suie
Ont traversé le vent et l'ont sali :

Dans les espaces,
Une pierre lasse
Aux corbeaux noirs du sort qui passe.

Les gens d'ici
Ont du malheur - et sont soumis.

Et les troupeaux rêches et maigres,
Par les chemins râpés et par les sablons aigres,
Également sont les chassés,
Aux coups de fouet inépuisés
Des famines qui exterminent :
Moutons dont la fatigue à tout caillou ricoche,
Boeufs qui meuglent vers la mort proche,
Vaches lentes et lourdes
Aux pis vides comme des gourdes.

Ainsi s'en vont bêtes et gens d'ici,
Par le chemin de ronde
Qui fait dans la détresse et dans la nuit,
Immensément, le tour du monde,
Venant, dites, de quels lointains,
Par à travers les vieux destins,
Passant les bourgs et les bruyères,
Avec, pour seul repos, l'herbe des cimetières,
Allant, roulant, faisant des noeuds
De chemins noirs et tortueux,
Hiver, automne, été, printemps,
Toujours lassés, toujours partant
De l'infini pour l'infini.

Tandis qu'au loin, là-bas,
Sous les cieus lourds, fuligineux et gras,
Avec son front comme un Thabor,
Avec ses suçoirs noirs et ses rouges haleines
Hallucinant et attirant les gens des plaines,
C'est la ville que la nuit formidable éclaire,
La ville en plâtre, en stuc, en bois, en fer, en or,
- Tentaculaire.

La plaine

Un soleil pauvre et avili
S'est comme usé en de la pluie.

Et maintenant, où s'étagaient les maisons
claires
Et les vergers et les arbres parsemés d'or,
On aperçoit, à l'infini, du sud au nord,
La noire immensité des usines rectangulaires.

Telle une bête énorme et taciturne
Qui bourdonne derrière un mur,
Le ronflement s'entend, rythmique et dur,
Des chaudières et des meules nocturnes ;

Le sol vibre, comme s'il fermentait,

Le travail bout comme un forfait,
L'égout charrie une fange velue
Vers la rivière qu'il pollue ;
Un supplice d'arbres écorchés vifs
Se tord, bras convulsifs,
En façade, sur le bois proche ;

L'ortie épuise au coeur les sablons et les oches,
Et des fumiers, toujours plus hauts, de résidus
- Ciments huileux, plâtras pourris, moellons
fendus -
Au long de vieux fossés et de berges obscures
Lèvent, le soir, des monuments de pourriture.

Sous les hangars tonnants et lourds,
Les nuits, les jours,
Sans air ni sans sommeil,
Des gens peinent loin du soleil :
Morceaux de vie en l'énorme engrenage,
Morceaux de chair fixée, ingénieusement,
Pièce par pièce, étage par étage,
De l'un à l'autre bout du vaste tournoiement.
Leurs yeux sont devenus les yeux de la machine
;
Leur corps entier : front, col, torse, épaules,
échine,
Se plie aux jeux réglés du fer et de l'acier ;
Leurs mains et leurs dix doigts courent sur des
claviers
Où cent fuseaux de fil tournent et se dévident ;
Et mains promptes et doigts rapides
S'usent si fort,
Dans leur effort

Sur la matière carnassière,
Qu'ils y laissent, à tout moment,
Des empreintes de rage et des gouttes de sang.

Dites ! L'ancien labeur pacifique, dans l'Août
Des seigles mûrs et des avoines rousses,

Les toits semblent perdus
Et les clochers et les pignons fondus,
Dans ces matins fuligineux et rouges,
Où, feu à feu, des signaux bougent.

Une courbe de viaduc énorme
Longe les quais mornes et uniformes ;
Un train s'ébranle immense et las.

Là-bas,
Un steamer rauque avec un bruit de corne.

Et par les quais uniformes et mornes,
Et par les ponts et par les rues,
Se bousculent, en leurs cohues,

Avec les bras au clair, le front debout,
Quand l'or des blés ondule et se retrouse
Vers l'horizon torride où le silence bout.

Dites ! Le repos tiède et les midis élus,
Tressant de l'ombre pour les siestes,
Sous les branches, dont les vents prestes
Rythment, avec lenteur, les grands gestes
feuillus.

Dites, la plaine entière ainsi qu'un jardin gras,
Toute folle d'oiseaux éparpillés dans la lumière,
Qui la chantent, avec leurs voix plénières,
Si près du ciel qu'on ne les entend pas.

Mais aujourd'hui, la plaine ? - Elle est finie ;
La plaine est morne et ne se défend plus :
Le flux des ruines et leur reflux
L'ont submergée, avec monotonie.

On ne rencontre, au loin, qu'enclos rapiécés
Et chemins noirs de houille et de scories
Et squelettes de métairies
Et trains coupant soudain les villages en deux.

Les Madones ont tu leurs voix d'oracle
Au coin du bois, parmi les arbres ;

Et les vieux saints et leurs socles de marbre
Ont chu dans les fontaines à miracles.

Et tout est là, comme des cercueils vides,
- Seuils et murs lézardés et toitures fendues -
Et tout se plaint ainsi que les âmes perdues
Qui sanglotent le soir dans la bruyère humide.

Hélas ! La plaine, hélas ! Elle est finie !
Et ses clochers sont morts et ses moulins
perclus.
La plaine, hélas ! Elle a toussé son agonie
Dans les derniers hoquets d'un angélus.

L'âme de ville

Sur des écrans de brumes crues,
Des ombres et des ombres.

Un air de soufre et de naphte s'exhale ;
Un soleil trouble et monstrueux s'étale ;
L'esprit soudainement s'effare
Vers l'impossible et le bizarre ;
Crime ou vertu, voit-il encor
Ce qui se meut en ces décors,
Où, devant lui, sur les places, s'exalte
Ailes grandes, dans le brouillard
Un aigle noir avec un étendard,
Entre ses serres de basalte.

O les siècles et les siècles sur cette ville,

Grande de son passé
Sans cesse ardent - et traversé,
Comme à cette heure, de fantômes !
O les siècles et les siècles sur elle,
Avec leur vie immense et criminelle
Battant - depuis quels temps ? -
Chaque demeure et chaque pierre
De désirs fous ou de colères carnassières !

Quelques huttes d'abord et quelques prêtres :
L'asile à tous, l'église et ses fenêtres
Laisant filtrer la lumière du dogme sûr
Et sa naïveté vers les cerveaux obscurs.
Donjons dentés, palais massifs, cloîtres barbares
;
Croix des papes dont le monde s'effare ;
Moines, abbés, barons, serfs et vilains ;
Mitres d'orfrois, casques d'argent, vestes de lin ;
Luttes d'instincts, loin des luttes de l'âme
Entre voisins, pour l'orgueil vain d'une
oriflamme ;
Haines de sceptre à sceptre et monarques faillis
Sur leur fausse monnaie ouvrant leurs fleurs de
lys,
Taillant le bloc de leur justice à coups de glaive
Et la dressant et l'imposant, grossière et brève.

Puis, l'ébauche, lente à naître, de la cité :
Forces qu'on veut dans le droit seul planter ;
Ongles du peuple et mâchoires de rois ;
Mufles crispés dans l'ombre et souterrains abois
Vers on ne sait quel idéal au fond des nues ;
Tocsins brassant, le soir, des rages inconnues ;
Flambeaux de délivrance et de salut, debout
Dans l'atmosphère énorme où la révolte bout ;
Livres dont les pages, soudain intelligibles,
Brûlent de vérité, comme jadis les Bibles ;
Hommes divins et clairs, tels des monuments
d'or
D'où les événements sortent armés et forts ;
Vouloirs nets et nouveaux, consciences
nouvelles
Et l'espoir fou, dans toutes les cervelles,
Malgré les échafauds, malgré les incendies
Et les têtes en sang au bout des poings brandies.

Elle a mille ans la ville,
La ville âpre et profonde ;
Et sans cesse, malgré l'assaut des jours
Et des peuples minant son orgueil lourd,
Elle résiste à l'usure du monde.
Quel océan, ses coeurs ! quel orage, ses nerfs !
Quels noeuds de volontés serrés en son mystère
!
Victorieuse, elle absorbe la terre,
Vaincue, elle est l'attrait de l'univers ;
Toujours, en son triomphe ou ses défaites,

Elle apparaît géante, et son cri sonne et son nom
luit,
Et la clarté que font ses feux d'or dans la nuit
Rayonne au loin, jusqu'aux planètes!

O les siècles et les siècles sur elle !

Son âme, en ces matins hagards,
Circule en chaque atome
De vapeur lourde et de voiles épars,
Son âme énorme et vague, ainsi que ses grands
dômes
Qui s'estompent dans le brouillard.
Son âme errante en chacune des ombres
Qui traversent ses quartiers sombres,
Avec une ardeur neuve au bout de leur pensée,
Son âme formidable et convulsée,
Son âme, où le passé ébauche
Avec le présent net l'avenir encor gauche.

O ce monde de fièvre et d'inlassable essor
Rué, à poumons lourds et haletants,
Vers on ne sait quels buts inquiétants ?
Monde promis pourtant à des lois d'or,
A des lois claires, qu'il ignore encor
Mais qu'il faut, un jour, qu'on exhume,
Une à une, du fond des brumes.
Monde aujourd'hui têtue, tragique et blême
Qui met sa vie et son âme dans l'effort même
Qu'il projette, le jour, la nuit,
A chaque heure, vers l'infini.

O les siècles et les siècles sur cette ville !

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge.
Il est fumant dans la pensée et la sueur
Des bras fiers de travail, des fronts fiers de
lueurs,
Et la ville l'entend monter du fond des gorges
De ceux qui le portent en eux
Et le veulent crier et sangloter aux cieus.

Et de partout on vient vers elle,
Les uns des bourgs et les autres des champs,
Depuis toujours, du fond des loins ;
Et les routes éternelles sont les témoins
De ces marches, à travers temps,
Qui se rythment comme le sang
Et s'avivent, continuelles.

Le rêve! il est plus haut que les fumées
Qu'elle renvoie envenimées
Autour d'elle, vers l'horizon ;
Même dans la peur ou dans l'ennui,
Il est là-bas, qui domine, les nuits,
Pareil à ces buissons
D'étoiles d'or et de couronnes noires,

Qui s'allument, le soir, évocatoires.

Et qu'importent les maux et les heures démentes,
Et les cuves de vice où la cité fermente,
Si quelque jour, du fond des brouillards et des

Au fond d'un hall sonore et radiant,
Sous les ailes énormes
Et les duvets des brumes uniformes,
Parfois, le soir, on déballe les Orient.

Les tréteaux clairs luisent comme des armes ;
De gros soleils en strass brillent, de loin en loin ;
Des cymbaliers hagards entrechoquent leurs
poings
Et font sonner et tonner les vacarmes.
Le rideau s'ouvre : et bruit, clarté, rage, fracas,
Splendeur ! quand les valseurs et les valseuses
roses
Apparaissent, mêlant et démêlant leurs poses,
En un taillis bougeant de gestes et de pas.

Des bataillons de danseuses en marche
Grouillent, sur des rampes ou sous des arches ;
Jambes, hanches, gorges, maillots, jupes,
dentelles
- Attelages de rut, ou par couples blafards
Des seins bridés mais bondissants s'attellent,
Passent, crus de sueur ou blancs de fard.

Des mains vaines s'ouvrent et se referment vite,
Sans but, sinon pour ressaisir
L'invisible désir,
En fuite ;
Une clownesse, la jambe au clair,
Raidit l'obscénité dans l'air ;
Une autre encor, les yeux noyés et les flancs
fous,
Se crispe, ainsi qu'une bête qu'on foule,
Et la rampe l'éclaire et bout par en dessous
Et toute la luxure de la foule
Se soulève soudain et l'acclame, debout.

O le blasphème en or criard, qui, là, se vocifère !
O la brûlure à cru sur la beauté de la matière !
O les atroces simulacres
De l'art blessé à mort que l'on massacre !
O le plaisir qui chante et qui trépigne
Dans la laideur tordue en tons et lignes ;
O le plaisir humain au rebours de la joie,
Alcool pour les regards, alcool pour les pensées,
O le pauvre plaisir qui exige des proies
Et mord des fleurs qui ont le goût de ses nausées
!

Jadis, il marchait nu, héroïque et placide,

voiles,
Surgit un nouveau Christ, en lumière sculpté,
Qui soulève vers lui l'humanité
Et la baptise au feu de nouvelles étoiles.

Le spectacle

Les mains fraîches, le front lucide,
Le vent et le soleil dansaient dans ses cheveux ;
Toute la vie harmonique et divine
Se réchauffait dans sa poitrine ;
Il la respirait fruste et l'expirait plus belle ;
Il ignorait la loi qui l'eût dressé : rebelle ;
Et l'aube et les couchants et les sources naïves
Et le frôlement vert des branches attentives
Par à travers sa chair donnaient à son âme
profonde
L'universel baiser qui fait s'aimer les mondes.

Mais aujourd'hui, sénile et débauché,
Il lèche et mord et mange son péché ;
Il cultive, dans un jardin d'anomalies,
Bibles, codes, textes, règles, qu'il multiplie
Pour les nier et les flétrir par des viols.
Et ses amours sont l'or. Et ses haines ? les vols
Vers la beauté toujours plus claire et plus
certaine
Qui s'ouvre en fleurs d'astres au pré des nuits
lointaines.

Et le voici au fond de palais monstrueux
Dont les vitraux dardent aux cieux
L'inquiétude,
Et le voici, soudain, qui se transforme en
multitude.

La scène brille, ainsi qu'un éventail,
Au fond, luisent des minarets d'émail
Et des maisons et des terrasses claires.
Sous les feux bleus des lampadaires,
En rythmes lents d'abord, mais violents soudain,
Se cueillant des baisers et se frôlant les seins,
Se rencontrent les bayadères ;
Des négrillons, coiffés de plumes,
- Les dents blanches, couleur d'écume,
En leurs bouches, vulves ouvertes, -
Bougent, tous les mêmes, d'après un branle
inerte.
Un tambour bat, un son de cor s'entête,
Un fifre cru chatouille un refrain bête,
Et c'est enfin, pour la suprême apothéose,
Un assaut fou débordant sur les planches,
Un étagement d'or, de gorges et de hanches,
D'enlacements crispés et de terribles poses
Et des torsos offerts et des robes fendues
Et des grappes de vice entre des fleurs pendues.

Et l'orchestre se meurt ou brusquement halète
Et monte et s'enfle et roule en aquilons ;
Des spasmes sourds sortent des violons ;
Des chiens lascifs semblent japper dans la tempête
Des bassons forts et des gros cuivres ;
Mille désirs naissent, gonflés, pesants, goulus.
On les dirait si lourds que tous, n'en pouvant

plus,
Se prostituent en hâte et choient et se délivrent.

Et minuit sonne et la foule s'écoule
- Le hall fermé - parmi les trottoirs noirs ;
Et sous les lanternes qui pendent
Rouges, dans la brume, ainsi que des viandes,
Ce sont des filles qui attendent.

Les promeneurs

Au long de promenoirs qui s'ouvrent sur la nuit
- Balcons de fleurs, rampes de flammes -
Des femmes en deuil de leur âme
Entrecroisent leurs pas sans bruit.

Le travail de la ville et s'épuise et s'endort :
Une atmosphère éclatante et chimique
Etend au loin ses effluves sur l'or
Myriadaire d'un grand décor panoramique.

Comme des clous, le gaz fixe ses diamants
Autour de coupoles illuminées ;
Des colonnes passionnées
Tordent de la douleur au firmament.
Sur les places, des buissons de flambeaux
Versent du soufre ou du mercure ;
Tel coin de monument qui se mire dans l'eau
Semble un torse qui bouge en une armure.

La ville est colossale et luit comme une mer
De phares merveilleux et d'ondes électriques,
Et ses mille chemins de bars et de boutiques
Aboutissent, soudain, aux promenoirs de fer,
Où ces femmes - opale et nacre,
Satin nocturne et cheveux roux -
Avec en main des fleurs de macre,
A longs pas clairs, foulent des tapis mous.

Ce sont de très lentes marcheuses solennelles
Qui se croisent, sous les minuits inquiétants,
Et se savent, - depuis quels temps ? -
Douloureuses et mutuelles.

En pleurs encor d'un trop grand deuil,
Tels yeux obstinés et hagards
Dans un nouveau destin ont rivé leurs regards,

Comme des clous dans un cercueil.

Telle bouche vers telle autre s'en est allée,
Comme deux fleurs se rencontrent sur l'eau.
Tel front semble un bandeau
Sur une pensée aveuglée.

Telle attitude est pareille toujours
Dans tel cerveau rien ne tressaille.
Quoique le coeur, où le vice travaille,
Batte âprement ses tocsins sourds.

J'en sais dont les robes funèbres
Voilent de pâles souliers d'or
Et dont un serpent d'argent mord
Les longues tresses de ténèbres.

Des houx rouges de leur tourment
D'autres ont fait leurs diadèmes ;
J'en vois : des veuves d'elles-mêmes
Qui se pleurent, comme un amant.

Quand leurs rêves, la nuit, s'esseulent
Et qu'elles tiennent dans la main
Le sort banal d'un être humain,
Elles savent ce qu'elles veulent.

Si leur peine devait finir un jour,
Elles en seraient plus tristes peut-être,
Qu'elles ne sont inconsolables d'être
Celles du taciturne amour.

Au long de promenoirs qui dominent la nuit,
De lentes femmes,
En deuil immense de leur âme,
Entrecroisent leurs pas sans bruit.

Les usines

Se regardant avec les yeux cassés de leurs
fenêtres
Et se mirant dans l'eau de poix et de salpêtre
D'un canal droit, marquant sa barre à l'infini, .
Face à face, le long des quais d'ombre et de nuit,
Par à travers les faubourgs lourds
Et la misère en pleurs de ces faubourgs,

Ronflent terriblement usine et fabriques.
Rectangles de granit et monuments de briques,
Et longs murs noirs durant des lieues,
Immensément, par les banlieues ;
Et sur les toits, dans le brouillard, aiguillonnées
De fers et de paratonnerres,
Les cheminées.

Se regardant de leurs yeux noirs et symétriques,
Par la banlieue, à l'infmi.
Ronflent le jour, la nuit,
Les usines et les fabriques.
Oh les quartiers rouillés de pluie et leurs grand-
rues !
Et les femmes et leurs guenilles apparues,
Et les squares, où s'ouvre, en des caries
De plâtras blanc et de scories,
Une flore pâle et pourrie.
Aux carrefours, porte ouverte, les bars :
Etains, cuivres, miroirs hagards,
Dressoirs d'ébène et flacons fols
D'où luit l'alcool
Et sa lueur vers les trottoirs.
Et des pintes qui tout à coup rayonnent,
Sur le comptoir, en pyramides de couronnes ;
Et des gens soûls, debout,
Dont les larges langues lappent, sans phrases,
Les ales d'or et le whisky, couleur topaze.
Par à travers les faubourgs lourds
Et la misère en pleurs de ces faubourgs,
Et les troubles et mornes voisinages,
Et les haines s'entre-croisant de gens à gens
Et de ménages à ménages,
Et le vol même entre indigents,
Grondent, au fond des cours, toujours,
Les haletants battements sourds
Des usines et des fabriques symétriques.
Ici, sous de grands toits où scintille le verre,
La vapeur se condense en force prisonnière :
Des mâchoires d'acier mordent et fument ;
De grands marteaux monumentaux
Broient des blocs d'or sur des enclumes,
Et, dans un coin, s'illuminent les fontes
En brasiers tors et effrénés qu'on dompte.
Là-bas, les doigts méticuleux des métiers
prestes,
A bruits menus, à petits gestes,
Tissent des draps, avec des fils qui vibrent
Légers et fin comme des fibres.
Des bandes de cuir transversales
Courent de l'un à l'autre bout des salles
Et les volants larges et violents
Tournent, pareils aux ailes dans le vent
Des moulins fous, sous les rafales.
Un jour de cour avare et ras

Frôle, par à travers les carreaux gras
Et humides d'un soupirail,
Chaque travail.
Automatiques et minutieux,
Des ouvriers silencieux
Règlent le mouvement
D'universel tictacquement
Qui fermente de fièvre et de folie
Et déchiquette, avec ses dents d'entêtement,
La parole humaine abolie.
Plus loin, un vacarme tonnant de chocs
Monte de l'ombre et s'érige par blocs ;
Et, tout à coup, cassant l'élan des violences,
Des murs de bruit semblent tomber
Et se taire, dans une mare de silence,
Tandis que les appels exacerbés
Des sifflets crus et des signaux
Hurlent soudain vers les fanaux,
Dressant leurs feux sauvages,
En buissons d'or, vers les nuages.
Et tout autour, ainsi qu'une ceinture,
Là-bas, de nocturnes architectures,
Voici les docks, les ports, les ponts, les phares
Et les gares folles de tintamarres ;
Et plus lointains encor des toits d'autres usines
Et des cuves et des forges et des cuisines
Formidables de naphte et de résines
Dont les meutes de feu et de lueurs grandies
Mordent parfois le ciel, à coups d'aboies et
d'incendies.
Au long du vieux canal à l'infini
Par à travers l'immensité de la misère
Des chemins noirs et des routes de pierre,
Les nuits, les jours, toujours,
Ronflent les continus battements sourds,
Dans les faubourgs,
Des fabriques et des usines symétriques.
L'aube s'essuie
A leurs carrés de suie
Midi et son soleil hagard
Comme un aveugle, errent par leurs brouillards ;
Seul, quand au bout de la semaine, au soir,
La nuit se laisse en ses ténèbres choir,
L'âpre effort s'interrompt, mais demeure en arrêt,
Comme un marteau sur une enclume,
Et l'ombre, au loin, parmi les carrefours, paraît
De la brume d'or qui s'allume.

